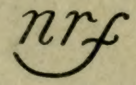
THÉATRE DE
STANISLAS WYSPIANSKI

LES NOCES

DRAME EN TROIS ACTES

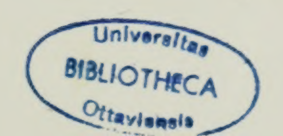
TRADUCTION DU POLONAIS PAR
A. DE LADA ET G. LENORMAND

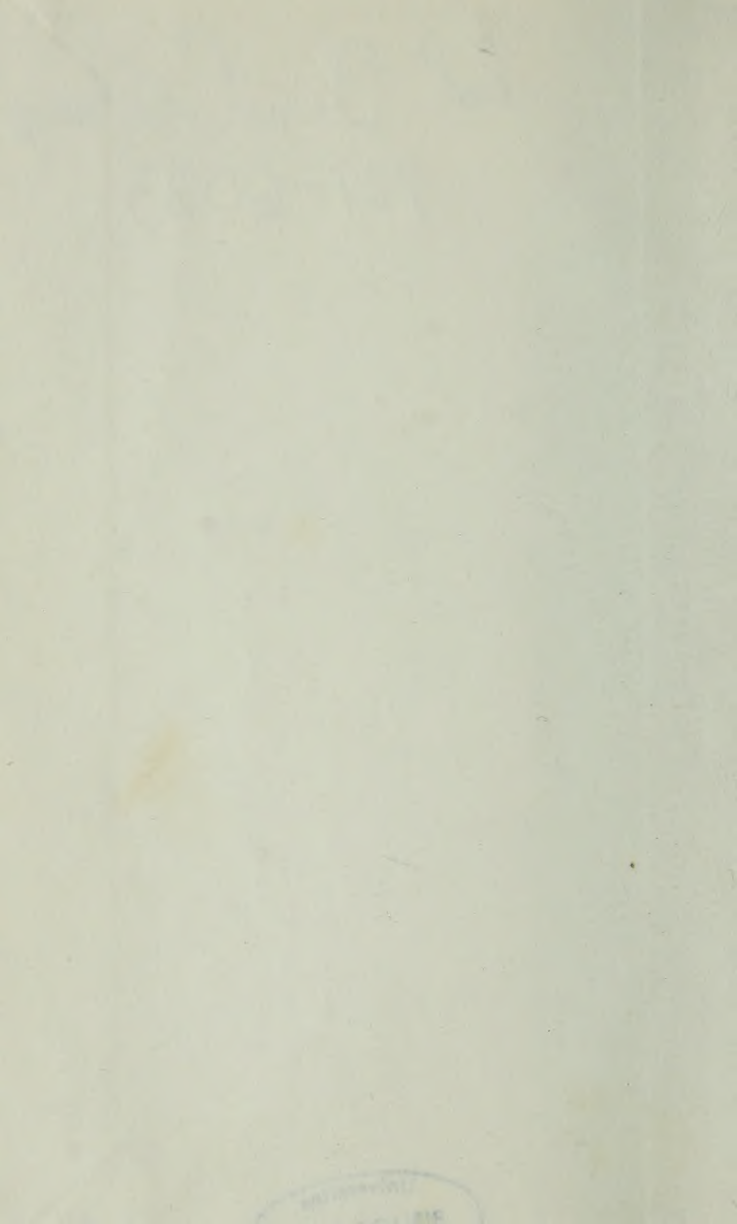
DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE
35 & 37, R

Col Deni Gentreux
721-6083





THÉATRE DE
STANISLAS WYSPIANSKI
LES NOCES

THÉATRE DE STANISLAS WYSPIANSKI

TRADUCTION AUTORISÉE

PAR LES HÉRITIERS DU POÈTE

ÉDITION PERRIN 1913

PROTÉSILAS ET LAODAMIE

TRAGÉDIE; TRADUCTION A. DE LADA ET L. MAURY
PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR L'AUTEUR

EN PRÉPARATION AUX ÉDITIONS DE
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LA DÉLIVRANCE

DRAME EN TROIS ACTES; TRADUCTION
A. DE LADA ET J. LICHNEROWICZ

LES JUGES

TRAGÉDIE; TRADUCTION A. DE LADA ET L. MAURY
AU PROGRAMME PROJETÉ PAR LE THÉATRE
DU VIEUX COLOMBIER POUR 1913-1914

MÉLÉAGRE

TRAGÉDIE; TRADUCTION A. DE LADA ET M. LÉNA

STANISLAS WYSPIANSKI

LES NOCES

DRAME EN TROIS ACTES

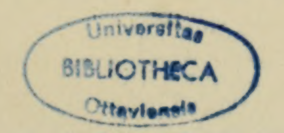
TRADUCTION DU POLONAIS PAR
A. DE LADA ET G. LENORMAND

DEUXIÈME ÉDITION

nrf



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, 1917



IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART
SUR PAPIER PUR FIL DE VOIRON
SIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE I A VI ET
SOIXANTE ET UN EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 61

A LA MÉMOIRE

D'ÉMILIE DE CYBULSKI-MAURY

CETTE TRADUCTION EST DÉDIÉE

20 MAI 1914

AVANT-PROPOS

. . . .

« ... Le DRAME *est la plus forte réalisation artistique de la poésie. Le drame annonce presque toujours la fin d'une époque.... Lorsque la pensée qui anime une nation a déjà trouvé des représentants dans la réalité, lorsqu'elle a produit déjà des héros, elle cherche à fixer le souvenir de leurs actions dans l'art; elle produit le drame. Cet art est destiné à pousser, ou plutôt, si nous osons nous exprimer ainsi, à déterminer les esprits retardataires.*

Au commencement de chaque époque, une parole inspirée choisit les génies pour donner le branle à cette époque; mais la masse reste longtemps inerte, et alors l'art emploie tous les moyens imaginables; il fait appel à l'architecture, à la musique, à la danse même, pour animer cette masse; mais si l'art dégénère en comédie, en farce, alors il finit par disparaître. Le drame, dans la plus haute et la plus large signification de ce mot, DOIT REUNIR TOUS LES ELEMENTS D'UNE POESIE NATIONALE, *de même que l'institution politique d'une nation doit en exprimer toutes les tendances politiques.*

Dans les chœurs des tragédies d'Eschyle et de Sophocle, vous trouvez la haute poésie lyrique des temps primitifs, comme vous trouvez dans leurs dialogues l'épopée reproduite dans l'action des personnages du drame, des Achille, des Ulysse, et même des divinités que le peuple connaissait déjà d'après les récits d'Homère; on reconnait le germe de l'éloquence politique qui allait bientôt retentir sur la place publique. Nulle part le drame n'a acquis une telle perfection, une réalisation aussi complète. Chez les chrétiens le drame commence après l'époque

V

héroïque, après les croisades; et nous en trouvons les essais grandioses dans les MYSTERES. On y représentait aussi l'univers tout entier, tel que le christianisme le concevait. Le théâtre nous montrait le CIEL avec ses esprits célestes; la TERRE, c'est-à-dire la scène proprement dite, la sphère d'action de l'humanité; et l'ENFER, représenté par la gueule de Satan, d'où sortaient les représentants du mal, du mal dans tous les genres, en commençant par la trahison et en finissant par la bouffonnerie. Mais ce drame, après des essais, commença à faiblir. Peu à peu les écrivains ayant pris le modèle des Grecs et des Romains, ayant retranché le ciel des chrétiens, avec l'enfer, ont confiné le drame dans les salons et dans les boudoirs, où il est resté jusqu'à présent.

On peut présumer que le drame chrétien aura encore plusieurs époques. Les mystères en forment le véritable rudiment. Le drame espagnol et celui de Shakespeare ont perfectionné certaines parties de cette vaste création. Mais l'art dramatique français de Louis XIV sera probablement retranché comme un épisode étranger, comme une espèce de réaction du paganisme sur la marche du drame chrétien.

Il faut encore ici traiter la question du MERVEILLEUX. Déjà anciennement, en parlant de l'épopée, nous avons expliqué que le MERVEILLEUX n'est pas une machine poétique introduite pour aiguiser la curiosité du lecteur ou pour élever l'intérêt d'un poème, que c'est une partie intégrante de chaque grande composition, de chaque composition ayant quelque vie. Les naturalistes nous disent qu'une plante, qu'un être organique quelconque, présente, en dernière analyse, un miracle impossible à expliquer. Ce miracle constitue sa vie organique. Il en est de même de la poésie. Dans chaque pièce poétique, il y a au fond cette vie organique et inexplicable,

ce mystérieux qu'on appelle dans l'école le merveilleux, et qui, s'élevant avec les proportions de chaque composition, nous apparaît, dans les petites pièces, comme un souffle d'une région plus élevée, comme un vague souvenir ou un pressentiment d'un monde surnaturel, et, dans l'epopée et le drame, prend la forme d'un ETRE DIVIN.

D'après ce que nous avons dit, vous verrez la grande difficulté de créer un drame slave qui puisse réunir tous les éléments de la poèsie nationale, car nulle part ces éléments n'ont apparu aussi nombreux et aussi différents. Un tel drame doit être lyrique, et doit nous rappeler les notes admirables des chansons populaires. Il doit en même temps nous faire entendre les récits dont nous voyons des modeles parfaits dans la poésie des Slaves du Danube, dans la poèsie des Serbiens, des montagnards de Czernagora. Il doit aussi nous transporter dans le monde surnaturel.

Nous vous rappelons maintenant la manière poétique des différents peuples de concevoir le monde surnaturel, et les moyens différents par lesquels ils s'en approchent et communiquent avec lui. Nous avons dit que la race celtique est douée d'un don de la DOUBLE VUE; ... nous avons dit que le peuple germanique, ... possède un don de COMMUNICATION plus particulier AVEC LES ESPRITS.... Le peuple slave a surtout cru à l'existence de ce qu'on appelle les VAMPIRES et il a développé même philosophiquement la théorie du vampirisme. Nous avons autrefois déjà parlé de ce vampirisme. Mais, philosophiquement parlant, cette croyance n'est autre chose qu'une foi dans l'individualité de l'esprit humain, dans l'individualité des esprits en général, et nulle part cette croyance n'est aussi forte que chez le peuple slave. C'est pourquoi jamais une théorie panthéistique quelconque ne

pourra y prendre racine; l'instinct national la repousse. Nous savons par l'histoire et la mythologie que le culte des esprits constituait une partie importante de la religion slave : jusqu'à présent on y invoque les morts; et la fête des morts a été la plus grande, la plus solennelle de toutes les fêtes slaves. S'il y a parmi le peuple des hommes qui, par le contact avec les classes civilisées, ont négligé la pratique religieuse, ou ont perdu jusqu'au souvenir de l'enseignement religieux, on n'en trouvera pas un seul qui ait perdu la foi dans l'existence individuelle des esprits après la mort... »

. . . .

« ... Nous terminerons en formulant ce que nous avons dit jusqu'à présent : d'abord, que le drame slave, ... surpasse déjà, ... tous les drames européens que nous connaissons; que ce drame réunit quelques éléments nationaux, mais qu'il n'est pas complet, qu'il ne donne pas encore une idée de ce que doit être un jour le drame slave; qu'il ne faut pas espérer qu'un tel drame puisse être réalisé prochainement. Les poètes qui sont appelés à le créer doivent surtout se pénétrer profondément de cette idée que ce n'est ni de l'architecture, ni des décors, ni de la scène que dépend l'art dramatique, mais que tout au contraire, ces accessoires doivent naître de l'idée poétique; qu'ils doivent surtout être scrupuleux et religieux dans l'emploi qu'ils sont appelés à faire du monde surnaturel. Dans l'art chrétien, jusqu'à présent cette partie mystérieuse a été légèrement et ridiculement traitée. Jusqu'à présent Homère reste, sous ce rapport, le poète, si je puis parler ainsi, le plus chrétien. Chez lui, tout se fait d'abord dans le ciel, c'est-à-dire dans la sphère des esprits ; et après, l'homme exécute la pensée divine... »

. . . .

« ... *Le drame polonais s'élève plus haut [que le drame serbe ou russe]; il est plus national et en même temps plus slave. D'abord le merveilleux, le monde surnaturel, n'y est pas seulement poétique et populaire, il est conçu déjà d'après les idées que notre siècle a développées. De même sur terre, il traite de toutes les questions qui agitent la race slave; c'est pourquoi ce n'est pas une composition nationale seulement; il introduit le chœur des esprits inférieurs, une véritable fête des morts, et finit par une prophétie...* »

. . . .

ADAM MICKIEWICZ, Cours de littérature slave.

Des trois traditions où s'alimente le théâtre de Stanislas Wyspianski — la tragédie grecque, Shakespeare, Mickiewicz — c'est à la dernière, la tradition nationale, que se rattachent plus particulièrement ses deux drames prophétiques sur la Pologne contemporaine : les NOCES (1901) et la DELIVRANCE (1902). Au seuil du XXe siècle, ces drames reprennent non seulement tous les problèmes de l'œuvre de Mickiewicz, ils réalisent — les « Noces » quasi à la lettre, la « Délivrance » d'une façon plus inattendue — le programme du futur drame slave que le Poète esquissait le 4 avril 1843 devant son auditoire du Collège de France.

Ce programme, Mickiewicz avait tenté le premier, vingt ans auparavant, de le mettre en pratique dans son vaste poème dramatique LA FETE DES MORTS (Dziady), plus connu en France sous le titre « Les Aïeux ». Le poème est demeuré inachevé, Mickiewicz ne l'en a pas moins toujours considéré comme son œuvre principale. Comme Homère, comme la Bible, comme la Tragédie d'Hamlet, la « Fête des

Morts » a été pour Wyspianski un des livres qu'il n'a pas cessé de repenser et de revivre. Il a conçu la « Délivrance » comme suite des « Aïeux » et le héros du drame n'est autre que celui du poème : Mickiewicz en personne, dédoublé ici en principe de vie et principe de mort nationales, en Conrad et le Génie. Certes, ce détail n'a pas passé inaperçu en Pologne : au cours de la *commedia dell' arte* que la « Délivrance » déroule dans un décor figurant l'intérieur de la cathédrale royale du Wawel, le Génie arrive du côté de la crypte où, depuis 1890, repose la dépouille mortelle de Mickiewicz ; des Polonais se sont même indignés que le masque et les vêtements du Génie reproduisent ceux de l'ancienne statue d'airain, aujourd'hui remplacée, qui devait perpétuer, sur la grand'place de Cracovie, la mémoire du Poète ; ils ne semblent pas avoir voulu se rendre compte que Conrad assume non seulement le nom du héros des « Aïeux », mais les traits et jusqu'au costume traditionnel du jeune Mickiewicz... Les « Noces », au premier abord, ne paraissent pas se rattacher de si près à l'œuvre maîtresse du grand romantique, toutefois les liens qui unissent entre elles ces deux fêtes des morts, n'en sont pas moins étroits et le texte du drame se plaît à le souligner plusieurs fois. Dès 1900, Wyspianski avait, dans la LEGION, dressé à son grand prédécesseur un monument impérissable ; la veille de la Toussaint 1901, quelques mois à peine après la première représentation des « Noces », il faisait jouer, à Cracovie, son adaptation scénique des « Aïeux » et réussissait, par des coupures et une mise en scène appropriée, à révéler soudain toutes leurs étonnantes qualités dramatiques.

Le titre du drame dont le présent volume apporte

la première traduction, est *Wesele* (pron. Vécélé). Le mot en polonais signifie : joie, allégresse et de là aussi, noces, festin nuptial. Les lecteurs de la version française de la petite tragédie PROTESILAS ET LAODAMIE (1899) se rappelleront peut-être quel sens ce mot, ainsi que tous ses dérivés, prennent dans le théâtre de Wyspianski. L'antithèse : joie-deuil, noces-funérailles, banquet nuptial-repas mortuaire, etc., cette antithèse que l'on rencontre aussi assez fréquemment dans la tragédie grecque et plus encore dans la poésie populaire de la plupart des races indo-européennes, est un motif qui, sous une variété de formes infinie, revient constamment dans ce théâtre. On sent bien qu'il s'agit là d'un symbole non plus seulement polonais, mais slave (la « joie de mourir »), d'un symbole qui, se rattachant d'autre part à ce que nous savons du symbole fondamental des mystères osiriens et eleusiniens (« il faut que meure ce qui doit vivre ! »), résume le fond de la pensée et de la foi du Poète.

Outre « Protésilas et Laodamie » et les « Noces », une autre encore des pièces de Wyspianski est entièrement basée sur ce motif. C'est la LEGENDE (1897), la première publiée de ses œuvres poétiques dont il donna, sept ans plus tard, une seconde version, entièrement refondue et parée de toutes les beautés du folklore polonais. L'héroïne de cette tragédie est Wanda, la fille de Krak, le fondateur légendaire de Cracovie. Pour sauver la Patrie, envahie par l'ennemi — les Allemands sont là, sur la colline du Wawel, aux portes mêmes du château où agonise le vieux Krak — Wanda, au milieu des préparatifs pour les funérailles du moribond, se voue aux dieux infernaux. Grâce aux forces qu'ils lui prêtent pour un jour, elle repousse l'ennemi. Mais au moment même

où, parmi les cris de joie et les airs qui retentissent encore aujourd'hui aux noces paysannes dans la région cracovienne, elle monte sur un radeau pour se rendre au Wawel, l'Enfer slave réclame sa fiancée : Wanda périt en se précipitant dans la Vistule. Au fond du fleuve, l'attend le cadavre de Krak, entouré d'un « cortège nuptial » de roussalkas, de loups-garous, de capripèdes et de vampires, qui l'ont dérobé nuitamment et affublé d'un vêtement de paille, tout comme un roi de Carnaval, ou ce « Mort » d'antiques solennités agraires actuellement encore célébrées dans certaines contrées de l'Europe.

Placé au pied du même Wawel, mais dans le cadre du Cracovie de 1900, le motif favori de Wyspianski ne pouvait ne pas s'identifier aux deux aspects de la vie cracovienne les plus typiques : défilés joyeux de noces paysannes, arrivant d'un village voisin pour la cérémonie religieuse, et déploiements fastueux de funérailles « nationales » de quelque grand homme vrai ou imaginaire, une de ces étranges « fêtes du cercueil » dont le Poète a dénoncé, dans son poème CASIMIR LE GRAND (1900), l'inquiétante « joie funèbre ». Les « Noces » sont nées de l'association de ces deux images que le drame fond en une seule, celle de la Pologne dansante. Cette association est si étroite chez Wyspianski que, lorsqu'il résumera, en une NUIT DE NOVEMBRE (1904), l'histoire de la révolution de 1831 et fera descendre Koré aux Enfers, pour y emporter et conserver sous terre, avec les semences des plantes mortes, tous les espoirs, à peine éclos, de la Pologne, il fera précéder son funèbre cortège par une noce cracovienne, musique et garçons d'honneur en tête... Fête d'amour célébrant l'union entre la poésie et la réalité, entre la noblesse et la classe paysanne, entre

le présent et le passé, les « Noces » deviennent non seulement une fête des morts, mais une fête de la Mort. La certitude joyeuse de leurs convives d'avoir enfin ressuscité le fantôme désiré, non par la volonté et l'action, mais par le « miracle du rêve » et le charme des incantations, aboutit, comme la « joie nuptiale » de Laodamie et de Wanda, à l'apparition de la barque de Charon, du radeau d'où la fille de Krak n'aperçoit plus que « la Mort, la Mort de toutes parts ! » Barque, radeau ou... ronde aux sons de la musique infernale du « Mort », l'image est la même, tout comme le geste fatal qu'elle détermine. C'est l'image finale de la « Légion » où aboutissent les destinées du romantisme polonais : la nef surmontée d'un mât en forme de croix, la nef « porteuse de la Lumière du Monde » de Mickiewicz, où le Poète, « à travers la Nuit et une mer de sang », conduit ses pèlerins légionnaires, et qu'enfin, les voyant défaillir et prêts, devant la suprême épreuve, à trahir la Cause, il enflammera de ses propres mains : « Vous ressusciterez jeunes ! »

Dans la seconde partie de la *commedia dell' arte* de la « Délivrance », le Génie a soulevé la trappe d'airain qui cache l'entrée des tombes royales dans la cathédrale du Wawel, et le « cor d'or trompeur » en mains, il invite la Nation à l'y suivre. Le geste de Wyspianski, faisant représenter les « Noces » à Cracovie, a bien été le geste de Conrad refermant les portes du tombeau et expulsant le Génie. Comme Conrad d'ailleurs, il avait pleine conscience de ne refermer ces portes qu'au théâtre..... De toutes les visions du Désastre prochain qui abondent dans le théâtre de Stanislas Wyspianski, l'avertissement des « Noces », répété encore dans la « Délivrance », est la plus directe et la plus

précise. Plus que toute autre partie de son œuvre, il a créé celle-ci AFIN QUE LES VIVANTS, SUR LA SCENE DE L'HISTOIRE, PUISSENT VIVRE LA PENSEE DIVINE, DONT LES PERIPETIES DU DRAME ONT ARRACHE LE VOILE. (« Etude sur Hamlet »).

L'événement qui a servi de point de départ à l'action des « Noces », est, dans tous ses détails, strictement conforme à la réalité. Au moment où le drame — le 16 mars 1901 — fut représenté pour la première fois au théâtre de Cracovie, il était connu de tous en Pologne. Le fait de voir sur la scène un sujet emprunté à une actualité toute récente et d'y reconnaître des personnes dont les noms étaient sur toutes les lèvres et qui presque toutes assistaient à la première représentation de la pièce, devait en grande partie décider de son succès retentissant.

Le mariage du poète cracovien M. Lucyan Rydel avec une jeune et belle paysanne des environs de la ville, célébré quelques mois auparavant, avait fait beaucoup de bruit non seulement à Cracovie, mais dans tous les milieux intellectuels de la Pologne. Le pittoresque du spectacle déployé à l'occasion de ce mariage peu commun, l'originalité du milieu, les noms connus des invités, tout cela avait échauffé les imaginations. Le fait était devenu une sorte d'événement national. C'était le moment où, dans la seule partie de la Pologne jouissant d'une liberté relative, en Galicie, le paysan polonais, à la suite de réformes successives du système électoral, passait du domaine de la littérature dans celui de la vie réelle et faisait son apparition sur la scène de la vie politique. Le mariage d'un jeune littérateur noble avec une paysanne prenait dans ces conditions toutes les apparences d'un symbole plein de

promesses. « Un miracle seul peut nous sauver, avait dit Krasinski : le paysan polonais uni au gentilhomme ! » Au seuil même du xx[e] siècle, cette union, rêve le plus cher des grands romantiques polonais, semblait enfin se réaliser.

Le jour des noces, le marié avait revêtu le magnifique costume de fête du paysan cracovien : longue redingote en drap blanc aux revers rouges, s'ouvrant sur une veste écarlate, serrée à la taille par une large ceinture en cuir aux riches ornements de cuivre, ample culotte rentrée dans de hautes bottes bien ferrées. Le matin, la moitié du village se réunit devant la maison de la mariée. Saluée par les chants traditionnels, elle parut, ainsi que ses demoiselles d'honneur, dans un de ces charmants costumes qui, les jours de foire, font ressembler la grand'place de Cracovie, le *Rynek*, à un lumineux champ de fleurs multicolores. On se mit en route pour la ville en un bruyant cortège, composé de chars à bancs attelés d'alertes petits chevaux, et précédé du char portant l'orchestre villageois et des deux garçons d'honneur, à cheval, coiffés de leur *czapka* rouge, bordé d'astrakan et orné d'un bouquet de plumes de paon et de rubans. Arrivés sur le *Rynek* où se dressent les belles vieilles Halles des Drapiers, les *Sukiennice,* et que domine la fine silhouette des tours de l'antique église Notre-Dame, on le trouva bondé de monde. Un service d'ordre dut être établi et c'est à peine si la plus vaste église de Cracovie put contenir tous les curieux. Toute la colonie artistique et littéraire de l' « Athènes polonaise » était présente. Beaucoup des assistants — Wyspianski entre autres — devaient paraître le soir aux noces célébrées, au village de Bronowice, dans la maison du beau-frère de la mariée.

Bien avant la « première » des « Noces », les journaux polonais ont popularisé l'intérieur de cette petite maison mi-chaumière paysanne, mi-gentilhommière dont la chambre d'honneur, l'*izba* ou plutôt la *swietlica* (de *swiatlo*, lumière), sert de Scène au drame. Le couple qui l'habite n'est pas le premier venu. Le maître, M. Vladimir Tetmajer, peintre et écrivain, est un gentilhomme réputé dans toute la Pologne pour le culte ardent qu'il a voué au paysan polonais. Dans ses tableaux, il évoque les divers aspects pittoresques de sa vie d'aujourd'hui, glorifie ses exploits passés dans l'armée de Kosciuszko; dans ses écrits, il prêche le retour à la « culture paysanne », la seule où survivent les antiques traditions de la race, les traditions des temps où la Pologne était gouvernée par des rois de la dynastie des Piastes, issue elle-même d'un simple paysan. Pour mettre en pratique son programme, « maître Vladimir », quelque dix années plus tôt, s'est marié à la campagne. Il a épousé une sœur aînée de la mariée actuelle, il s'est établi au village et il y mène une vie moitié de paysan cultivateur, moitié d'artiste. Sa femme, belle et accorte ménagère, pleine de dignité et de distinction naturelles, a toujours dédaigné de porter le costume de citadine; lui, à la maison, il endosse la *czamarka*, la traditionnelle veste à brandebourgs de l'ancien gentilhomme campagnard... De même que l'ameublement disparate de la pièce où se jouent les « Noces », le choix des tableaux qui l'ornent, est caractéristique. Le scénario du drame y mentionne entre autres les reproductions de deux tableaux, célèbres en Pologne, du grand peintre d'histoire cracovien Jan Matejko (1838-1893). L'un de ces tableaux représente la bataille de Raclawice, où le 4 avril 1794, Kosciuszko battait les Russes, grâce

surtout au concours de troupes paysannes, pour la première fois employées en Pologne : les fameux « faucheurs », conduits par l'héroïque Bartosz Glowacki ; l'autre représente le mystérieux prophète de la résurrection nationale, Wernyhora (v. ci-dessous).

Comme le MAITRE et la MAITRESSE, comme le MARIE et la MARIEE, les autres « personnages » des « Noces » sont tous des personnages authentiques. Le POETE est le frère consanguin du Maître, M. Casimir Tetmajer, auteur de plusieurs recueils de poésies qui vers 1900 jouissaient d'un grand succès en Pologne. Au moment où furent célébrées les noces de M. Rydel, M. Casimir Tetmajer était en train de préparer un drame, publié et représenté plus tard sous le titre de « Zawisza le Noir » (v. ci-dessous). Le JOURNALISTE est M. Rudolf Starzewski, directeur du journal *Czas* (Le Temps), l'organe du parti conservateur de la Galicie occidentale, dit parti cracovien ou parti des Stanczyks (v. ci-dessous). Bien que le littérateur NOS (*nos,* en polonais : nez, flair) semble représenter un type plutôt qu'un individu, certains ont cru reconnaître en lui un des représentants de la littérature polonaise d'avant-garde (« Jeune Pologne ») qui, à Cracovie, se groupaient alors autour de l'écrivain M. Stanislas Pchybychewski... La CONSEILLERE est la femme d'un conseiller municipal, médecin et professeur d'université bien connu ; elle est la mère de deux jeunes filles : MARYNA (Marie) et SOCHIA (Sophie), et la tante d'HANETCHKA (Anne), la jeune sœur du Marié.

Opposés à ces intellectuels et à ces citadins, les paysans des « Noces » ne ressemblent pas moins à leurs modèles vivants dont ils gardent jusqu'aux noms ou prénoms authentiques. Le PERE est le père de la

Maîtresse (Hanouchia, dimin. d'Anne), de la Mariée (Iaga, Iagouchia, dimin. de Iadwiga, Hedvige), ainsi que d'une troisième fille, MARYCHIA (Marie). Fiancée jadis à un peintre polonais du nom de Delavaux, mort à l'étranger, Marychia a épousé un jeune paysan de santé délicate, WOITEK (dimin. de Woïtsiek, Adalbert). IACHIEK (Jean) et KASPER (Gaspard) sont les deux garçons d'honneur; la jolie paysanne KACHIA (Catherine), une des demoiselles d'honneur. La beauté martiale de TCHEPIETZ, admirable spécimen de la race, est encore relevée par un splendide costume cracovien; il est le maire du village et le « staroste », sorte de président d'honneur, des noces. A côté de lui, sa femme, la TCHEPTÇOWA, semble vieillie avant l'âge, tandis que KLIMINA (Clémentine), la veuve d'un ancien maire, est une joyeuse *baba* (commère), encore bien conservée. La petite ICHIA (Hedvige) est la fillette aînée des Maîtres; STACHEK (Stanislas) et KOUBA (Jacob), deux tout jeunes garçons, des serviteurs de la maison. Le JUIF Mochko (Moïse), père de la « très moderne » RACHEL, est l'aubergiste de Bronowice dont l'auberge, comme cela arrive parfois en Pologne, est la propriété du CURE. Le vieux MENDIANT et un MUSICIEN complètent la liste.

Tels sont, dans les « Noces », les personnages, non du drame, mais... de la « chopka » (*szopka*). Le mot, un diminutif de *szopa* (toit de chaume, hangar, étable), correspond au mot français « crèche », en ce sens qu'il sert aussi à désigner la figuration plastique de l'étable de Bethléem, avec l'Enfant Jésus, couché dans la crèche et entouré de la Sainte Famille et de ses visiteurs. On donne ce nom à ces théâtres portatifs de marionnettes que, de la Noël au Carême, les jeunes garçons des communes environnantes promènent dans

Cracovie : grandes boîtes aux couleurs éclatantes, construites en forme de façades d'églises mi-byzantines mi-gothiques et où, sur une petite scène, placée au-dessous de la « crèche » immobile, gesticulent et dansent de petites marionnettes articulées, représentant le roi Hérode, la Mort, le Juif, le Mendiant... (Dans le langage familier le mot « chopka » a fini par prendre un autre sens encore, celui de farce, blague, et on s'en sert couramment, à Cracovie surtout, pour qualifier toute action qui, sous de belles apparences, cache un fond peu sérieux...) En faisant se mouvoir et se mêler les « personnages » à la façon de ceux d'une « chopka » cracovienne, Wyspianski, dans les « Noces », n'utilise pas seulement l'unique forme de l'ancien théâtre populaire qui subsiste encore dans son pays, il retrouve l'esprit des mystères chrétiens du moyen âge : LES VIVANTS, L'ENFER MEME, NE FONT SUR TERRE QU'EXECUTER LA PENSEE DIVINE... Dans cette *izba* dont le plafond, sur sa poutre maîtresse, porte inscrite la première partie du verset I, 14 de l'Evangile de Saint Jean, les nombreux vivants ne sont que des personnages tout court; quant aux personnages actifs, les vrais personnages du drame, ils sont au nombre de sept et ce sont tous des fantômes.

Le HOHOL, la première et la plus importante de ces apparitions, puisqu'elle les résume toutes, est simplement un de ces paillons, dont on se sert l'hiver pour envelopper les arbres et les arbustes délicats, par exemple les rosiers. En novembre, les jardins des environs de Cracovie se peuplent de ces hohols : dans la brume du soir, autour des basses petites maisons paysannes, aux toits de chaume, aux murs en bois, peints en blanc ou en gris bleu, ces bonshommes de paille semblent tenir de mystérieux conciliabules ou

esquisser des rondes fantastiques... Création originale de Wyspianski, le Hohol des « Noces » s'apparente évidemment de très près au « Mort » (Martwica) de la « Légende », ainsi qu'à d'autres créations analogues du folklore. Cf. « Le Rameau d'or » de Frazer et particulièrement le passage cité par M. A. Moret dans le livre qu'il a consacré aux « Mystères égyptiens » et où, entre autres illustrations, on trouvera la charmante photographie d'une ronde de hohols... japonais :

Vers le temps des moissons, dans plusieurs pays d'Europe, la tradition existe encore de mettre à mort, par le feu, l'eau ou à coups de faucille, un mannequin en paille. Celui-ci représente l'Esprit du Blé ou de la Végétation; « il vit dans les récoltes, et, quand on les fauche, on s'imagine qu'il se réfugie dans la dernière gerbe. Parfois on fabrique avec les épis de cette gerbe le mannequin qui est censé incarner l'esprit; que ce soit la gerbe ou le mannequin, on désigne l'une et l'autre par les mêmes noms : le Vieux, la Vieille, la Reine, le Mort. On conduit au village le simulacre, on le reçoit triomphalement comme un roi, puis on le flagelle et on l'exécute. Reste à le ressusciter, pour qu'il assure la fécondation des semailles prochaines. En Bohême, on revêt le mannequin d'une chemise blanche; après l'exécution on prend cette chemise où s'est réfugiée l'âme et la force du « Vieux » et on en habille un jeune arbre qu'on ramène au village en chantant : *Nous avons expulsé la Mort du village, nous y ramenons le nouvel été. Sois le bien venu, cher été, petit blé vert !* » Ainsi le nouveau blé est censé recueillir la force du vieux blé, comme dans les rites royaux, le nouveau roi hérite de la force vitale qui va échapper au souverain décédé. Ces traits caractéristiques on les retrouve sans peine dans le Carnaval

actuel : d'eux nous viennent ces mannequins bourrés de paille, qu'on vénère et qu'on bafoue, et qu'on brûle ensuite en grand apparat.

A l'exception du REVENANT, le fiancé mort de Marychia, tous les autres spectres échappés... de dessous le manteau de paille du Hohol, sont des personnages historiques, des personnages que la tradition, la poésie et l'art ont profondément gravés dans le souvenir, dans l'âme même des Polonais.— Le FOU est Stanczyk (pron. Stagnetchyk), le fameux bouffon du roi Sigismond Ier. Ce « fou », réputé au XVIe siècle pour sa verve caustique et son franc parler, semble bien avoir été du nombre de ceux qui, en plein « âge d'or » polonais, ont eu la vision très nette des destinées tragiques de la Patrie. Personnification du bon sens politique, Stanczyk, par une curieuse évolution, devint, au XIXe siècle, le symbole d'une renonciation totale à l'indépendance nationale. C'est sous ses auspices, pour ainsi dire, qu'en 1869 naquit le parti conservateur cracovien, dénommé depuis parti des Stanczyks, à cause d'une brochure — le « Portefeuille de Stanczyk » — que deux de ses fondateurs, les professeurs J. Szujski et comte S. Tarnowski, publiaient à cette date. Condamnant très sévèrement la révolution de 1863, les Stanczyks inaugurèrent en Galicie une politique de loyalisme sans restriction envers l'Autriche. S'étant emparés du pouvoir dans cette partie de la Pologne, la plus favorisée par les circonstances, ils ont, afin de s'y maintenir à tout prix, fini par subordonner à leur intérêt de parti les intérêts nationaux les plus vitaux. Leur politique, qualifiée de « politique de suicide national », avait déjà vers 1911 réussi à entraîner sur leurs traces jusqu'au jeune parti paysan... Dans son costume rouge, garni de clochettes,

la marotte du fou en mains (le « caducée » — la baguette d'Hermès, conducteur des morts — selon Wyspianski), le Stanczyk des « Noces » semble descendu vivant d'un tableau célèbre de Matejko. Quant à l'inauguration de la cloche Sigismonde que le Fou évoque devant le Journaliste, inauguration célébrée en présence de Sigismond Ier, de la reine Bona Sforza et du petit Sigismond Auguste, elle est, elle aussi, la réminiscence d'une toile du même maître.

Le CHEVALIER NOIR, le héros du drame de M. Casimir Tetmajer, est Zawisza de Garbowo dit le Noir, fameux guerrier polonais du xve siècle. Prêt à se battre contre tout et contre tous, Zawisza guerroya un peu à tort et à travers sous les ordres et au profit de puissances étrangères, mais il doit sa célébrité surtout à la part qu'il prit à la bataille de Grunwald (15 juillet 1410). Dans cette bataille, la plus grande victoire que les Slaves aient jamais remportée sur les Germains, les armées polono-lithuaniennes, sous le roi Ladislas Jagellon et le grand duc Witold, écrasaient les armées de l'Ordre Teutonique, arrêtant ainsi pour des siècles le *Drang nach Osten*, la poussée vers l'Est... En 1910, le pianiste Paderewski faisait don à la ville de Cracovie d'un monument commémoratif de cette victoire...

L'HETMAN (on nommait ainsi les grands chefs des armées de la « République » polonaise) est le comte Fr. Xav. Branicki. Branicki, fut avec F. Potocki, S. Rzewuski et S. Kossakowski, un de ces oligarques, de ces « roitelets » polonais qui, après le premier partage, travaillèrent avec le plus d'acharnement à la ruine de la Pologne. Adversaire implacable de la Constitution du 3 mai (1791) et des réformes à l'aide desquelles les patriotes tentèrent de sauver ce qui

subsistait encore de la Patrie, Branicki fut un des organisateurs de la Confédération de Targowica (1792) qui, sous prétexte de défense des libertés de la noblesse, menacées par la nouvelle Constitution, provoqua l'intervention de la Russie et aboutit aux deux derniers partages... Dans les « Noces », l'Hetman paraît revêtu d'un riche costume français du XVIIIe siècle ; sur sa poitrine pend, à des bretelles, un « pétrin » rempli de ducats. Le CHŒUR qui l'accompagne, composé de quatre diables, endosse le costume rouge et or des grenadiers russes de l'époque de Catherine II.

Le SPECTRE, ou plutôt le Vampire, est Jacob Szela, chef des bandes paysannes qui — à l'instigation du gouvernement de Metternich, désireux d'empêcher une révolution projetée en Pologne et de créer un abîme entre les deux classes — massacrèrent, en 1846, une partie de la noblesse polonaise de Galicie. C'est à ce massacre, suivi bientôt après d'une épidémie de choléra, que fait allusion le Mendiant dans le premier acte du drame. Le Spectre apparaît au Mendiant pieds nus, revêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile grossière tout maculés de sang, la poitrine barrée de décorations autrichiennes.

Même WERNYHORA, le barde prophète, est, du moins dans une certaine mesure, une figure historique. Simple cosaque « zaporogue », selon les uns, gentilhomme polonais déguisé en paysan ruthène, selon les autres. cet énigmatique personnage a réellement vécu, au XVIIIe siècle, en Ukraine. La tradition veut qu'il y ait prêché le rapprochement entre la Pologne catholique et les Petits-Russiens orthodoxes et prédit le fameux massacre des Polonais ukrainiens par les « Haïdamaques », bandes de paysans ruthènes,

ameutées par des agents du gouvernement russe (1768). Retiré, après ce massacre, dans une île d'un affluent du Dniéper, il y acquit une grande renommée par d'autres prédictions, en partie réalisées, et dont la plus célèbre, citée d'ailleurs de plusieurs manières assez différentes, est celle où il prédit l'asservissement et la reconstitution de la Pologne. Voici une variante de cette prédiction, telle que la cite, d'après le romancier Michel Czajkowski (Sadyk-Pacha), M. T. Gasztowtt, dans son ouvrage sur « La Pologne et l'Islam » : « La Pologne entière sera soumise à un joug terrible pendant de longues années, jusqu'au moment où une guerre générale s'allumera au sujet d'un petit pays. Alors le coq changera de plumage, les Turcs passeront le Danube et feront boire leurs chevaux dans la Vistule... Une grande bataille aura lieu près de Konstantynow en Volhynie, dans la vallée de Janczarycha. Les Moscovites défaits reculeront jusqu'au Dniéper et livreront une bataille près des tertres qui recouvrent les cendres de deux héros, Perepiat et Perepiatycha (près de Chwastow). Ils seront vaincus et la République de Pologne sera reconstituée dans son antique splendeur. »

Une des figures favorites de la poésie romantique polonaise, Wernyhora apparaît entre autres dans un des drames mystiques de Slowacki. Il y est, pour la première fois, représenté d'une façon qui permet de douter de la sincérité de ses sympathies polonaises et de soupçonner en lui un « représentant du mal »... Le drame, publié en 1844, porte le titre de « Songe argenté de Salomée » et a pour sujet un épisode du massacre de 1768. Après avoir brûlé des villages polonais entiers, égorgé leurs habitants et accumulé atrocités sur atrocités, une bande d'Haïdamaques est

battue et faite prisonnière par un détachement des armées polonaises, secondé par des Ruthènes restés fidèles à la Pologne et conduit par le commandant militaire de la région. C'est maintenant aux Polonais de sévir, et le Commandant condamne les chefs de la bande aux supplices les plus raffinés. C'est pendant que s'achèvent ces exécutions que, dans la maison du Commandant, paraît le vieux paysan joueur de vielle, l'étrange mendiant qui naguère avait prédit ces événements. Déjà il doit maudire les Polonais pour la façon cruelle dont ils se vengent sur ses frères, quand une mystérieuse vision prophétique semble soudain l'arrêter. Il quittera le pays, mais avant de partir il promet au maître de la maison et aux nobles qui l'entourent, qu'il reviendra. Ce sera quand la Pologne des gentilshommes sera devenue un cadavre, quand trois fois, « s'élançant vers sa Gloire », elle aura tenté de se redresser dans sa tombe, et quand le monde entier sera convaincu qu'aucune force ne pourra plus soulever le couvercle de son cercueil. C'est alors qu'on le verra apparaître, monté sur son légendaire cheval blanc, son immortel coursier infernal... « Alors, la Pologne?!! », demandent avec angoisse les assistants. « Je ne sais rien, — je suis un pauvre mendiant », répond évasivement le prophète. — Dans les « Noces », Wernyhora, lui aussi, se présente « tel que sur le tableau de Matejko », dont la reproduction s'aperçoit au-dessus du bureau du Maître : longs cheveux blancs et barbe blanche en désordre, grande pelisse écarlate, jetée par-dessus un simple costume de paysan ruthène; il porte une vielle de mendiant (*lira*) en bandoulière et, détail inédit, un cor d'or suspendu à une corde.

Le plus récent et le plus consciencieux des com-

mentateurs des « Noces », M. Stanislas Kotowicz, ayant encore dernièrement affirmé que le personnage de Wernyhora était la personnification, le porte-parole même de Wyspianski, on ne pourra jamais souligner assez vis-à-vis de la critique polonaise un fait au sujet duquel le texte de la pièce n'aurait pourtant pas dû laisser subsister le moindre doute. Tout comme les autres « personnages du drame », Wernyhora l'annonciateur n'est qu'un de ces esprits « inférieurs » dont parle Mickiewicz — *and the Devil hath power t'assume a pleasing shape,* affirme Shakespeare — un Spectre de l'Enfer.

Conception par excellence musicale, les « Noces », rythmiquement et mélodiquement sont basées sur un seul motif. C'est un air emprunté au répertoire des chansons paysannes de la région cracovienne (« Au delà de Cracovie, il y a un bois sombre »), l'air de la chanson finale du Hohol et de celle de Iachiek de la 34e scène du premier acte. Le drame, d'un bout à l'autre, n'est qu'une suite de variations sur ce thème, rythmiquement transformé, modulé et cadencé de mille manières. Ne paraissant d'abord qu'accidentellement, ce *leitmotiv* ne cessera de se faire entendre de temps en temps de la pièce voisine pour, finalement, dans la dernière scène du troisième acte, dominer l'action et terminer le drame.

A. L.

LES NOCES

PERSONNAGES :

LE MAÎTRE
LE MARIE
MARYCHIA
LE PÈRE
IACHIEK
LE POÈTE
NOS
MARYNA
LA CONSEILLÈRE
TCHŁPIETZ
KLIMINA
STACHEK
LE JUIF
UN MUSICIEN
LA MAÎTRESSE
LA MARIÉE
WOÏTEK
LE MENDIANT
KASPER
LE JOURNALISTE
LE CURE
SOCHIA
HANETCHKA
LA TCHEPTÇOWA
KACHIA
KOUBA
RACHEL
ICHIA

PERSONNAGES DU DRAME :

LE HOHOL
LE REVENANT
LE FOU
L'HETMAN
LE CHEVALIER NOIR
LE SPECTRE
WERNYHORA

DÉCOR :

Une nuit de novembre; une chaumière, une chambre d'honneur. Izba badigeonnée en gris presque bleu, enveloppant uniformément d'un azur incertain les objets qui la meublent et les hommes qui vont la traverser.

Par la porte latérale, donnant sur le vestibule, on entend le brouhaha d'une grande noce, bourdonnement des basses, piaulement du violon, clarinette indisciplinée, cris de paysans et de paysannes et, dominant le tout, bruissement mélodieux et coups de talons de danseurs tournant, en masse compacte, au rythme de quelque chanson qui se perd dans le vacarme...

Et toute l'attention des personnes qui vont passer sur la scène sera tendue vers cette porte ouverte; de l'ouïe et du regard elles ne cesseront de suivre cette danse sur air polonais, qui tourne en rond, dans le clair-obscur d'une lampe de cuisine, danse de couleurs, de rubans polychromes, de plumes de paon, de kierezyas, de kaftans éclatants et de kabats, notre Pologne villageoise d'aujourd'hui.

Le mur du fond est percé d'une porte ouvrant sur l'alcôve où l'on voit les lits du maître et de la maîtresse, un berceau, et les enfants tout habillés endormis sur les lits; au-dessus des lits la rangée des Saintes Images. Sur l'autre mur latéral : une petite fenêtre, voilée d'un rideau de mousseline blanche; au-dessus de la fenêtre une couronne d'épis, souvenir de la fête des moissons; — derrière la fenêtre, la nuit, la pénombre, un verger, et rayé de pluie et de frimas, un arbuste habillé de paille, pour le protéger contre le gel de l'hiver.

Au milieu de la pièce, une table ronde, tendue d'une belle nappe blanche; sur cette table, dans la lumière de candélabres juifs en bronze, un riche couvert et les

restes en désordre d'un somptueux repas nuptial. Autour de la table de simples escabeaux de cuisine en bois blanc; plus loin, un bureau encombré de paperasses; au-dessus du bureau, une photographie du Wernyhora de Matejko et une reproduction lithographique de la Bataille de Raclawice du même maître. Adossé au mur du fond, un sofa râpé; au-dessus du sofa, une panoplie : sabres, fusils, ceintures à sacoches, un sac en cuir. Dans un coin, un poêle passé à la même couleur que le reste de l'izba; auprès du poêle, une petite table empire avec quelques restes de ses bronzes; sur la table, une vieille pendule à colonnettes d'albâtre, supportant le cadran d'or où s'égrène l'heure; au-dessus de la pendule, le portrait d'une belle dame en costume de 1840, coiffée d'un léger turban de mousseline : son jeune visage, encadré de boucles, se détache sur le fond sombre de sa robe.

Tout près de la porte des noces, un grand coffre à trousseau, coffre paysan orné de peintures bigarrées représentant fleurettes et arabesques; frotté par l'usage et terni. Sous la fenêtre, une vieille patraque de fauteuil à dossier monumental.

Surmontant la dite porte, très grande image de Notre-Dame d'Ostrobrama, dont la robe argentée et l'auréole de rayons brillent sur un fond de saphir intense, et au-dessus de la porte de l'alcôve, tableau analogue de Notre-Dame de Czenstochowa revêtue de sa robe richement brodée, le cou orné d'un collier de corail, la tête ceinte de sa couronne de Reine de Pologne, et portant dans ses bras l'Enfant Jésus qui lève sa petite main pour bénir [1].

Plafond de bois aux longues solives droites : le verset sur le Verbe qui s'est fait chair y est inscrit, ainsi que l'année de la construction [2].

L'ACTION SE PASSE EN L'AN MIL NEUF CENT

SCÈNE 1. TCHÉPIETZ, LE JOURNALISTE.

TCHÉPIETZ

Quoi de nouveau, en politique?
Les Chinois tiennent-ils ferme!?

LE JOURNALISTE

Ah, mon brave, Chinois,
toujours Chinois, j'en ai assez.

TCHÉPIETZ

Vous, un politique!

LE JOURNALISTE

Eh bien, oui, de ces politiques,
du matin au soir, j'en ai jusque là.

TCHÉPIETZ

Pourtant, c'est curieux ces affaires.

LE JOURNALISTE

Que celui qui nous lit s'en amuse; —
savez-vous seulement où est la Chine?

TCHÉPIETZ

Mais oui, pour sûr, ce doit être loin;
vous, les messieurs, vous ne savez même pas
qu'un paysan, avec son bon sens de paysan,
va partout, si loin que ce soit.
Puis, nous aussi nous lisons les journaux
et nous apprenons bien des choses.

LE JOURNALISTE

A quoi cela vous mène-t-il —?

TCHÉPIETZ

A connaître le monde, parbleu.

LE JOURNALISTE

Je pense, moi, que votre paroisse
est un monde assez grand pour vous.

TCHÉPIETZ

Et bien, chez nous aussi il y en a
qui ont été deux ans au Japon;
au temps de la dernière guerre.

LE JOURNALISTE

Mais votre village est calme. —
Qu'importe la guerre dans le monde entier,
si le village polonais reste en paix,
si le village polonais demeure bien tranquille.

TCHÉPIETZ

Monsieur craint tout mouvement au village.
Monsieur se moque pas mal de nous autres. —
Eh bien, nous autres, dans les campagnes,
nous ne rêvons que plaies et bosses.
Glowacki était l'un des nôtres.
Je pense, moi, que les messieurs
auraient déjà pu obtenir beaucoup,
mais ils ne savent pas vouloir!

SCÈNE 2. LE JOURNALISTE, SOCHIA.

LE JOURNALISTE

Petite fée des airs, dès que vous quittez
votre char, vous êtes triste.

SOCHIA

Et vous, monsieur, toujours galant.

LE JOURNALISTE

Ce n'est point un compliment, je sens,
et je ne le dissimule point.

SOCHIA

C'est fort heureux que vous sachiez
faire une différence
entre le jeu et le sentiment, —
mais dans le cas qui se présente...

LE JOURNALISTE

Il faut s'en prendre à votre charme,
vous êtes délicieuse,
vous avez si gentiment penché la tête...

SOCHIA

Comme si je m'étonnais, n'est-ce pas
de l'honneur qui m'est fait;
monsieur le chef d'un grand journal
me regarde, cligne des yeux,
et me contemple comme une image.

LE JOURNALISTE

Et l'image est d'une facture impeccable,
les couleurs en sont fraîches, naturelles;
pas une faute de dessin,
jusqu'au cadre, tout est idéal.

SOCHIA

Quel connaisseur vous êtes.

LE JOURNALISTE

Pourquoi vous fâchez-vous?

SOCHIA

Parce que vous me chantez
comme Lohengrin chante son cygne,
et comme nous ne serons jamais l'un à l'autre,
alors à quoi bon toute cette musique?

LE JOURNALISTE

Mais, pour nous mettre à l'unisson
de la compagnie, voilà tout.

SCÈNE 3.

LA CONSEILLÈRE, HANETCHKA, SOCHIA.

HANETCHKA

Ah, ma tante, ma petite tante!

LA CONSEILLÈRE

Quoi, mon cœur?

HANETCHKA

Les autres dansent, nous restons debout;
nous aussi, nous voudrions danser.

LA CONSEILLÈRE

Ces messieurs ne demandent pas mieux.

SOCHIA

Elle ne veut danser avec aucun d'eux.

LA CONSEILLÈRE

Dansez donc un peu ensemble.

SOCHIA

Nous voudrions danser avec les garçons d'honneur,
avec ceux qui de leurs plumes de paon
balayent les solives du plafond.

LA CONSEILLÈRE

Vous iriez dans cette cohue ?

HANETCHKA

C'est si bon, si bon, la cohue.

LA CONSEILLÈRE

Mais ces gens-là se pressent, se bousculent,
puis pour un oui, pour un non,
pan, pan, ils se cassent la figure ;
ce n'est pas pour vous.

SOCHIA

Nous reviendrons tout de suite.

LA CONSEILLÈRE

Qu'as-tu à être si gaie aujourd'hui ?
Relève tes cheveux sur le front.

SOCHIA

Un petit tour, un tout petit tour !

HANETCHKA

La petite tante est méchante,
bien méchante, — mais cela ne dure pas, —
je vais l'embrasser bien fort.

LA CONSEILLÈRE

Hanka en arrive toujours à ses fins.
Allez danser, mademoiselle.

SCÈNE 4. LA CONSEILLÈRE, KLIMINA.

KLIMINA

Loué soit le nom du Christ, bonsoir la compagnie.

LA CONSEILLÈRE

Loué soit-il, bonsoir, — madame...

KLIMINA

Je suis d'ici, native de la commune, Klimina,
veuve du maire.

LA CONSEILLÈRE

Et moi, conseillère
de Cracovie.

KLIMINA

Vous avez un fils.

LA CONSEILLÈRE

Il danse là-bas.

KLIMINA

Qu'il s'amuse;
il y a des filles, qu'elles ne chôment pas.

LA CONSEILLÈRE

Il n'a pas trop l'air de s'amuser,
il baille aux corneilles.

KLIMINA

Les messieurs ont peur des filles ;
dès qu'une d'elles a dansé un petit tour,
aussitôt elle vous a rapporté un marmot.

LA CONSEILLÈRE

Vous pensez à vous, nous, aux nôtres.
Chacun songe à sa petite affaire.

KLIMINA

J'ai pensé, je causerais avec la mère,
elle bercerait si bien un petit-fils — ?

LA CONSEILLÈRE

Comme vous y allez, ma bonne ;
elle arrive, jette un coup d'œil,
et déjà elle voudrait marier mes fils — ?

KLIMINA

Eh, je me suis amusée dans mon jeune temps,
maintenant je voudrais que ce fût le tour des autres.
Il faut que le monde se multiplie.
Je voudrais marier filles et garçons !

SCENE 5. SOCHIA, KASPER.

SOCHIA

Vous dansez, garçon d'honneur, invitez-moi.

KASPER

Mademoiselle n'y va pas par quatre chemins.

SOCHIA

Un petit tour...

KASPER

Un tour.
Mademoiselle en a de l'entrain.
Eh bien, Kachka ne sera pas fâchée
de se reposer un instant.

SOCHIA

Quelle Kachka ?

KASPER

Mais celle qui est là, dans le coin...

SOCHIA

La fille d'honneur ?

KASPER

La première,
celle que l'on me conseille d'épouser.

SOCHIA

Un petit tour, un tout petit tour...

KASPER

Mademoiselle ne se fâchera pas,
si je l'empoigne un peu fort à la taille ;
eh bien, Kachka est plus épaisse.

SOCHIA

Alors vous l'aimez bien, Kachka —?

KASPER

Mademoiselle en a de l'entrain.

SOCHIA

Un petit tour, un tout petit tour...

SCÈNE 6. HANETCHKA, IACHIEK.

HANETCHKA

Si vous vouliez danser, Iachiek,
je danserais bien avec vous — ?

IACHIEK

Si mademoiselle le veut bien,
je le veux bien, moi aussi, — ?

HANETCHKA

Mais oui, mais oui, un petit tour;
eh, la noce, c'est la noce.
Vous voilà premier garçon d'honneur.

IACHIEK

J'aime par-dessus tout ce métier.

SCÈNE 7. LA CONSEILLÈRE, KLIMINA.

LA CONSEILLÈRE

Comment cela va-t-il aux champs ?
Avez-vous déjà fait vos semailles ?

KLIMINA

On ne sème pas en cette saison.

LA CONSEILLÈRE

Et avez-vous fait une bonne récolte —?

KLIMINA

Mon Dieu, oui, comme ci comme ça.

LA CONSEILLÈRE

Quand la récolte est mauvaise, cela vous fait peine d'avoir travaillé pour rien —?

KLIMINA

On ramasse toujours quelque petite chose.

LA CONSEILLÈRE

Vous avez ma foi bonne mine.

KLIMINA

La vôtre non plus n'est pas mauvaise.

LA CONSEILLÈRE

Eh, mais vous semblez jeune encore.

KLIMINA

Comme une baie de la Saint-Martin.

LA CONSEILLÈRE

Peut-être vous remarierez-vous —?

KLIMINA

Dame, vous êtes bien curieuse!

SCÈNE 8.

LE CURÉ, LE MARIÉ, LA MARIÉE.

LE MARIÉ

Monsieur le curé est bien bon.
Ne nous oubliez pas.

LE CURÉ

Il en est qui me méprisent,
parce que je suis du village et fils de paysans.
Ils me regardent de travers, —
me traitent par dessous la jambe,
et ici mon cœur est à l'aise.
Ici, rien que des nôtres, une chaumière polonaise,
vous êtes paysans, je suis paysan.

LE MARIÉ

Monsieur le curé bientôt sûrement
portera camail de chanoine —?

LE CURÉ

Peut-être même cela m'est-il dû;
pourtant qui peut savoir.
D'autres aussi en bavent d'envie!
Peut-être vais-je en commander un, —

LE MARIÉ

L'évêché finira bien
par vous regarder d'un œil favorable;
je le souhaite vivement.

LA MARIÉE

Va-t'en voir s'ils viennent;

ces gens de la ville, c'est têtu,
allez-y donc et tapez dessus.

LE MARIÉ

Ma petite âme, nous parlons
d'une dignité ecclésiastique
qu'on doit conférer à monsieur.

LA MARIÉE

Ah bon, je pensais autre chose.

LE CURÉ

Est-elle innocente et naïve.

SCÈNE 9. LE MARIÉ, LA MARIÉE.

LA MARIÉE

Amour, toujours amour :
tu ne sais parler que de ça.

LE MARIÉ

Et toi, tu aimes mieux les baisers, —
tu m'aimeras, dis, dis-le moi —?

LA MARIÉE

Mais je te l'ai dit et redit.
Personne ne me volera plus à toi.

LE MARIÉ

Mon cœur s'élance vers l'amour.
Tu es à moi! Quel bonheur!
Je n'espérais pas tant de joie.

LA MARIÉE

Tu l'as voulu, tu as la noce.

LE MARIÉ

Te manger de la bouche et des yeux;
te regarder et t'embrasser à la fois,
et tes joues qui ne cessent de fleurir.

LA MARIÉE

C'est le sang qui me monte à la tête.

LE MARIÉ

Embrasse-moi, encore, encore,
que je te couvre de caresses;
que je baise tes lèvres, tes yeux, ton front, ta couronne...

LA MARIÉE

En voilà un insatiable.

LE MARIÉ

Jamais, jamais rassasié;
ma joie éclate, elle déborde;
je voudrais t'embrasser sans fin.

LA MARIÉE

Tu n'en laisseras pas pour demain;
je comprends maintenant, je comprends
pourquoi tu as ce teint de navet,
bouillant comme tu es.

LE MARIÉ

Sans me flatter, sans me vanter,
toutes les femmes étaient à mes trousses.

LA MARIÉE

Parce que tu le voulais bien.

LE MARIÉ

C'est elles qui voulaient.

LA MARIÉE

Ah, les vilaines, elles me dégoûtent.

LE MARIÉ

C'est notre école d'amour;
j'ai aimé de bien des manières,
mais toi, je veux t'aimer à la nôtre,
à la polonaise.

LA MARIÉE

A ton gré;
si ça te plaît, moi je veux bien.

LE MARIÉ

Personne ne t'enlèvera plus à moi.
J'ai tant rêvé soleil, blés...

LA MARIÉE

Tu as la noce! — Viens danser!

SCÈNE 10. LE POÈTE, MARYNA.

LE POÈTE

Si quelque jour une femme,
maîtresse de son cœur, me disait
sans façons : « oui, je t'aime »,
comme une simple villageoise...

MARYNA

Et ce serait moi cette villageoise,
ce serait à moi de déclarer mon amour?
Ce n'est pas l'aplomb qui vous manque.

LE POÈTE

Mon idée était tout autre,
si jamais idée il y eut, —
je voulais dire un mot tendre,
frapper à la porte d'un jeune cœur,
je voulais écouter, épier :
savoir ce qui s'y agite,
s'il ne commence pas à brûler —?!

MARYNA

Ce cœur, voyez-vous, est bien à plaindre,
personne n'y a encore allumé le feu;
qui me prendra pour femme,
pourra en apprécier la chaleur;
ce cœur, voyez-vous, est bien à plaindre :
malgré qu'il y fasse froid, on peut s'y brûler.

LE POÈTE

L'Amour pourrait s'y installer en maître.

MARYNA

L'Amour, c'est un aveugle et un traître.

LE POÈTE

L'Amour : génie ailé, léger.

MARYNA

Trop de prétention aux ailes.

LE POÈTE

Ah, parfois tout s'arrête à la prétention.

MARYNA

Et cela ne mène pas à l'église.

LE POÈTE

Ce serait alors l'Amour en cage.

MARYNA

Le renard au piège.

LE POÈTE

Le papillon dans les filets.

MARYNA

Le page relégué à l'office.

LE POÈTE

Le mariage avec contrat notarié.
Bah, mieux vaut encore papillonner.

MARYNA

Alors, c'est fini entre nous.

LE POÈTE

Fini, —
tiens, l'aube commençait à poindre,
vous voilà presque offensée — ?

MARYNA

Que prétendez vous ?

LE POÈTE

On a tout de même appris quelque chose.

MARYNA

Qui a appris ?

LE POÈTE

Nous deux : vous et moi.

MARYNA

A quoi cela rimerait-il ?

LE POÈTE

A rien.

MARYNA

Alors ?

LE POÈTE

De l'art pour l'art.

MARYNA

Faire tourner une tête, ah, la belle gloire;
jouez aux autres les tours qu'il vous plaira,
pourvu que moi je garde ma paix.

LE POÈTE

Un duo avec une jeune fille,
comme on le mène entre jeunes gens,
dans un style brodé de paillettes;
un duo avec une jeune fille,
une belle fille un peu obstinée :

sur le sentiment, sur l'Amour,
sur le dieu d'amour dont la flèche
peut soudain vous atteindre; —
ces variations sur un thème tendre,
à demi sérieux, à demi badin, —
restent un sujet digne d'étude.

MARYNA

A demi badin, à demi sérieux,
vous vous distrayez galamment.

LE POÈTE

Mais comment donc, mais comment donc.

MARYNA

Ah, poète, poète que vous êtes.
La corde vient tout à l'heure
de vibrer sur le mode lyrique :
j'ai eu presque peur à mon tour
que cette flèche inattendue
aille se loger dans votre cœur.

LE POÈTE

A demi badin, à demi sérieux,
je vous distrais galamment;
c'est un style un peu spécial :
un jeu d'où les partenaires
ne sortent atteints, ni offensés, —
ces rênes de ruban rose
ne conduisent pas à l'autel. —
La femme demeure l'Enigme.

MARYNA

Je vous écoute, quelle éloquence !

LE POÈTE

Des mots, des mots, des mots, des mots.

MARYNA

Mais comment donc, mais comment donc!

LE POÈTE

Mais que voulez-vous dire?

MARYNA

Ah, poète, poète que vous êtes.

SCÈNE 11.

LE CURÉ, LE MARIÉ, LA MARIÉE.

LE CURÉ

Je m'adresse à la mariée,
en buvant à la santé du marié...

LA MARIÉE

Qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc?

LE CURÉ

Peut-être, hum, après quelque temps,
la chair est faible, l'homme varie,
on en voit tant d'exemples dans la vie, —
la chair est faible, l'homme varie,
le sang ne se fige que lentement...

LA MARIÉE

Comme qui dirait le lait aigre.

LE CURÉ

Vous êtes jeunes, vous êtes très jeunes,
tout marche à souhait aujourd'hui,
mais le temps vous refroidira, c'est fatal.

LE MARIÉ

Merci, ne vous mettez point en peine :
merci, quittez ce souci :
Dieu s'est déjà mêlé de l'affaire
et il saura bien arranger tout;
nous avons été ce matin à l'église,
vous nous avez bénis à l'autel.

LE CURÉ

Je ne dis pas, mais cela arrive;
on en voit des exemples tous les jours,
et il est bon de le rappeler.

LE MARIÉ

Remercie monsieur le curé de sa sollicitude.

LA MARIÉE

Qu'elle y vienne, son chignon y restera !

LE MARIÉ

M'aime-t-elle assez, voyez la jalouse.

LE CURÉ

Ah, ce costume, quelle féerie de couleurs !

SCÈNE 12. LE MARIÉ, LA MARIÉE.

LE MARIÉ

M'aimes-tu?

LA MARIÉE

Peut-être, peut-être, —
tu ne sais parler d'autre chose.

LE MARIÉ

C'est que mon cœur bat la charge,
c'est que mes oreilles tintent, bourdonnent,...
dis, es-tu bien à moi, ma laga?!

LA MARIÉE

A toi, quand il le faut, eh, bien sûr;
en voilà de quoi être fier
à ne plus parler que de ça?

LE MARIÉ

Et toi, avec ton cœur d'or,
ne devines-tu pas, vierge-épouse,
que mon cœur bat la charge,
quand je te vois sous cette couronne,
sous cette couronne étincelante,
dans ce corsage bariolé,
comme une poupée, sortie de sa boite,
aux vitrines de nos vieilles halles,
quand je pense que ces atours,
ce tablier, ce corset, cette jupe,
ces tresses tout enrubannées,
tout cela est à moi, bien à moi,
que c'est pour moi que tes joues s'embrasent!

LA MARIÉE

Mes souliers sont un peu trop étroits.

LE MARIÉ

Alors ôte-les, ma chérie.

LA MARIÉE

Cette buse de cordonnier.

LE MARIÉ

Danse nu-pieds.

LA MARIÉE

Moi, la mariée?!
Tu n'y penses pas?! Ça ne se peut pas.

LE MARIÉ

Pourquoi souffrir? A quoi bon?

LA MARIÉE

Il faut être chaussée à la noce.

SCÈNE 13. LE CURÉ, LE MARIÉ.

LE MARIÉ

Peut-on empêcher les hommes de marcher?

LE CURÉ

Cela dépend de ce que l'on poursuit.

LE MARIÉ

C'est ainsi que vous faites le gardien
du bien d'autrui —?

LE CURÉ

Chacun a sa part à lui
qui n'est pas celle du voisin, —
et toutes ces petites choses
insignifiantes, imperceptibles,
se fondent en une grande.

LE MARIÉ

Niez, monsieur le curé, comme vous voudrez. —
Chacun a le bonheur à portée de sa main,
et puisqu'il est là, il n'y a qu'à le prendre, —
il faut suivre la voix du cœur
et ne pas se laisser évincer.

LE CURÉ

Eh, mon beau monsieur,
chacun n'a pas la même vocation.
Et si quelqu'un tend la main et essuie un refus.

SCÈNE 14. LA CONSEILLERE, MARYNA.

LA CONSEILLÈRE

Et ces demoiselles, à ce que je vois,
dansent à corps perdu.

MARYNA

Que c'était bon.
Quand Tchépietz m'a empoignée par la taille,
quand il m'a emportée avec lui dans la ronde,

j'ai cru voir les étoiles,
de lumineuses sphères aériennes,
tourbillonner à travers l'espace.

LA CONSEILLÈRE

La sueur inonde ton petit front ;
tu auras vite fait de prendre froid.

MARYNA

Eh, oui, — maintenant je pense
que l'or et le cuivre ne se valent pas.

LA CONSEILLÈRE

Ne divague pas, reste tranquille.

MARYNA

Et ma pensée est loin, loin...

SCÈNE 15. MARYNA, LE POÈTE.

LE POÈTE

Vos yeux flambent.

MARYNA

J'ai pris chaud en dansant.

LE POÈTE

Et alors vous rêvez d'amour, —
que vous importe le cœur d'autrui.

MARYNA

Votre cœur peut-être, — —?

LE POÈTE

Sauriez-vous donner un coup de fouet — — ?

MARYNA

Comment ça, — fouetter quelqu'un ?

LE POÈTE

Rien que l'air, d'un beau geste crâne.

MARYNA

Que vous importe le cœur d'autrui ; —
sauriez-vous donner un coup de pied — — ?

LE POÈTE

Frapper quelqu'un — ?

MARYNA

Mais, voyons, —
rien que l'air, d'un beau geste large.

LE POÈTE

Pourquoi faire ?

MARYNA

Mais, pour rien.

LE POÈTE

Le mal serait petit.

MARYNA

L'effet encore moindre.

LE POÈTE

Est-ce une énigme ?

MARYNA

Le mot du sphinx.

LE POÈTE

O, Méduse

MARYNA

J'espère que sous cette image
vous devinerez un refus modern-style ;
comme moi j'ai deviné sans peine :
une grande vanité perdue
sur les sommets de sa propre gloire.

LE POÈTE

Dieu et Zeus logent au ciel,
et chacun y est chez soi.
De toutes les déesses c'est Psyché la plus tendre. —
De ce qui se passe sur les sommets,
vous connaissez à peine des rumeurs ;
votre œil n'y est point parvenu encore.

MARYNA

Je les distingue à peine ;
mon œil n'y est parvenu encore,
je ne me suis pas encore hissé aux sommets :
l'atmosphère y est si subtile, si orageuse, si embrumée.
Ces badinages de grand style,
que tant d'autres ont déjà vécus,
des grands, des petits, de très humbles,
sont certes exceptionnels,
ils sont rares, ils sont nouveaux,
mais tout le monde sait faire cela.

LE POÈTE

Je vous écoute, quelle éloquence — ?

MARYNA

Des mots, des mots, des mots, des mots

LE POÈTE

Des sentiments en train d'éclore ;
dommage qu'ils aillent se perdre en vain.

MARYNA

Mais comment donc, mais comment donc.
Vous pensez que je suis éprise ?

LE POÈTE

Je vois que vous n'oubliez pas
l'étiquette que tous nous portons
collée et épinglée à notre dos.

MARYNA

Dommage qu'ils aillent se perdre en vain,
ces sentiments en train d'éclore :
Ah, poète, poète que vous êtes.

LE POÈTE

Et bien, la voilà l'étiquette.

SCÈNE 16. SOCHIA, HANETCHKA.

SOCHIA

Je voudrais aimer, mais fort,
de toutes mes forces, bien, bien fort.

HANETCHKA

C'est cette musique qui joue, frémissante,
c'est elle qui fait bondir ton cœur.
Ah, va, il pleurera encore bien des fois,
avant que l'amour l'apaise.
Console ton cœur, console-toi, chère,
encore bien des larmes, bien des tombes,
te séparent de cet amour.

SOCHIA

Que le sort sait donc mal distribuer le bonheur,
au lieu de vous le jeter à pleines mains dans les
yeux,
comme un bouquet, comme une gerbe d'étincelles,
et toute lueur de joie s'éteint, sitôt aperçue.

HANETCHKA

Il faut qu'avant tu endures bien des maux,
il faut qu'avant tu endures bien des peines,
puis, quand la douleur aura pétri ton cœur,
tu pourras être heureuse à ton tour.

SOCHIA

Moi, si je pouvais commander au sort,
comme cette déesse, tu sais bien : la Fortune,
je dépouillerais la toison d'or,
pour la distribuer aux hommes en prodigue ;
pour qu'ils ne s'exténuent point,
dans une poursuite longue, longue :
chacun comme un forçat attelé à sa charrue ;
pour qu'ils puissent se rassasier d'amour,
pour que tout leur vienne aisément :
comme s'ils filaient des fils d'or.

HANETCHKA

Et voilà qu'il y a ces vieilles Parques
qui de leurs ciseaux tranchent le fil...

SOCHIA

C'est sans doute en expiation
que l'amour est aussi malheureux.
Pour quelle faute, pour quelle expiation
veulent-elles rompre le fil, les vieilles Parques,... ?
Ah, je voudrais tant aimer fort !

HANETCHKA

Il faut qu'avant tu pleures toutes tes larmes,
il faut qu'avant tu sanglottes, éperdue,
puis un jour on te conduira à l'église,
et alors il te sera permis d'aimer.

SOCHIA

Ici, je ne te suis plus, —
ce n'est pas là que va mon rêve :
je voudrais que quelqu'un m'apparût
qui du premier coup parviendrait à me plaire,
que lui aussi il me trouvât à son goût,
et que nous fissions cette découverte en même temps.
Celui-là, vois-tu, je l'aimerais,
et cela si fort, bien, bien fort.

HANETCHKA

Ici, je ne te suis plus ;
il faut bien avoir éprouvé quelque chose,
il faut avoir peiné, souffert,
pour pouvoir respecter l'amour.

SOCHIA

J'aime décidément mieux ma manière.

SCÈNE 17. LE MARIÉ, LE JUIF.

LE MARIÉ

Ah! Mochko est aussi de la noce...

LE JUIF

Nô, j'ai osé venir.

LE MARIÉ

Mais nous sommes amis.

LE JUIF

Nô, seulement nous sommes
de ces amis qui ne s'aiment pas.

LE MARIÉ

Eh oui, quand il y en a qui plument,
il y en a aussi qui boudent.

LE JUIF

Qu'ils boudent, dès qu'ils ont besoin de moi,
ces boudeurs affluent à ma porte.

LE MARIÉ

Pour y rester en gage?

LE JUIF

Nô, c'est comme si je les avais dans ma poche; —
vous en arborez des couleurs aujourd'hui;
demain vous allez ôter ça —?

LE MARIÉ

C'est le costume national du paysan.

LE JUIF

Nô, la mascarade nationale,
c'est bien votre droit, — le costume est joli, —
cette mode a eu son temps.

LE MARIÉ

Son temps peut revenir.

LE JUIF

Si chacun s'occupe de ses propres affaires,
peut-être un jour en sortira-t-il quelque chose.

LE MARIÉ

Cela m'a tout l'air de se faire aujourd'hui.

LE JUIF

Nô, cet air je le joue sur le violon, et vous sur la basse.

LE MARIÉ

Puisque vous tenez à jouer votre partie à la noce...

LE JUIF

Je sais déjà par ma fille
que monsieur est amateur de musique.

LE MARIÉ

J'aurais plaisir à connaître mademoiselle Rachel.

LE JUIF

Elle va venir;
elle dit que plutôt que dormir,
elle préfère voir les messieurs et la noce, —
elle est instruite.

LE MARIÉ

Je n'en doute pas.

LE JUIF

Elle dit que la musique l'enchante,
on ne me la demande pas encore en mariage;
peut-être lui trouverai-je un emploi dans les postes;
ma fille, c'est une vraie femme,
une demoiselle moderne,
une étoile.

LE MARIÉ

Alors, un satellite?

LE JUIF

Tous les livres qui paraissent, elle les lit,
et elle sait pétrir et rouler la pâte,
elle a été à l'opéra à Vienne,
chez nous, elle fait elle-même sa lessive, —
nô, elle connaît tout Pchybychewski,
et elle porte sa chevelure en bandeaux,
comme les anges des images italiennes,
à la...

LE MARIÉ

A la Botticelli.

LE JUIF

Si vous vouliez la voir un jour,
causer avec elle —?

LE MARIÉ

Mais j'ai essayé.
Une fois je suis venu et ne l'ai point rencontrée.

LE JUIF

Elle aime tous ces poètes;
même les paysans elle les aime;
elle fait crédit aux paysans
au point que mon cœur en saigne,
car c'est là chose fort agaçante,
et souvent je ne sais que faire :
les affaires d'un côté — le cœur de l'autre. —
Pourquoi épousez-vous une paysanne?
Il y a des demoiselles instruites.

LE MARIÉ

Elles me paraissent banales.
J'aime les femmes de Botticelli,
mais je n'en voudrais pas farcir
chaque recoin de mon pays.

SCÈNE 18.

LE MARIÉ, LE JUIF, RACHEL.

RACHEL

Ah! bonsoir.

LE JUIF

Ma fille.

RACHEL

Une nuée légère m'a guidée jusqu'ici,
les brumes, les vapeurs de la nuit;
cette chaumière illuminée,
de loin, comme l'arche du déluge,
de la boue autour, des flaques d'eau,
ces paysans qui hurlent leur ivresse;
cette chaumière illuminée
retentissant de musique à travers la nuit sombre,
m'a paru fort attrayante,
comme l'arche, comme une barque enchantée,
et je suis venue, — — vous permettez, papa... ?

LE JUIF

Nô, amusez-vous, Rachel, à votre aise. —
Nô, je sais, le juif vous répugne,
mais elle, il vous la faut respecter;
elle n'a pas honte de son père.

LE MARIÉ

Vous êtes venue danser avec nous;
si vous cherchez votre âme sœur,
nous vous recevrons par cette nuit sombre.
Là on joue, — là on danse,
ici la table est dressée.

SCÈNE 19. LE MARIÉ, RACHEL.

RACHEL

Le cadre d'un conte de fées;
ah, cette chaumière débordante de chant,

comme si des rossignols y mêlaient leurs appels amoureux,
et ces costumes baignés dans l'arc-en-ciel.

LE POÈTE

Vous avez raison, les phalènes s'assemblent
toujours autour des bougies;
où brille la lumière, il faut qu'ils accourent.

RACHEL

Ils accourent dans la candeur de leur cœur,
à l'aveugle, de bonne foi, sincèrement;
ils ne se doutent pas
qu'un lumignon les attend
qui leur consumera les ailes.

LE MARIÉ

Vous êtes venue ici sur des ailes —?

RACHEL

Sur des ailes s'est posée ma pensée;
j'ai marché, de la boue à mi-jambe,
de l'auberge jusqu'ici; —
ah, cette chaumière débordante de musique,
cette foule qui danse, éperdue,
vous verrez, monsieur, vous verrez,
que cela se laissera mettre en vers,
pour peu que vous ajoutiez et que vous changiez çà et là.

LE MARIÉ

Je le sens si bien, je l'entends :
et ce calme et ce silence,
ces vergers, ces chaumières, ces bois, ces prairies,

ces labours, ces moissons, ces ondées, ces printemps.
J'ai vécu jusqu'ici à l'étroit
parmi la moisissure des murs gris :
tout était gris, tout était vieux,
et soudain, ici, tout est jeune,
j'ai trouvé la beauté vivante,
j'aspire donc cette vie, cette jeunesse ;
maintenant je regarde, je regarde
ce peuple aux vêtements bariolés,
si robuste, si sain, —
bien que dur, bien que rude.
Le passé pâlit et s'efface ;
je le sens, moi, je l'entends,
tout ça, un jour, je l'écrirai ;
maintenant je reste suspendu
en pleine beauté, en pleine joie ;
je vole où le vent m'emporte, —
depuis un mois je marche nu-pieds,
dès le premier jour je me suis senti bien portant ;
je marche nu-pieds et tête nue,
je ne porte plus flanelle ni caleçons,
dès le premier jour je me suis senti mieux portant.

SCÈNE 20.

LE MARIÉ, RACHEL, LE POÈTE.

LE POÈTE

La mariée a un petit mot
à te dire.

LE MARIÉ

Excusez-moi,
ma femme m'appelle.

RACHEL

Pour vous gronder peut-être un peu... ?
Elle me regarde de travers.

LE POÈTE

Oh, rien que des vétilles.

SCÈNE 21. RACHEL, LE POÈTE.

RACHEL

Et vous, vous me restez.

LE POÈTE

Vous m'intéressez.

RACHEL

Moi, je regarde et je devine.

LE POÈTE

Comment, du premier coup d'œil ?

RACHEL

Quoi, vous pensiez qu'à première vue ?

LE POÈTE

Le coup de foudre.

RACHEL

Ce coup peut rater.

LE POÈTE

Je commence alors, mademoiselle :
l'amour, l'Amour, la flèche d'or.

RACHEL

L'Amour, l'Amour, divinité puissante,
se jette à l'aveugle sur sa proie
et clame :
je brûle et je détruis.

LE POÈTE

Bellérophon vole sans selle.
Vous êtes imbibée de poésie ;
à peine votre Muse a-t-elle égrené
quelques mots, — que voici des éclairs — ?

RACHEL

Vous pensiez que la conclusion était proche;
que le dieu d'amour m'emporterait ?

LE POÈTE

Voici, des pieds à la tête :
une Galathée !

RACHEL

Moi, une nymphe ?
C'est tout justement ce que me répète
un certain clerc d'avoué.

LE POÈTE

Alors vous le méprisez,
parce que c'est un homme de travail — ?

RACHEL

Un endormi :
l'un de ceux, comme il y en a
beaucoup, qui vont ressassant
ce que d'autres ont déjà dit
en vers ou dans un roman ;
sans personnalité.

LE POÈTE

Vous voulez être servie de première main — ?

RACHEL

Comme par les fleurs, le pommier,
les nuées, le soleil, la rainette, la couleuvre,
comme par le verger bourgeonnant ; —
toute cette poésie, qui peuple
l'atmosphère, chevauche le vent,
et qui, fraîche, chaque jour s'évapore
et fuse, immatérielle, de toutes choses, — —
vous l'écrivez, moi je la sens,
alors...

LE POÈTE

Que désirez-vous ?

RACHEL

Du miel, de la volupté, de la douceur,
de l'amour, de la passion
et du bonheur.

LE POÈTE

Et l'amour libre ?..

RACHEL

Ah, j'y ai rêvé toujours !

LE POÈTE

Et si quelque sort plus clément
prenait en pitié votre détresse ?

RACHEL

Alors je cesserais de rêver.

SCÈNE 22.

LA CONSEILLÈRE, LE MARIÉ.

LE MARIÉ

Se marier tôt, ou jamais !

LA CONSEILLÈRE

Qui touche au midi de la vie,
qu'il se hâte de faire une fin.

LE MARIÉ

On a si soif de boire à la source,
se marier ainsi altéré,
c'est dans un élan d'extase...

LA CONSEILLÈRE

Les pieds joints sauter dans un puits.

LE MARIÉ

Je ne me noierai pas, n'ayez pas peur !

LA CONSEILLÈRE

Se noie toujours qui prend femme.

LE MARIÉ

Ah, qu'on se noie, qu'on se consume,
pourvu que les musiciens soient bons
et pourvu qu'ils soient de la noce.
Quand cette musique commence
à fuser, à couler,
bruire, jaillir, bondir :
ah, qu'elle craque, taque et claque,
danse, crie, murmure, gronde,
piaule sur la corde mince du violon,
sautillante, enjôleuse;
qu'elle se déverse comme de l'eau
dans l'écluse d'un moulin,
par une nuit calme, au clair de lune;
qu'elle coure, écumante et rapide,
et que rien ne puisse l'arrêter,
rien interrompre son vacarme,
même si l'on devait s'endormir
en pleine danse, en plein fracas,
auprès du moulin qui tourne,
dans le bercement de l'oubli;
un monde charmant, — l'au-delà du charme! —
pour tous alors je suis un frère
et tous me deviennent fraternels :
à cette noce, dans cette joie,
Dieu lui-même me jalousera.
Douce musique, doux sommeil;
la vie est trop compliquée,
qu'il est doux de lui échapper en rêve;
sommeil, musique, conte de fées, —
je me payerai un musicien, —

dormons, la vie est trop compliquée,
il faudrait des forces immenses,
une puissance titanique,
pour peser sur cette balance
où le mensonge nous berce tous, —
on n'en peut plus à la fin;
notre destinée, quelle corvée.
Sommeil, musique, conte de fées;
je me payerai un musicien,
cela siéra si bien à mon âme...

LA CONSEILLÈRE

Ah, quel bavard vous faites, quel bavard.

SCÈNE 23. LE MARIÉ, LE POÈTE.

LE MARIÉ

Que dis-tu de la noce?

LE POÈTE

Je crois être le marié.

LE MARIÉ

Et moi, il me paraît que je regarde
la beauté et le bonheur d'autrui,
que ce qui m'appartient n'est pas à moi.

LE POÈTE

En voilà des idées, —
mon bonheur, celui d'autrui,
le diable les emporte tous les deux!

LE MARIÉ

Allons, allons, plus doucement,
car si tu rencontres ton bonheur,
c'est comme si tu trouvais le rythme.

LE POÈTE

Des vers?

LE MARIÉ

Des impressions, des impressions très sincères,
le livre des cantiques du cœur,
recueil complet, édition complète :
et toutes ces premières rencontres
et toutes ces conversations aux champs,
au jardin, à la maison,
sur le seuil, dans le vestibule, dans l'alcôve,
jusqu'au mariage, jusqu'à l'autel :
édition complète.

LE POÈTE

C'est curieux :
ce que nous percevons à travers la prose,
se résout en sons, en rimes
et de là se dégagent les fumées
qui traînent à travers la littérature.

LE MARIÉ

C'est comme dans la nature :
la fleur se volatilise en parfums;
arrivent des fâcheux
qui reniflent sur les roses.

LE POÈTE

Et si l'on s'enguirlandait de roses

pour monter sur un immense
bûcher
et faire voir : comment chante
un homme couronné de roses
et qui meurt — — ?!

LE MARIÉ

Il faudrait la lyre d'Homère!

LE POÈTE

Et le Sort, et l'Atmosphère,
et le feu, et la montagne de flammes,
et le nuage de fumée noire
qui s'élèverait du bûcher?!!

LE MARIÉ

La Mort!?

LE POÈTE

C'est cela qui serait la Force!

SCÈNE 24. LE POÈTE, LE MAÎTRE.

LE POÈTE

Un drame me poursuit,
sombre, fuyant, bruyant,
comme le pas d'une polonaise,
dansée en quelque cachot.
Le vent gémit, siffle et grince, —
A cet appel de la tourmente — —
peut-être un grand amour surgirait.
Rude, âpre, armé de pied en cap,
tout droit dans son armure, le héros

apporterait au jeu d'amour
l'âme simple du paysan.
Oh, ce serait un conte joyeux,
un conte joyeux, au fond, très triste.

LE MAÎTRE

En chacun de nous chante ainsi :
un conte joyeux, au fond, très triste.

LE POÈTE

Et il n'est qu'illusion et fable.
Mais lui, nous le voyons si nettement
son armure reluit et scintille :
c'est un paladin d'autrefois,
un ancien preux, bardé de fer,
à qui rien ne fait peur,
hormis le spectre de ses crimes.
Son cœur éclate de douleur,
son cœur palpite sous l'armure,
il s'arrête à la source enchantée,
il sonde l'eau sombre du puits,
le puits lui renvoie son image.
Mais s'il puise l'eau dans sa main,
l'eau devient trouble et boueuse.
Une soif cruelle le brûle,
il puise et repuise l'eau troublée;
ensorcelé, auprès de la source,
il se tient droit, tel un saint polonais.

LE MAÎTRE

C'est dramatique, c'est très beau, —
chez nous tout est dramatique,
démesuré, tout est sublime, —
qu'un semblable héros commence à se lamenter,

sa lamentation ébranle toute la Pologne,
elle éveille l'écho des forêts,
elle bourdonne à travers les monts,
mais qui donc comprendra cela.

LE POÈTE

C'est dramatique, un chevalier,
un noble, un très noble seigneur,
seul et songeur dans son château,
dans son château abandonné;
au pied des tours seigneuriales,
le peuple, notre peuple simple;
ce chevalier, vaillant et courtois,
ce peuple rustique et simple,
et soudain sur eux
la colère de Dieu, terrible.

LE MAITRE

Ainsi l'orage monte en nous,
en nous l'ouragan se prépare,
d'étranges fantômes nous assiègent :
d'anciens preux, costumés à l'antique,
mais au cœur pareil au nôtre;
c'est le passé qui nous assaille.
Son souvenir a beau s'éteindre, — — —
toujours l'orage gronde en nous.

LE POÈTE

Notre âme suffoque de détresse,
au point que le souffle nous manque;
nous voudrions nous élancer, courir,
notre cœur bondirait volontiers
vers ce qui est grand, sublime,
mais la réalité bavarde

nous étourdit et nous étouffe,
nous prend aux yeux et à la gorge;
notre âme suffoque de détresse,
nous voudrions courir, bondir,
le bras largement éployé,
le bras dans le sang jusqu'au coude,
nous voudrions de grandes ailes,
voler plus haut que tous les autres;
mais la réalité vulgaire
nous prend aux yeux et à la gorge; — —
la vision qui semblait prendre corps s'éloigne, —
notre cœur, terré sous la glèbe,
reste inerte au fond du sillon,
impossible de l'en retirer.

LE MAÎTRE

Ainsi laboure, ainsi fouille le sol,
génération après génération;
à l'une à l'autre le rêve se dévoile,
puis se replonge dans la nuit.
A l'une à l'autre apparaît un grand homme
à qui seules manquent les ailes,
et d'année en année, et d'époque en époque,
il s'évanouit, il s'éteint,
il n'apparaît que pour s'éteindre. —
Chacun rallume son feu sacré,
chacun garde son culte intime...

LE POÈTE

Il faut que nous soyons maudits,
pour que seul l'irréel nous charme,
pour qu'un caprice nostalgique
domine notre cœur, inquiète nos sens;
nos yeux comme à travers la brume

ne caressent plus que des rêves, —
toute réalité ambiante,
notre fantaisie la déforme :
le paysan atteint pour nos yeux
à la puissance d'un roi Piaste!

LE MAÎTRE

Oui, le paysan a bien quelque chose
des anciens rois Piastes, — beaucoup même!
— Depuis dix ans nous vivons en voisins,
un simple sentier nous sépare.
Quand il laboure, sème, moissonne,
quelle dignité, quelle ampleur;
tous ses gestes semblent des rites pieux,
tant il y met de simplicité, de noblesse;
et quand il prie à l'église,
quel recueillement, quelle ferveur;
il a vraiment beaucoup d'un roi Piaste,
et c'est une puissance que le paysan.

SCÈNE 25. LE POÈTE, LE MAÎTRE, TCHÉPIETZ, LE PÈRE.

TCHÉPIETZ

Dieu vous garde!

LE PÈRE

Loué soit-il.

LE MAÎTRE

Loué soit-il, mon père, mon ami, —
tout Cracovie est de la fête!

LE PÈRE

Ici tout pour eux est nouveau,
pour nous ce sont choses anciennes;
d'autres mœurs règnent chez eux,
ils croient voir chez nous des féeries.

LE MAÎTRE

Tant mieux, si tout leur est nouveau,
cela secouera leur torpeur.

TCHÉPIETZ

Notre frère, — le poète, — est de retour chez nous.
Que lui semble de la campagne?

LE POÈTE

Elle m'enveloppe comme une pelisse.

TCHÉPIETZ

Ici c'est beau, chez vous c'est laid;
les citadins sont mal en point aujourd'hui;
ce n'est plus qu'aux champs que l'on trouve
une âme vivante et pleine d'entrain.

LE MAÎTRE

Si on donnait le grand signal...

TCHÉPIETZ

Pas besoin de le répéter; —
S'il nous est donné quelque jour, —
on sait que nous nous lèverions;
qu'il nous vienne seulement un vrai chef, —
les faux sont pendues au plancher.

LE PÈRE

Vous avez toujours bonne voix.

TCHÉPIETZ

Et bon poing, regardez-moi çà.
Quand je le lance quelque part,
on entend craquer les os des côtes.

LE MAÎTRE

Comme avec ce juif...!

TCHÉPIETZ

Oh, ce juif,
je lui ai bosselé la mâchoire, —
je pensais qu'il aurait roulé,
il en a vu trente-six chandelles,
mais n'est point tombé, car il y avait foule.
C'était un jour d'élections,
dans la grand'salle des Sokols : —
pourquoi l'animal braillait-il,
et braillait-il à plein gosier; —
je lui ai bosselé la mâchoire,
je pensais qu'il aurait roulé,
il en a vu trente-six chandelles,
mais n'est point tombé, car il y avait foule.

LE MAÎTRE

Et Ptak • est l'oiseau que vous aviez choisi?

TCHÉPIETZ

Puisqu'il est oiseau, qu'il vole donc.

LE POÈTE

Tiens, ils savent donc voler, vos oiseaux?

TCHÉPIETZ

Il y a oiseau et oiseau,
comme il y a homme et homme,
les âmes savent se reconnaître,
l'aigle n'aimera pas barbotter dans la crotte, —
vous êtes faits ainsi, moi autrement;
mais si le grand jour arrivait,
sachez-le bien, nous sommes prêts,
nous tenons au sol, nous sommes sains.

LE POÈTE

Saluez donc le premier venu,
mettez-vous en quête d'un roi Piaste.

TCHÉPIETZ

Vous ne me le direz pas deux fois;
moi, je laboure le sol et voilà.
Je sais distinguer corbeau et limace;
moi, je laboure le sol et voilà.

LE MAÎTRE

Mon frère voyage beaucoup...

TCHÉPIETZ

Dommage que vous ne vous plaisiez pas
chez nous, il y pousse de beau seigle,
le blé n'aime pas qu'on le quitte;
venez donc chez nous prendre femme :
qui possède son champ est son maître,
tout petit bien vaut mieux que rien.

LE POÈTE

Un instinct me chasse à travers le monde...

TCHÉPIETZ

Comment cela...

LE PÈRE

Mais comprenez donc;
il faut aux seigneurs beaucoup d'air.

LE POÈTE

Je suis un seigneur assoiffé d'air,
et je fais comme les cigognes;
j'arrive au retour de l'été,
je me bâtis un nid de roses,
de roses et de la paille de vos chaumes,
je me pose sur le faîte d'un toit,
je contemple au loin l'horizon :
l'orage est-il loin, est-il proche? —
Et alors germe et surgit de moi,
comme de la pourriture d'un cercueil,
toute une poussée d'herbes folles,
que le soleil dessèche, réduit en cendres, —
on dirait la flore sépulcrale
d'un cimetière de Ruysdael.
Alors si quelqu'un me blesse au cœur,
la pointe émoussée se brise dans la plaie,
plaie dont je ne puis me défendre,
que je ne puis ni éviter ni guérir,
souffrance dont j'ai soif et faim,
car elle me vient du pays, elle me vient de mes frères, — — —
Dans un cœur ainsi ébranlé,
la douleur s'incruste à jamais;

on rêve un lit de vagues bruyantes
où l'on dorme sous l'eau profonde;
courir dans l'espace, dormir sous l'onde!
Je traîne mon mal, comme une flèche dans ma chair;
cette douleur, je pense, est la force.

TCHÉPIETZ

Mais prenez donc une femme simple :
beaucoup de bonheur et peu de frais.

LE MAITRE

Tiens, tiens, tiens, monsieur le staroste!
vous ne pensez qu'à marier les gens!

TCHÉPIETZ

Oui, je veux que l'on se marie,
que les hommes se rapprochent,
qu'ils forment comme un faisceau,
alors ils ne céderaient pas.

LE MAÎTRE

L'intention est louable, fort louable...

LE PÈRE

Mais pourquoi donc sans crier gare,
êtes-vous tombé sur monsieur, —?
Monsieur disait qu'il était comme les cigognes.

LE POÈTE

Une cigogne de retour.

TCHÉPIETZ

Monsieur est un coureur!

SCÈNE 26. LE PÈRE, LE MENDIANT.

LE MENDIANT

Mais voyez, ami, voyez donc
quelle chance vous avez eue.

LE PÈRE

Dieu nous donne, Dieu nous reprend;
je n'y ai même pas songé.

LE MENDIANT

De beaux seigneurs, de fiers seigneurs.
Qu'en dites-vous, ami? Moi, je dis
qu'ils ne sont pas de notre classe.

LE PÈRE

Bah, qu'importe la classe des gens.
Ma fille a plu à ce seigneur, et voilà.
Après tout, ce ne sont que des hommes.
Ces seigneurs s'ennuient fort entre eux,
ils viennent s'amuser chez nous.

LE MENDIANT

S'amuser, s'amuser, fort bien;
jadis pourtant il y eut des colères,
des tueries, il y eut du sang
sur les soukmanas [1] paysannes !

LE PÈRE

On dit qu'il y eut de ces vils païens.
Moi, je n'en sais rien, je suis pur.
C'est ainsi que se jouent de l'homme

le Diable et le feu éternel.
Ne nous induis pas en tentation,
ô notre doux Seigneur Jésus...
Vous avez vu cela, vous?

LE MENDIANT

Tu étais trop jeune;
mais moi, je l'ai vu, de tout près,
j'ai vu, de mes yeux vu,
la neige fondre et emporter le sang,
et ensuite le Spectre marcher,
traînant un grand linceul noir
et semant la Mort...

LE PÈRE

Oui, je sais, un choléra terrible...

LE MENDIANT

Il emportait les hommes par centaines. —
Comme des mouches, ils tombaient
n'importe où, au coin des haies, sur le fumier.

LE PÈRE

Qu'ils dorment du sommeil éternel...

LE MENDIANT

En vain fais-tu le signe de la croix!
Leurs fronts étaient comme marqués
de taches rouges et de taches noires.
Dieu l'a voulu — et Dieu a voulu le massacre.
Ceci se passait au temps du carnaval.

LE PÈRE

Eh, dites donc, pourquoi, vieux corbeau,
venir croasser à la noce.

LE MENDIANT

Allons, allons, vieux camarade,
ton petit-fils sera seigneur.

SCÈNE 27. LE MENDIANT, LE JUIF.

LE MENDIANT

Ici l'on danse, on danse là...

LE JUIF

Il faudrait balayer l'auberge,
que faites-vous à traîner vos savates à la noce?

LE MENDIANT

Ils danseront mieux dans la boue,
ici personne ne balaye, —
c'est au juif de prendre ce soin.

LE JUIF

Ne bavardez pas, ne radotez pas,
partez, ma fille vous donnera de l'ouvrage,
votre place est là-bas, c'est là-bas qu'on vous paye.

LE MENDIANT

Et vous donc, êtes-vous garçon d'honneur?

LE JUIF

Moi, je suis ici pour affaires.

LE MENDIANT

Pour attirer les gens à votre comptoir.

LE JUIF

Ils en font un tapage à cette noce,
il n'y a du monde que chez eux.

LE MENDIANT

Un gentilhomme, une paysanne,
tous ceux de la ville sont venus,
ils ont été serrer la main aux paysans
poliment.

LE JUIF

Jolies marionnettes;
ça ne coûte pas bien cher
de faire ensemble un tour de danse :
les uns à droite, les autres à gauche.

SCÈNE 28. LE JUIF, LE CURÉ.

LE CURÉ

Alors, monsieur l'aubergiste,
c'est demain !

LE JUIF

Le terme, je sais.

LE CURÉ

Je connais votre exactitude, Mochko,
c'est pourquoi vous êtes mon homme.

LE JUIF

Le juif n'est peut-être pas bon à grand'chose,
mais dans les questions d'argent
il a toujours son prix.

LE CURÉ

Toujours même misère chez le paysan ;
je ne vends rien, ma huche est vide.

LE JUIF

Je prends, je paie.

LE CURÉ

Je donne, je prends.

LE JUIF

Le mien, le tien.

LE CURÉ

Le tien, le mien.
Je ne puis vivre sur la seule misère paysanne.

LE JUIF

Mais regardez donc, monsieur le curé, ce qui se passe,
les paysans se battent autour des tables !
Tchépietz vient d'assommer Matchiek.

LE CURÉ

Oh, Matchiek a la tête dure.

LE JUIF

Peut-être n'a-t-il point de mal,
peut-être a-t-il le crâne fendu.

LE CURÉ

Bah, que les paysans se battent.
Mochko leur versera l'eau-de-vie :
le juif, le paysan, l'eau-de-vie, vieilles histoires.

LE JUIF

J'en vends puisque j'ai le débit ; —
Tchépietz doit me payer demain,
alors il casse aujourd'hui les museaux.

LE CURÉ

Tu veux écorcher les paysans,
tu leur prends double bénéfice.

LE JUIF

S'il vous plaît, monsieur le curé,
de perdre sur eux, reprenez l'auberge.

LE CURÉ

Il sera toujours temps.

LE JUIF

Le temps, c'est de l'argent.

LE CURÉ

Une dette est chose sacrée :
demain est le terme.

LE JUIF

Le juif n'oublie pas.

LE CURÉ

Parlez à Tchépietz.

LE JUIF

Quand il a bu,
qui s'irait frotter à ce butor?

SCÈNE 29.

LE JUIF, LE CURÉ, TCHÉPIETZ.

TCHÉPIETZ

On parle de moi, — me voici.

LE CURÉ

Monsieur Tchépietz, toujours des coups!

TCHÉPIETZ

Ce n'est rien, il s'est lavé,
ça lui passera, il guérira.

LE CURÉ

Vous mériteriez bien quelque chose
pour ces querelles, ces rixes, ces batailles.

TCHÉPIETZ

Je suis terriblement têtu,
il le sait bien, pourquoi me contredire.

LE JUIF

Monsieur Tchépietz, vous avez tort;
c'est demain que vous devez me payer
mon foin.

TCHÉPIETZ

Canaille, chien crevé,

ton foin ? Tu mens ! Ces juifs, ma parole,
sucent notre sang, — volent notre argent,
salissent notre bien, pire que des cochons.

LE CURÉ

Monsieur Tchépietz, payez vos dettes.

TCHÉPIETZ

Ah, oui, son foin, du foin pourri ;
trois meules que le diable me fit prendre ;
je ne donnerai rien.

LE CURÉ *(au juif)*

Portez plainte.

TCHÉPIETZ *(au curé)*

Tiens, tiens, tiens, le bon conseiller !
C'est seulement grâce à vous
que Mochko se prélasse à l'auberge.

LE CURÉ

Dame, vous ne voulez pas payer.

TCHÉPIETZ

Dame, vous nous plumez tout vifs.

LE JUIF

Il a raison, vous louez l'auberge trop cher !
Faites un rabais, monsieur le curé.

TCHÉPIETZ *(désignant le Juif)*

Bien fait de plumer ce coquin.

LE CURÉ

Je ne réclame que mon dû.

LE JUIF *(désignant Tchépietz)*

C'est bon, je ne donnerai rien,
avant que Tchépietz ne m'ait payé.

LE CURÉ *(à Tchépietz)*

Payez vos dettes !!

TCHÉPIETZ

Mais que diable ?!
Qui donc me vole mes sous,
le maudit juif ou le curé ! ?

LE CURÉ

L'eau-de-vie, —

LE JUIF

Prends où tu veux !

TCHÉPIETZ

Tas de bandits !!
Excusez, monsieur le curé,
je suis tellement échauffé
que, sang de chien, je romprais l'échine
à mon propre frère.

SCÈNE 30. LE MARIÉ, LE MAÎTRE.

LE MARIÉ

Comme ils se querellent,
comme ils s'injurient !

LE MAÎTRE

Que veux-tu! c'est dans le sang!
c'est l'ardeur du sang qui le veut;
tends-leur des armes,
ils flambent comme chaume;
fais-leur voir la lame d'un couteau,
ils en oublient le nom divin, —
ce fut ainsi en quarante-six, —
avec le même paysan polonais.

LE MARIÉ

Quelle horreur ce fut, quelle horreur...

LE MAÎTRE

Aujourd'hui encore ils vantent ce carnaval.

LE MARIÉ

Je ne connais cela que par ouï-dire,
mais j'évite d'approfondir ces histoires,
elles me gâtent mon village polonais :
ils étaient quelques bandits
qui de leur haleine ont empoisonné les eaux,
et le sang s'est collé à leur chemise.
Mais le paysan polonais d'aujourd'hui....

LE MAÎTRE

Hum, ce qui fut peut revenir —

LE MARIÉ

Nous avons tout oublié;
mon aïeul, ils l'ont scié en deux avec une scie...
Nous avons tout oublié.

LE MAÎTRE

Mon père, ils l'ont massacré,
lardé de coups, frappé à mort;
avec leurs bâtons, avec leurs pioches,
ils l'ont chassé, tout sanglant, sur la glace...
Nous avons tout oublié.

LE MARIÉ

Comme tout évolue, comme tout change,
comme tout s'enchevêtre étrangement;
nous avons tout oublié :
martyre, douleurs, vilenies;
nous arborons les plumes de paon.

LE MAÎTRE

Bah, la nature nous transforme;
nous avons surtout besoin d'espérer :
nous croyons qu'il y a dans le peuple
un ferment qui doit lever un jour;
d'année en année nous allons
quêtant, cherchant, regardant
ce ferment qui doit lever un jour.
Oui, la nature nous transforme :
le vent qui souffle par les champs,
cette glèbe qui parfois semble frémir,
cet air que l'on respire,
ces blés qui vous submergent;
la terre a beau être ingrate,
il faut continuer sa route :
il y a eu des dieux, il en sera encore,
il y a encore une foi dans le peuple.

LE MARIÉ

Comme tout évolue, comme tout change....

LE MAÎTRE

Comme tout s'enchevêtre étrangement.

SCÈNE 31. LE MAÎTRE, LE CURÉ.

LE MAÎTRE

Monsieur le curé a hâte de rentrer,
tout de suite je vais faire atteler la voiture...

LE CURÉ

Le temps passe vite ici;
on nage en pleine Pologne;
ils sont intéressants, ces jeunes mariés.

LE MAÎTRE

Intéressants, tout est intéressant.
La coupe de l'étrier!

LE CURÉ

La coupe de l'étrier!

LE MAÎTRE

« Courdèche!! »

LE CURÉ

Un ancien refrain polonais — —

LE MAÎTRE

« Courdèche nad courdèchami!!![5] »

SCÈNE 32. HANETCHKA, IACHIEK.

HANETCHKA

Merci, Iachiek.

IACHIEK

Etait-ce bien?

HANETCHKA

Très bien, — vous m'inviterez encore.

IACHIEK

Mademoiselle est un régal des yeux,
comme serait une image sainte,
comme un bel œuf de Pâques peint.

HANETCHKA

Je danserai encore avec vous, Iachiek.

SCÈNE 33. KASPER, IACHIEK.

KASPER

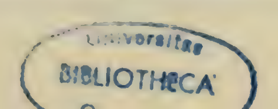
Iachiek, garçon d'honneur, écoute, frère,
ce que je te dirai à la fin;
devine quoi —?

IACHIEK

Je ne sais pas.

KASPER

Nous plaisons à ces demoiselles.



IACHIEK

Peut-être, — j'y pensais aussi.
Kasper, garçon d'honneur, écoute, frère,
ce que je te dirai à la fin;
devine quoi —?

KASPER

Dame, que sais-je?

IACHIEK

Elles se moquent de nous, ces demoiselles.

KASPER

Qu'importe, elles sont filles d'honneur,
et nous ne sommes pas les derniers venus.

IACHIEK, KASPER

Ma foi, nous en valons bien d'autres.

. . . .

SCÈNE 34. IACHIEK.

IACHIEK

I. Je ramasse les plumes de paon,
je me pare des plumes de paon :
plumes de paon trouvées,
plumes de paon volées :
j'aurai demain un beau château!

II. Quand j'aurai un beau château,
j'en tirerai de lourds sacs d'or :
je viderai les lourds sacs d'or

aux yeux jaloux des envieux :
j'achèterai des plumes de paon !

SCÈNE 35.

LE MARIÉ, LA CONSEILLÈRE.

LE MARIÉ

Que l'envie aboie après moi.
Quoi d'étonnant, quoi d'étonnant
si à l'eau je préfère le lait,
si je laisse fuir ce qui fuit,
sans m'attarder à faire ma cour,
comme les niais qui blanchissent
avant d'emmener la fiancée.

LA CONSEILLÈRE

Et moi, je maintiens ce que j'ai dit.

LE MARIÉ

Parti pris que tout cela, préjugés.
Voyez ce buffet, cette armoire,
contre leurs battants, contre un tiroir,
se peut briser le plus grand amour; —
j'en ai connu, mais oui, madame,
qui demeuraient fiancés cinq années, —
soudain ils naufrageaient contre l'armoire.

LA CONSEILLÈRE

Et moi, je maintiens ce que j'ai dit.

SCÈNE 36. LE POÈTE, RACHEL.

LE POÈTE

Vous finirez par vous éprendre
d'un paysan....

RACHEL

Peut-être voyez-vous juste.
J'ai un grand faible pour les gars,
encore me les faut-il beaux.
Simple retour à la nature.

LE POÈTE

Il n'est pas malaisé de deviner
que si nul amoureux ne se présente...;
déjà votre père s'est plaint
de ce ton littéraire.

RACHEL

Mon père me permet tout;
et même il fait mon éloge.
Curieux mélange, n'est-ce pas?
Le commerce, l'usure, mon père, moi, —?

LE POÈTE

Chez vous tout se noie en poésie,
votre père, les paysans.

RACHEL

J'ai lu énormément de vers.

LE POÈTE

En avez-vous écrit?

RACHEL

Je n'ai point voulu.
J'ai le culte de la forme, — le médiocre me dégoûte;
par contre, où que je sois, je vois
la poésie vivante, enchanteresse,
la sainte poésie,
et je me sens heureuse
qu'elle soit pour moi sainte et vivante.

LE POÈTE

Vous pratiquez les saints;
vous fraternisez avec la rose des jardins,
avec le nuage,
et pour votre plaisir
vous entendez fréquenter les poètes.

RACHEL

Ah, vous raillez sans cesse, —
la nature mystérieuse
a cessé pour moi d'être obscure.

LE POÈTE

Même la nuit, les yeux fermés, —
jeune fille, le désir brûle votre cœur;
vous rêvez solitude,
à deux...

RACHEL

Je suis venue pour un instant
vers cette chaumière débordante de chants,
je suis accourue comme les phalènes
autour de la lampe allumée, —
mais je retournerai modestement
chez moi,

mon imagination vous contemplera
de loin,
et si jamais je vous aime,
je vous enverrai une lettre et ma clef.

LE POÈTE

Ah, traîne-toi, poésie, traîne-toi,
d'une alcôve à l'autre,
du jardin des roses
au verger de ces arbres endormis
qu'on voit ici, de la fenêtre ;
quand la belle s'en ira,
effleurant de son châle les buissons,
son désir et sa langueur
pénétreront le chaume protecteur,
et du buisson la tristesse et l'ombre
monteront insensiblement jusqu'au cœur
de la belle....

RACHEL

Eh oui, eh oui...

LE POÈTE

Mais survienne un garçon d'honneur,
la belle se consolera
et péchera.

RACHEL

Eh oui, eh oui :
je vais traverser le jardin, le verger;
vous, restez ici, à cette fenêtre.

LE POÈTE

Je vous regarderai volontiers

errer par le verger obscur,
comme une amoureuse égarée,
moitié femme et moitié ange,
penchée sur le hohol,
tout un tableau de Burne-Jones, —
que je contemplerai, sans m'exposer au froid.

RACHEL

Oh, soyez sans crainte pour moi ;
le plus grand froid ne saurait geler
quiconque en soi porte l'odeur des roses ;
on l'entoure d'un peu de chaume .
que l'on enlève au printemps,
voilà qu'il refleurit.

LE POÈTE

C'est sublime ; —
quoi, vous boudez un peu —?

RACHEL

Voyez donc ce rosier dans le jardin,
enveloppé d'un hohol de chaume ;
devant ce bonhomme de paille
je retrouverai la Muse ;
je lui dénoncerai vos paroles hérétiques,
tout ce que vous m'avez contraint
d'écouter, —
moi qui venais si riche d'amour ! —
vos querelles et vos méchants propos.
Je convierai le hohol, lui ordonnerai de venir
à cette noce, ici même, —
et peut-être alors croirez-vous
à la parole de Rachel.

LE POÈTE

Rachel est votre nom —

RACHEL

Mon nom ne change rien à l'affaire.

LE POÈTE

Ah, vous rougissez ; —
je suis ravi de votre nom, —
invitez qui vous voudrez, —
votre nom est si lyrique...

RACHEL

Mais oui, il est charmant, — —
et maintenant je supplie votre grâce
de m'écouter, —
Je veux qu'une flamme poétique vous embrase
et je veux l'attiser ;
invitez ici, à la Noce,
toutes les merveilles, les arbres, les fleurs,
tous les chants, l'ouragan, le tonnerre...

LE POÈTE

Et le hohol !

RACHEL

Enfin, vous y voilà ? !
L'idée en vous fait son chemin :
inviter le chaume, la rose fanée, la nuit,
toutes les Forces surnaturelles.

LE POÈTE

Pour une fête nuptiale,
le cortège serait beau !

RACHEL

Ah ! maintenant je vous aimerai.
Adieu, — ce fut une minute exquise, —
vous m'avez intéressée,
vous vous êtes révélé poète.

LE POÈTE

Quoi, vous remettez votre châle, —
adieu, déjà ? !

RACHEL

Je ne pourrais vous suivre si haut ;
je m'amuse
rien que pour tuer le temps.

SCÈNE 37. LE POÈTE, LA MARIÉE.

LE POÈTE

Belle mariée, je me dis qu'aujourd'hui
tout ce que tu voudras se fera :
l'amour flambe sur tes joues.

LA MARIÉE

Mais je ne sais rien, moi ;
comment dites-vous, sur mon ordre ?

LE POÈTE

A ta prière et sur ton ordre,
tout se fera : tu es la mariée,
bouquet de cerises et de jasmin...

LA MARIÉE

Mais de quoi s'agit-il,

et pourquoi espérer tant
de moi ?

LE POÈTE

En ton bonheur de ce jour,
jeune mariée, — invite donc
tous ceux que là-bas les démons
brûlent, — toutes les âmes en peine, —
que l'Enfer tourmente et torture,
dont l'esprit vit dans la souffrance
et veut un instant de répit.

IAGA

Et pourquoi faire, ces esprits de l'Enfer ?

LE POÈTE

Qu'ils viennent, eux aussi, à la Noce,
voir les danses, écouter la musique....

IAGA

Non, en voilà une histoire ;
et où logerons-nous tout ce monde ?

LE POÈTE

La caresse de la musique
les ravira pour un instant ;
puis ils s'évanouiront, comme des brumes.

IAGA

Vous me contez là des bêtises ;
d'autres peut-être comprendront, —
voici justement mon mari.

SCÈNE 38.

LE POÈTE, LE MARIÉ, LA MARIÉE.

LE POÈTE

Ah! le marié! — écoute, marié!
Toi aussi tu es poète,
tu célèbres aujourd'hui tes noces!

LE MARIÉ

Je suis si joyeux qu'à ma fête
je voudrais inviter tous les mondes :
je suis si heureux, si heureux.

LE POÈTE

Invite donc ce hohol,
là, derrière la fenêtre, caché dans le verger.

LE MARIÉ
(riant)

Ah, ah, ah, — ah, ah, ah,
    arrive, hohol,
    viens à la Noce,
je t'invite, moi, le marié,
    mais viens donc vite,
    viens à la fête!

LA MARIÉE

Il y a à boire et à manger,
viens te réjouir avec nous!

LE MARIÉ

Il y en a trop pour nous seuls;

viens donc, hohol,
viens à la Noce !

LA MARIÉE

Arrive, accours, si le cœur t'en dit !

LE POÈTE
(riant)

Ah, ah, ah...

LA MARIÉE
(riant)

Ah, ah, ah !
Dès le premier coup de minuit,
hâte-toi d'accourir parmi nous.

LE MARIÉ
(riant)

Ah, ah, ah...

LE POÈTE
(riant)

Ah, ah, ah...

LA MARIÉE

Est-ce qu'il nous entendra ?
ce grand nigaud doit être sourd.

LE MARIÉ

Amène avec toi qui tu voudras,
viens t'en donner
à cœur joie !

LA MARIÉE

A cœur joie !

LE MARIÉ
(riant)

Ah, ah, ah,
est-ce qu'il nous entendra —?

(Les candélabres sont éteints; sur la table une petite lampe de cuisine.)

SCÈNE 1. LA MAÎTRESSE, ICHIA.

LA MAÎTRESSE

Il faut déshabiller et coucher les enfants,
il est près de minuit.

ICHIA

Moi, je n'aurai pas sommeil,
tant que la musique jouera,
les autres enfants dorment,
il n'y a qu'à les laisser dormir.

LA MAÎTRESSE

Viens ici tout de suite.

ICHIA

Ma petite mère,
laisse-moi voir encore une ronde ;
je la regarderai de la cheminée.

LA MAÎTRESSE

Et demain tu ne voudras pas te lever;
le matin, il faut te tirer du lit
et le soir t'y mener de force.

ICHIA

Ne me couche pas, petite mère,
on va tout de suite coiffer la mariée,
je veux voir coiffer la mariée;

maman, ma petite maman chérie,
pour aujourd'hui seulement, pour aujourd'hui.

LA MAÎTRESSE

Tes paupières se ferment,
tes petits yeux se collent.

ICHIA

je voudrais être déjà grande :
quand on vous attache le fichu de mariée,
quand les demoiselles d'honneur vous servent.

LA MAÎTRESSE

Eh bien, porte la lampe dans l'alcôve,
berce un peu l'enfant,
et si tu es sage,
tu iras danser une petite ronde.

SCÈNE 2.

LA MAÎTRESSE, ICHIA, KLIMINA.

KLIMINA *(de la pièce voisine)*

On coiffe, on coiffe la mariée;
eh, là-bas, venez donc :
toutes les femmes mariées doivent être là.

(La maîtresse et Klimina allument de petites chandelles et, celles-ci en main, elles se dirigent vers la chambre des noces où se fait le coiffage. Après leur départ Ichia, restée seule, s'amuse à descendre et à remonter la lampe et regarde fixement la lumière. Minuit sonne à la pendule de l'izba.)

SCÈNE 3. ICHIA, LE HOHOL.

LE HOHOL

I. Qui m'appelait,
que me veut-on, —
j'ai endossé
tout ce que j'ai,
et me voici
à la Noce,
il viendra ici
beaucoup d'hôtes,
pourvu que le vent souffle.

II. Ce qui joue en vos âmes,
ce que vous voyez en rêve :
vous tous, riches ou gueux,
tout, pleurs, rires, péchés,
à la Noce viendra danser.

ICHIA

Aïe, aïe, aïe, — aïe, aïe, aïe,
en voilà une guenille !

LE HOHOL

Va prévenir ton papa
qu'il aura autant d'hôtes
qu'il le voulait, qu'il le voulait.

ICHIA

Et toi, veux-tu bien t'en aller,
espèce de guenille, hohol,
file, à la porte !

LE HOHOL

Va prévenir ton papa...

ICHIA

File, à la porte,
guenillon, graillon, hohol !

LE HOHOL

Dis tout bas à maman....

ICHIA

Va-t'en, vilaine peste !

LE HOHOL

Qui m'appelait,
que me veut-on...

ICHIA

Ah, lambin empaillé,
va-t'en donc, vilaine peste !

LE HOHOL

J'ai endossé tout ce que j'ai;
c'est ton père qui m'a donné
cet habit, car il craignait,
quand soufflait le vent d'automne,
que le vent gelât son rosier;
eh, oui da, eh, oui da,
cet habit, où l'aurais-je pris, moi....

ICHIA

A la porte, à la porte,
dehors, allez coucher, hohol !

LE HOHOL

Qui m'appelait,
  que me veut-on,

. . . .

SCÈNE 4. MARYCHIA, WOÏTEK.

MARYCHIA

Assieds-toi là, mon petit Woïtek,
moi aussi je suis fatiguée de danser.

WOÏTEK

O ma femme, ô mon cher cœur,
mon âme, combien je suis triste
pour toi, — retourne à la musique,
va danser...

MARYCHIA

Danser, y penses-tu, danser :
je ne veux que rester là,
près de toi.

WOÏTEK

Soudain la tête m'a tourné ;
c'était comme si c'eût été ta noce,
(il fredonne) mais pas la nôtre, Marychia,
mais pas la nôtre...

MARYCHIA

Viens, assieds-toi près des enfants,
dors, tu ne penseras plus à ton mal.

WOITEK

La tête m'a tourné,
sitôt que je me suis approché de la musique,
et depuis, il me semble
que des ombres rôdent autour de nous...

MARYCHIA

Sur le mur blanc, une ombre noire
se projette, — regarde donc, —
vois comme elle bouge et se promène —?

WOÏTEK

(il fredonne) « Garde, valet, les chevaux du maître,
le maître séduira ta belle... »
Embrasse-moi, femme.

MARYCHIA

Tu as de la peine —?

WOÏTEK

Mon aimée !

(au moment où tous les deux se dirigent vers l'alcôve du fond, Marychia enlève de la table la petite lampe. L'ombre envahit l'izba, — l'alcôve seule est éclairée, et de la porte des noces tombe une traînée de lumière.)

SCENE 5. MARYCHIA, LE REVENANT.

LE REVENANT

Je devais être ton époux,
tu es ma promise.

MARYCHIA

Tu as été mon fiancé,
tu m'avais promis.

LE REVENANT

Tu étais mon soleil doré
et je gèle où je suis.

MARYCHIA

Un air glacé passe sur toi,
tes hardes sentent le froid.

LE REVENANT

La braise flambe sur tes joues,
il bouillonne, ton sang.

MARYCHIA

Je devais être ton épouse,
tu es mon promis.

LE REVENANT

Marychia, Marychia, ma fiancée,
qu'ils sont longs, mes rêves.

MARYCHIA

Où demeures-tu, où es-tu?
Tu es parti pour des cités lointaines,
je t'ai attendu longtemps, longtemps,
et tu n'es pas revenu.
Où es-tu, où es-tu donc,
où demeures-tu, où?

LE REVENANT

J'ai couru des cités lointaines,

coureur éperdu, songe-creux,
mes songes m'ont couché dans un trou
où le ver me ronge.

MARYCHIA

O mon Dieu, ô mon Dieu,
déjà le ver te ronge.

LE REVENANT

L'écho des Tatra m'a ramené,
me voici, me voici,
la voix des chaumières m'a appelé,
et j'ai pensé à venir
raviver des souvenirs anciens.
Où je demeure? — dans une tombe;
je ne suis pas exigeant,
j'ai traversé tant d'épreuves,
mais que je sois un cadavre,
cela, Marychia, n'en crois rien;
l'Esprit vit, l'Esprit vit,
je n'ai cessé de tendre l'oreille,
la voix des chaumières m'a appelé.

MARYCHIA

Où est ta tombe, où est ta tombe?
Très loin, paraît-il, trop loin
pour que l'on puisse y aller, y courir....

(elle se cache les yeux de la main, mais lui, brusque, lui prend la main.)

LE REVENANT

Les larmes me cuisent, les larmes me brûlent,
au diable la tombe,

je suis là, je suis à toi;
te souviens-tu du jour
où le poirier nous ombrageait,
dans ce verger, dans la verdure,
dans le midi, dans les rayons,
tu étais près de moi : la main dans la main —?

MARYCHIA

Jadis, oui, — Dieu, que c'est loin.

LE REVENANT

Penche, penche vers moi ta petite tête.

MARYCHIA

Nous nous tenions la main dans la main, —
tu m'envoyais ton swat *.

LE REVENANT

Jadis, oui, — Dieu, que c'est loin.

MARYCHIA

J'aurais eu, moi aussi, une noce,
une belle noce, comme celle d'aujourd'hui.

LE REVENANT

Viens maintenant danser un petit tour,
puis il me faudra repartir.

MARYCHIA

Il y a ici de tes amis,
reste un instant.

LE REVENANT

Un tour,

— — — — — — — —
puis il me faudra repartir :
mon sort m'appelle, mon sort m'appelle.

MARYCHIA

Eh bien, puisque c'est notre noce aujourd'hui ;
un petit tour, un tout petit tour.

LE REVENANT

Quelle tristesse sur ton front...

MARYCHIA

Quel froid s'exhale de tes lèvres...

LE REVENANT

Serre-moi contre ta robe,
dans tes bras, contre ton sein...

MARYCHIA

Ne t'accroche pas à mes rubans,
ton haleine de cadavre m'enveloppe.

LE REVENANT

Embrasse-moi... !

MARYCHIA

Ne touche pas mes joues.

LE REVENANT

Ne résiste pas, — ce n'est rien...

MARYCHIA

Tes vêtements sentent le froid de la tombe ;
non, non, je ne suis plus à toi !

LE REVENANT

Le sort m'appelle, le sort m'appelle;
un tour....

MARYCHIA

Arrière !

SCÈNE 6. MARYCHIA, WOÏTEK.

WOÏTEK

Que tu es pâle, Marychia —?

MARYCHIA

C'est un reflet qui s'est égaré
sur mon visage...

WOÏTEK

Un frisson te secoue.

MARYCHIA

J'ai entr'ouvert la porte et le souffle
de la tempête est entré, — ce n'est rien —

WOÏTEK

Et voilà maintenant qu'à tes joues
la rougeur remonte, —

MARYCHIA

C'est ton regard;
serre-moi contre toi, mon Woïtek,
c'est toi, c'est toi, c'est toi que j'aime.

WOÏTEK

(il fredonne) « Viens donc, Maryche, à contre-cœur,
sur mon unique arpent de terre. »

SCÈNE 7. LE FOU, LE JOURNALISTE.

LE FOU *(avançant)*

Un homme traîne après moi.

LE JOURNALISTE

Une ombre partout me précède.

LE FOU *(il s'est assis)*

Petite maison, maison basse :
ma Pologne, avec ses larmes,
ses peurs, ses crimes, ses rêves,
sa crasse, sa lâcheté, ses mensonges;
je les reconnais, et trop bien.

LE JOURNALISTE

Qui est là? —

LE FOU

Un fou.

LE JOURNALISTE *(le reconnaissant)*

Le grand homme !

LE FOU

Grand, par son habit de fou;
grand, parce qu'il est loin de vos yeux;
mais vous n'en manquez pas de fous,

vos assemblées en regorgent;
Salve, frère!

LE JOURNALISTE

Père, Salve!
Les bons fous n'abondent pas,
nous avons pris la livrée grise;
la verve nationale s'éteint;
les torchères qui flamboyaient,
droites, au poing des laquais,
s'éteignent l'une après l'autre.
Les bougies coulent et se consument,
et les bras tendus qui les portent,
brûlent comme elles sous le même souffle. —
La patrie aurait besoin
de toute une légion de fous;
les laquais brûlent dans la souffrance,
ils raillent leur propre douleur;
ils s'éteignent, les cierges nationaux,
il se passe d'horribles choses
dont l'extravagante ironie
devrait réveiller, révolter
notre cœur avili d'esclave
et faire bouillir notre sang.

LE FOU

Mais vous préférez dormir — —

LE JOURNALISTE

C'est tout un!
Moi, j'endors ma pauvre âme,
je berce l'âme de mon frère;
tout se ressemble, tout se vaut :
le bien, le mal, le mal, le bien,

il se passe d'horribles choses.
Qu'ils sont loin, loin, les rêves,
qu'ils sont loin de nous aujourd'hui;
qu'elle fut grande, la patrie,
et tout ce passé s'est perdu,
à jamais a sombré dans la nuit :
c'est une fable, ce qu'on dit du trois mai!
On a mis la mère au cercueil,
devant ses fils et tous les siens;
le prêtre a jeté l'eau bénite,
le fossoyeur a jeté la terre;
les autres, les survivants,
ont fait fête au banquet mortuaire :
joie funèbre, joie maudite.
L'ivresse a tué leur âme,
mais n'a pu tuer leur cœur,
et le cœur aujourd'hui brame
et pleure aux portes des églises,
il saigne sur le parvis,
au sein de son cruel martyre,
il s'attendrit, il se prodigue
et s'accuse lui-même.

LE FOU

Fort bien, c'est une confession,
en bonne forme, des méfaits d'autrui;
la douleur fait jaillir tes larmes,
ensanglante l'âme et le cœur;
mais à t'entendre, l'on devine
qu'après tout, tu ne t'en portes pas plus mal,
que ta joie bientôt reviendra. —
Te voilà prêt à fondre en pleurs,
à pleurer les péchés d'autrui,
à voir dans ses yeux la poutre,

la tache, la crasse, le péché, le crime,
à faire des péchés de tes frères
une confession publique. —
Ah! vraiment! laisse-moi rire, —
peut-être prêt à demander au prêtre
de t'absoudre, toi, de leurs crimes —?

LE JOURNALISTE

La faute du père passe au fils;
les pères indignes font les indignes fils;
chacun se maudit à son tour, —
et toute la lignée se rappelle
qui forgea ces liens,
et comment la main qui maudit
était nôtre. — Désaccord éternel
de l'âme avec le corps et du corps avec l'âme;
sur lui se brise notre faiblesse, —
le glaive de bataille a deux tranchants. —
La Grandeur pèse à nos épaules
de tout le poids de la malédiction :
elle porte le deuil de ses crimes,
la tunique sanglante de Déjanire;
Grandeur et Crime, médiocrité et Lâcheté, —
Que pouvons-nous vouloir encore?!
Une main enchantée d'une haie sans issue
a clos nos champs.

LE FOU

Quel flot de larmes!
Que de regrets inutiles.
Et que te font donc les angoisses
des morts au fond des tombes?
Penses-tu — qu'ils se relèveront
vêtus de manteaux flambant neuf, —

et qu'avec eux bras dessus bras dessous
tu marcheras au Festin de deuil,
pour y mâcher et remâcher
le poison qui en tua tant d'autres;
pour y boire jusqu'à l'ivresse
le philtre au goût de pourri;
est-ce ainsi que refleurira ton sang?!

LE JOURNALISTE

Mon sang, mon sang, —
que sais-je, — le cri des mouettes
qui volent sur les rochers,
le cri lugubre des mouettes,
la plainte horrible
des mouettes perdues au large.
La mer est calme, le ciel se couvre,
mais l'orage et l'ouragan sont loin.
Tout est silence et vide dans l'espace, —
les ailes frémissantes dans le vol,
battent sans désirer le retour,
elles savent, que là où elles vont,
elles ne trouveront nul abri;
fidèles à la malédiction,
elles volent, — n'osant s'arrêter,
jusqu'à ce que le sang monte à leur gorge, —
jusqu'à ce qu'elles tombent de fatigue,
sans l'adieu d'aucune larme :
le trépas c'est la paix, la paix c'est la mort.

LE FOU

Tu chantes le chant du corbeau;
tu n'entends donc dans le silence
que le glas des funérailles?
— — — — — — — — — —

Tu n'as jamais entendu sur la tour
comment Elle chante, comment Elle sonne.

LE JOURNALISTE

La Sigismonde...

LE FOU

La cloche royale : —
J'étais assis aux pieds du roi,
derrière moi la cour du roi :
son jeune fils et ses filles,
l'Italienne, — et le clergé
entonnait les hymnes; —
la cloche montait.
Tous regardaient en haut,
la cloche montait, —
elle se suspendit aux cimes,
elle sonna dans le ciel :
sa voix volait, planait,
se balançait, sublime,
en haut sous les nues, —
la foule l'acclamait.
Je regardais le roi;
le roi avait souri...
Et la cloche sonnait
— — — — — — — —

LE JOURNALISTE

Elle sonne toujours, la cloche,
quand nous enterrons ceux qui nous sont chers;
elle nous appelle, nous ordonne d'aller
écouter la voix des églises :
dans le désarroi des esprits,
les dissonances des prières,

cette reine, cette cloche royale
à la sonnerie incessante,
au cœur fêlé,
nous donne notre note,
à nous. — L'abîme est devant moi,
et je ne sais où vont mes voies.

LE FOU

Si tu me découpais le cœur,
tu y trouverais tes angoisses,
tes angoisses et rien d'autre :
la honte, la honte, la honte,
la honte ardente ;
une fatalité nous pousse
à l'abîme, —

LE JOURNALISTE

Qui es-tu, spectre ?

LE FOU

Je suis la Honte !!
Je sais un enfer pire que celui du Dante,
enfer vivant.

LE JOURNALISTE

Je vis dans l'Enfer !

LE FOU

A l'abîme toute la nation !

LE JOURNALISTE

Vivre en cette nation !
Voilà les plus cruelles des tortures,
rire, folie, —

nous sommes les plus misérables des âmes, —
la « Nation », c'est l'apparence, la peinture,
la « nation », c'est l'orgueil du hobereau,
la « nation », c'est l'ivresse du paysan,
la « nation », c'est la niaiserie du perroquet,
la vanité, la prétention, —
et sous tout cela, cette petite chose,
le cœur fêlé, le cœur qui saigne.

LE FOU

Tu bavardes, —
comme le plus intrépide bavard,
tu sors bien de la vieille souche
d'autrefois.

LE JOURNALISTE

J'aimerais cent fois mieux
la mort imminente
que cette course, poursuite et chasse
à l'abîme, plein de vertiges !
Trêve, trêve à cette envolée !
La bataille fait rage dans mon cœur,
je tombe sans cesse sur les rocs,
la prière brûle mes lèvres,
trêve, trêve à cette envolée, —
Qu'une bonne fois tout se consume,
tout se broie, tombe en poussière,
s'écroule comme des colonnes,
puissions-nous tomber foudroyés
par les venins de ce repas mortuaire ;
qu'une bonne fois tout se consume,
tout : ces jeûnes polonais de nos âmes
en l'honneur de saints polonais,
cet arc-en-ciel que notre tendresse

suspend au-dessus du vide,
ces coloriages de Czenstochowa
en couronnes, — et toutes les Croyances! —
Vienne donc le Désastre !!

LE FOU

Oiseau de malheur...

LE JOURNALISTE

Peut-être enfin le Malheur
tirerait de nos poitrines un cri,
un cri qui serait nôtre,
le cri de notre époque. —
Ah, de la Conscience, de la Conscience!
Sont déjà sorties des vérités sans nombre
à notre usage — Vérités ou Farces??
Notre destinée touche à sa fin,
nous gaspillons le peu qui reste
en jeux puérils de dilettantes.

LE FOU

Oiseau de malheur!
As-tu perdu au jeu,
ou bien avec les femmes dans l'ivresse,
as-tu égaré ton âme
et sous la brûlure cuisante,
cours-tu à l'aveugle dans ta propre cendre.
Quand les vents souffleront sur elle,
la cendre se dispersera,
les abîmes se fermeront;
cris, gémissements et plaintes
te sembleront une folie
qui ne touche plus personne
et qui dévore elle-même

ses entrailles puantes et pourries. —
Je sais ce que c'est que déchirer son cœur,
qu'y enfoncer des clous,
que flageller sa propre chair;
conspue le crime, insulte la fraude,
mais n'insulte pas la Sainteté,
il faut qu'il y ait des saints,
n'insulte pas la sainteté :
assez de tortures.

LE JOURNALISTE

Tragediante...

LE FOU

Commediante,
à toi la marotte du fou.

LE JOURNALISTE

Tu nous leurres, vieillard, tu nous berces;
tu ne connais que la tradition;
ta folie fait corps avec toi.

LE FOU

Voici qui te servira de rame,
à travers le déluge aux eaux troubles;
cette marotte sera le caducée polonais,
trouble l'eau avec elle, trouble-la.

LE JOURNALISTE

La Fatalité nous égare :
le Mauvais hante les carrefours!
Ma route à moi oblique ici;
tu es mon mauvais Esprit,
tu es mon Démon, — mon Satan;

par la folie je suis ton frère,
mon âme était sœur de la tienne,
avant d'épouser le néant; —
maintenant elle sent la tombe,
la lèpre.

LE FOU

Tiens, et rame!
Tiens la marotte, le caducée polonais,
trouble l'eau avec elle, trouble-la.

LE JOURNALISTE

Plus de nouvelles épreuves.
J'ai eu jadis un cœur jeune,
tu m'a pris mon jeune cœur,
tu as versé le poison amer dans mon sang.
Je ne vois plus, je ne vois plus ma route,
Dieu s'est voilé à mes yeux...

LE FOU

La Fatalité nous pousse, le Destin, —
Grandeur, — Néant, — cloche vide,
cœur-venin, —
tu as donné la note de folie :
ma note, à moi.
Mens à toûs, nul n'entendra,
danse dans la cohue!
Tiens, attrape le caducée!
Rame!
Trouble l'eau avec lui, trouble-la!
A la Noce! A la Noce!
Cours!
Trouble cette mare polonaise,
empoisonne le cœur, perds la tête!

A la Noce ! A la Noce !
Mène la danse !!!

SCÈNE 8. LE JOURNALISTE, LE POÈTE.

LE JOURNALISTE

L'homme s'évadera peut-être des eaux troubles;
peut-être passeront-elles, la fièvre et la faim;
oh, infirme que je suis, infirme :
chaque jour, labeur infernal.
Jeunesse ! fais sauter ma prison,
champignons et moisissures me couvrent;
ô Jeunesse, que tu es déjà loin,
et c'était hier encore, presque hier...

LE POÈTE

Pourquoi ces plaintes, cette fièvre,
un miracle t'a donc transformé ?

LE JOURNALISTE

Oui, une ombre a passé près de moi,
un géant empli d'amertume,
qui m'a laissé une baguette diabolique.

LE POÈTE

Certes, la méditation vous instruit,
mais pourquoi te faire un cœur si dolent?

LE JOURNALISTE

Je vis dans un désarroi horrible;
mon esprit est à la torture,
les crampons des convenances m'emprisonnent :
la carrière s'ouvre, l'avancement sourit;

moi, je méprise, je hais, je crache
sur tout cela, mon cœur est sincère,
mais je ne puis rompre ma chaîne,
les dégoûts s'accumulent,
tout ce que je vois m'horripile.
L'Amitié, n'est que farce, la Pitié que mensonge,
écoute-les parler d'amitié.
L'Amour n'est qu'une farce, —
écoute ces chuchotements amoureux.
La Sincérité n'est que mensonge, écoute les convives,
cette musique polonaise, leur musique, la nôtre,
vois sur les murs ces sabres croisés,
ces petits tableaux, ces images populaires.
Tout cela m'agace, me fatigue, me blesse :
Est-ce que nous avons droit à quelque chose?!!
Est-ce que nous avons droit à vivre...?
Comme des papillons ou des grillons en cage,
nous commencerons à engraisser, à enfler
du venin qu'on verse pour nous guérir,
et conscients de notre destin d'infirmes,
nous nous sentirons pourrir comme des cadavres...

LE POÈTE

Tu broies du noir : c'est la musique
qui ferme sur toi le cercle magique
et agit sur tes nerfs.

LE JOURNALISTE

Sur les nerfs !?
Oui, sur les nerfs, sur ces filets
qui tiennent l'âme captive ;
quand ils vibrent ainsi sans cesse,

il me semble que mon âme,
sortie de mon corps, luit autour de moi.

LE POÈTE

Il te semble, — tu avoues donc
qu'il s'agit d'une illusion.

LE JOURNALISTE

Poésie! — donneuse de philtres enjôleurs;
tu voudrais m'endormir, m'insensibiliser, par force,
pour que nulle plainte ne vienne troubler ces agapes.
Ne cache donc rien, — ne simule rien,
toi aussi, tu es flamme — c'est un masque
ton apparente sérénité, — c'est un mensonge.
Ah! cette musique bourdonne
comme dans la ruche les abeilles, —
et nous, nous sommes les frelons :
elle me saisit à la gorge,
cette folle gaieté polonaise;
ma tête se remplit
de fracas, de tumulte, de vertige,
et ma douleur tourne au dégoût.

LE POÈTE

Donne ta main.

LE JOURNALISTE

Oh, laisse-moi —
je veux sortir, — respirer l'air des champs...
de l'air, de l'air...

LE POÈTE

Donne ta main...

LE JOURNALISTE

Oh, laisse-moi !

SCÈNE 9. LE POÈTE, LE CHEVALIER.

LE POÈTE

L'abîme s'est ouvert !
La Morte réclame son dû.
Dans le fracas, le tumulte, le vertige,
elle revient vers nous ;
elle s'est arrachée violemment des portes du tombeau ;
voilà, j'entends son appel :

LE CHEVALIER

Donne ta main !!

LE POÈTE

Lâche-moi !

LE CHEVALIER

Tu m'appartiens !

LE POÈTE

Lâche-moi !

LE CHEVALIER

Tu m'appartiens !!

LE POÈTE

Oh, ce poing gantelé de fer,
oh, ce front casqué de fer.

LE CHEVALIER

Prépare tes ailes, bel oiseau,
à cheval, gueux, à cheval,
malédiction et douleur vont prendre fin.

LE POÈTE

Que me dis-tu, spectre d'épouvante,
à cheval ? — où ? — comment ?
Ta mâchoire de fer résonne,
ton bras de fer me saisit.

LE CHEVALIER

A cheval, éveille-toi, béjaune,
il faut voler comme l'oiseau !
Je te jette le nœud.

LE POÈTE

Il me traîne au lazzo !

LE CHEVALIER

Mon poids te fera me connaître, —
tu es mon captif, obéis ;
je t'ai garrotté, je suis la Force :
derrière moi, devant moi,
roule un nuage de feu ;
sur les routes où je vole,
les arbres brûlent comme des cierges
et les éclairs jaillissent,
quand je passe, moi, l'Esprit :
tends l'oreille, tends l'oreille !

LE POÈTE

Lâche-moi, perds-toi dans la Nuit, —
oh, mes mains retombent inertes...

LE CHEVALIER

Tu m'appartiens !

LE POÈTE

Va-t'en. —

LE CHEVALIER

Ecoute le tonnerre...

LE POÈTE

La maison semblait crouler...

LE CHEVALIER

Sais-tu ce que tu dois être,
à quoi penser, à quoi rêver ?

LE POÈTE

Songe, rêve, vision, chimère.

LE CHEVALIER

Demain est le jour, et avant le jour il y a l'aube !
Sais-tu ce que tu pouvais être ?

LE POÈTE

Le Verbe, le précurseur du Verbe ?

LE CHEVALIER

L'annonciateur !!

LE POÈTE

C'est la voix qui berça mes rêves ;
ombre, illusion, le Chevalier
s'est revêtu de chair vivante.

LE CHEVALIER

Du sang, du sang, je veux une moisson sanglante !
Je reviens au pays par une heureuse nuit,
par la nuit lugubre où pleure le vent.
J'apporte un don, le don des armes.

LE POÈTE

Tu reviens du pays des rêves, de très loin...

LE CHEVALIER

De très loin, de l'au-delà, de la cendre, —
J'ai traversé le feu qui brûle,
j'ai traversé les fondrières des tombes,
je vais, je cours, semant la force.
J'apporte un don, le don des armes.

LE POÈTE

Par la nuit lugubre où pleure le vent,
tu surgis des caveaux, des cendres, des rocs...

LE CHEVALIER

A ma voix, tu vas trembler :
Grunwald, les glaives, le Jagellon !
c'est là qu'on fendait les armures,
et le vent grondait, sifflait, hurlait ;
les corps par tas, les cadavres par monceaux,
le sang par torrents, par torrents !
Là est le but !! Une œuvre de géants ;
Witold, Zawicha, le Jagellon,
là est le but !! — Sur le champ de bataille,
des armures brillent dans le creux du sillon,
des fers, des javelots brisés,
des hampes rompues dans la blessure,

une digue, une barrière de cadavres,
et le bûcher attendant les chevaliers :
l'Hécatombe, —
c'est là, — vas-y, cours, vole !!!
saisis dans le tas des armures
lances, glaives et casque,
et tiens-toi là dans le sang,
jusqu'à ce que retentisse l'appel immense,
alors l'aube se lèvera toute pâle,
les corps se dresseront,
se lèveront dans leur armure,
empoigneront la lance et chevaucheront !!!
Hâte-toi, les corps gisent par monceaux;
j'ai fait sauter le couvercle du cercueil,
il est temps que je revienne, temps que je me lève.

LE POÈTE

Les larmes me cuisent, les larmes me brûlent,
mais que ferais-je, si j'étais là.

LE CHEVALIER

J'apporte un don, la folie des armes.

LE POÈTE

Ton haleine est froide comme la tombe...

LE CHEVALIER

Regarde-moi en face, bien en face,
voue-moi ton âme, donne ton âme.

LE POÈTE

Sous ta visière, il n'y a que vide et cendres;
tes yeux sont des trous noirs,

sous ta visière règne la Nuit;
ton armure sonne le creux.

LE CHEVALIER

Je suis le glaive, le glaive, la force impavide;
me connais-tu?

LE POÈTE

Qui es-tu?

LE CHEVALIER

La Force.

LE POÈTE

— — Lève la visière!

LE CHEVALIER

Donne ta main.

LE POÈTE

Prends mon âme.

LE CHEVALIER

Vois!!

LE POÈTE

La Mort, — — — la Nuit!

SCENE 10. LE POÈTE, LE MARIÉ.

LE POÈTE

La Puissance, la Puissance éternelle,
la Force invincible!!

LE MARIÉ

De quoi parles-tu —?

LE POÈTE

Un inutile,
voilà ce que je fus, — mon œuvre, passe-temps frivole, — vaine brume.
Mais tout autour de moi, soudain, s'est allumé,
tout brûle, — mon cœur brûle;
il me semble entendre, là-haut,
des rochers se fendre
et rouler avec fracas dans l'abîme.

LE MARIÉ

Tu médites un sonnet, — une octave?

LE POÈTE

Non, — un bien autre divertissement;
j'ai senti le lazzo sur mon cou, —
la Pologne est une grande chose :
il faut abjurer toute lâcheté,
inscrire la cause sainte
comme devise sur son écu,
s'attacher des ailes d'aigle aux épaules,
boucler les bretelles ailées
du hussard,
et aussitôt se lèvera quelque héros,
aussitôt surgira quelque saint polonais.

LE MARIÉ

Pas mal.

LE POÈTE

Tu ne vois que le sujet.

LE MARIÉ

Pensais-tu donc à mieux
qu'un poème?

LE POÈTE

Peut-être ai-je une pensée plus ardente
en ce moment, ma pensée brûle encore, —
encore, — demain croulera
en décombres l'édifice incendié.
Ah! je voudrais entrer dans cet Enfer.
Ah!

LE MARIÉ

Tu flambes.

LE POÈTE

Enfer vivant
dans cette chaumière, dans cette maison enchantée :
l'Enfer brûle.

LE MARIÉ

Qu'est-ce que tout ceci?!

SCÈNE 11.

LE MARIÉ, L'HETMAN, LE CHŒUR.

LE CHŒUR

Eh, seigneur, seigneur Branetski,
ne plaignez pas vos deniers, ne les plaignez pas,
embrassez-nous donc, embrassez-nous,
ne plaignez pas vos ducats, ne les plaignez pas,
donnez-nous-en de votre bourse!

L'HETMAN

Ah, démons, soldats moscovites,
sachez ce qu'est un seigneur, prenez l'or,
je n'y tiens pas à l'or, moi, seigneur;
puisque l'enfer me fête aujourd'hui,
allons-y, je danse avec vous.

LE CHŒUR

Allons-y, dansons avec toi,
dansons, oui, dansons à la fête;
embrassons-nous, embrassons-nous,
ouvre ta bourse, hetman, ouvre ta bourse,
vous n'en faisiez pas fi, de l'or moscovite :
eh, hetman, hetman Branetski!

L'HETMAN

Prenez l'or, l'or me brûle.

LE CHŒUR

Il brûle, l'or moscovite?

L'HETMAN

L'enfer me fête aujourd'hui :
les démons boivent mon sang;
ils déchirent mon dos, ma poitrine,
chiens fantômes, gueules de braise;
ils me déchirent jusqu'aux entrailles!

LE MARIÉ

Le Woïéwode! le Woïéwode [7]!

L'HETMAN

Lâchez-moi, par pitié!

LE MARIÉ

Jésus !!

SCÈNE 12. LE MARIÉ, L'HETMAN.

L'HETMAN

Ils ont disparu, les diables,
quelqu'un a eu pitié de moi ;
mais cette plaie horrible me ronge toujours — —
vains regrets, je ne me plains pas,
même en enfer, seigneur je suis,
et me moque des plaies du cœur.
Depuis cent ans, je galope par la forêt,
je vole par la forêt épaisse,
par les prés, les friches, les champs, —
ma tempe bat comme à la canicule,
mon cœur bat comme un jeu de marteaux,
le feu brûle mes entrailles — —
Ordonne à la musique de jouer pour moi,
j'ai de quoi payer l'Enfer.
Seigneur, je possède le quart du pays,
et si quelqu'un tout doucement
dit : « Jésus », — libre pour un instant,
je m'abreuve d'air :
ah, je respire à pleins poumons ;
tiens, prends tout le restant de l'or,
regarde, vois ce pétrin *,
les diables veulent que je le porte ;
chaque nuit ils le remplissent d'or,
et les grenadiers, les popes maudits,
crient après moi : seigneur Branetski,
ne plains pas l'or ; — Ils boivent mon sang, — —
Tiens !

LE MARIÉ

C'est toi qui as tout conduit, hetman,
quoique tu fusses un forban,
et le roi fut ton complice;
tu as tout mené, tout conduit,
et nous voici plus esclaves que des chiens :
non plus roitelets, mais valets, gueux et piteux;
toi, le feu te brûle, —
nous, le froid nous gèle jusqu'à l'âme;
voilà pourquoi rien ne peut plus nous sauver :
ni le roi, ni la douleur,
ni les plaintes, ni les larmes,
eh oui, hetman, eh oui, — —
aujourd'hui est mon jour d'amour...

L'HETMAN

Tu t'es amouraché d'une gueuse?!
La Pologne, valetaille, racaille,
c'est de l'or qu'il leur faut;
il fallait bien aux bâtards de la Czarine
aller faire sa cour :
j'ai eu cette vertu, moi.
Ne va donc pas geindre sur la Pologne,
tu es gentilhomme, embrassons-nous,
tu es libre!

LE MARIÉ

Va-t'en au diable.

L'HETMAN

Bavard, je vois bien que tu es sans armes!

SCÈNE 13.

LE MARIÉ, L'HETMAN, LE CHŒUR.

L'HETMAN

Les chiens reviennent, les chiens me mordent.

LE CHŒUR

Te voilà, maudit, te voilà.

L'HETMAN

Sursum corda, ils me rongent le cœur, —
ils m'arrachent le cœur de la poitrine.

LE CHŒUR

Tu as vendu le pays, lion;
on t'emplira la gueule d'or!
Beau sire doré, joyeux sire,
viens danser, viens danser!

L'HETMAN

L'or me ronge, l'or me brûle;
sursum corda, vive le Czar!

LE CHŒUR

Versez-lui la braise à pleine gueule,
des griffes arrachez-lui les entrailles.

L'HETMAN

Ils boivent mon sang, ils sucent mon sang,
ils mettent mon corps en lambeaux!

LE CHŒUR

Beau sire doré, joyeux sire,
viens danser, viens danser :
à la Noce danse la Mort,
un boisseau de perles, un boisseau d'or,
tu as vendu le pays au Diable.

L'HETMAN

Ils boivent mon sang, les démons Moscovites,
sursum corda, vive le Czar!

LE CHŒUR

Tayaut, tayaut, — dzza, dzza, là!
Viens danser, viens danser!
Beau sire doré! joyeux sire!

SCÈNE 14. LE MARIÉ, LE MENDIANT.

LE MARIÉ

Que de spectres se sont traînés par ici,
avec l'affreux ricanement de l'Enfer...

LE MENDIANT

Qu'avez-vous? qu'avez-vous donc?
La mariée vous a-t-elle envoûté?

LE MARIÉ

Oh, les Démons de l'Enfer même,
ici, devant moi, ont traîné un homme...
ah, de l'air, de l'air...

LE MENDIANT

Pourquoi fuyez-vous?

SCÈNE 15. LE MENDIANT, LE SPECTRE.

LE MENDIANT *(courant après le marié)*

Je voulais, oui, je voulais vous dire :
que Dieu bénisse votre noce.

LE SPECTRE

Holà, camarade, camarade...

LE MENDIANT

Oh ! tout en sang ! arrière, démon !

LE SPECTRE

Un joyeux, joyeux compagnon,
allons, frère, un seau d'eau :
que je me lave les mains et la gueule,
je suis de noce, moi aussi,
je viens rire, boire et danser.

LE MENDIANT

Arrière, démon ; arrière, maudit.

LE SPECTRE

Allons, frère, un seau d'eau :
que je me lave les mains et la gueule...

LE MENDIANT

Du sang aux habits, du sang aux cheveux...

LE SPECTRE

Pas de cris, pas de rabâchage. — —
On sait déjà tout cela, là-haut.

(il fredonne) « Et cela se passait au temps du Carnaval. »

LE MENDIANT

Arrière, démon ; arrière, maudit.

LE SPECTRE

Que ta bouche ne me maudisse pas,
tu es mon frère, — tremble ! je suis Szela !!
Je suis venu ici à la Noce,
car je fus le bourreau de leurs pères,
et maintenant, je suis l'entremetteur !!
Je me laverai, je me parerai.
Allons, frère, un seau d'eau,
que je me lave les mains, la gueule
et l'habit, — il n'y paraît plus ;
je suis de noce, moi aussi,
je veux rire, boire et danser — —
oui, mais cette tache sur mon front...

LE MENDIANT

La marque du choléra !

LE SPECTRE

De la peste, de la tombe.

LE MENDIANT

Arrière, arrière, tu sens le cadavre !

LE SPECTRE

Vois, mes décorations.

LE MENDIANT

Tes pieds ont souillé le plancher.

LE SPECTRE

C'est du sang, on lavera le seuil,
allons, frère, un seau d'eau,
un seau d'eau, — que je me lave la gueule,
et mes habits, — rien n'y paraîtra.

LE MENDIANT

Maudit! que la Vierge t'enlève!

LE SPECTRE

Radote, radote, vieux nigaud,
il faut se mettre vite au travail;
un seau d'eau pour laver la gueule,
je ne suis pas venu pour rien,
à la Noce, à la Noce,
viens danser, sommes-nous pas frères.
. . . .

SCÈNE 16. KASPER, KACHIA, IACHIEK.

IACHIEK

Kachia —

KASPER

Kachia —

KACHIA

Quoi donc, Iachiek?

IACHIEK

C'est que, vois-tu, Kachia, c'est que, —
ça me hale par le milieu du corps.

KASPER

Kachia, viens ça, j'ai quelque chose
à te dire tout bas...

KACHIA

Quoi, mais quoi, —?

KASPER

Viens parler de ça avec nous —?

KACHIA

C'est qu'il pleut au jardin.

KASPER

C'est pour être plus seuls!...

IACHIEK

Kasper, — va donc sous la grange.

KACHIA

Pourquoi? — Vas-y, toi.

KASPER

Sais-tu, frère,
vas-y d'abord, — étends la paille.

KACHIA

Nous viendrons.

IACHIEK

Qu'avez-vous à vous serrer ainsi?
Tu le veux, —?

KASPER

Epouse-la donc.

IACHIEK

Pour le mariage, il n'est jamais pressé;
mais pour prendre les filles à la taille et les retourner...

KASPER

Il y a bien par où empoigner Kachia.

IACHIEK

Ce n'est pas que je vous en veuille, —
mais ça me hale par le milieu du corps.

KACHIA

Apporte de l'eau-de-vie.

KASPER

Voilà des sous.

IACHIEK

Tout de suite, bien sûr, t'as raison;
je vole!

SCÈNE 17. KASPER, KACHIA.

KACHIA

Ce que j'en ai dit, c'était pour rire.

KASPER

Kachia, c'est bon pourtant l'un contre l'autre
si on trouvait quelque bon endroit.

KACHIA

Au jardin, il fait trop mouillé, —
si tu veux ma bouche, voilà —

KASPER

Le mieux ça serait l'un contre l'autre,
Kachia, n'importe dans quel endroit.

KACHIA

Eh oui, mon petit Kasper, — dis ?
l'un contre l'autre —

KASPER

N'est-ce pas —

KACHIA

Dame...

KASPER

Bien sûr.

KACHIA

Un de mes lacets s'est dénoué —

KASPER

Le lacet de ton corsage ?

KACHIA

Non,
celui de ma ceinture.

KASPER

Viens-t'en, viens-t'en, Catherinette,
aux petites joues rouges et brûlantes.

(il fredonne) Donne-toi toute aujourd'hui,
demain tu passeras ton chemin.

SCÈNE 18. KASPER, KACHIA, NOS.

NOS *(bouteille et verre en main)*

A ta santé.

KASPER

A la vôtre.

NOS

Et laisse Kachia m'embrasser.

KASPER *(à Kachia)*

A ta santé !

KACHIA

A la tienne.

NOS

Et maintenant, embrasse-moi.

KACHIA

Dites-donc, vous —?

NOS

Je ne veux pas te manger, —
Kachia, Kachia, quelle colère :
nous sommes tous deux des blancs-becs ;
tu le veux, prends-le, ma fille ;
la couronne ne te sied guère.

KACHIA

Allez-vous-en, mais voyez donc,
à peine entré, monsieur voudrait.

NOS

Adieu, la belle, c'est tout de suite ou bien non.

KASPER

Il a vidé toute la bouteille, l'animal.

SCÈNE 19. LA MARIÉE, LE MARIÉ.

LA MARIÉE

Ah, mes amis, je ne peux plus danser
et je danse, je ne veux pas regretter demain
de n'avoir pas profité d'aujourd'hui,
ni aujourd'hui de n'avoir pas profité d'hier,
je n'en puis plus, j'en suis malade,
seulement je ne demande pas le médecin,
mais la danse, —

LE MARIÉ

Comme les grains d'un rosaire
une danse à l'autre danse
est pareille,
et la chaîne des danses s'allonge
jusqu'au matin, jusqu'à la nuit.

LA MARIÉE

Tant qu'il restera galette ou brioche,
dansons, dansons en rond, dansons...

LE MARIÉ

Embrasse-moi, car tu regretterais.

LA MARIÉE

Cette musique m'attendrit tant —

LE MARIÉ

Crois-moi, nous serons heureux —

LA MARIÉE

O mon Dieu — !

LE MARIÉ

Oui, nous bâtirons,
nous bâtirons une maison en mélèze;
sous la fenêtre, des petits bouleaux...

LA MARIÉE

Le bouleau croît comme la mauvaise herbe,
en trois ans son ombre couvrira la maison.

LE MARIÉ

Nous habiterons dans la verdure,
nous vivrons dans le printemps,
dans un verger fleuri.

LA MARIÉE

En fête.

LE MARIÉ (*il fredonne*)

Et quand il fera soleil et beau temps,
soleil et beau temps...

LA MARIÉE (*elle fredonne*)

Nous nous en irons ensemble au jardin, —
nous y cueillerons tous deux la violette.....

SCÈNE 20. LE JOURNALISTE, SOCHIA.

SOCHIA

Ah,

LE JOURNALISTE

A-ah, —

SOCHIA

Qu'il fait sombre.

LE JOURNALISTE

On n'y voit goutte.

SOCHIA

Je suis fatiguée, toujours tourner, tourner...

LE JOURNALISTE

Vous les trouvez toujours aussi beaux, vos paysans?

SOCHIA

Je ne sais pas, — non; — je les regarde
comme des gens très loin de nous.

LE JOURNALISTE

Et ainsi votre cœur s'éveille.

SOCHIA

Mon cœur dort, je regarde;

c'est joli, c'est même noble,
mais quoi? — je sens très bien
que je ne trouerai pas les murs avec ma tête,
et quand j'entends railler
des choses nobles, belles et tendres,
cela me peine.

LE JOURNALISTE

La peine passera.

SOCHIA

Bah, n'avez-vous pas vos paperasses
à appliquer sur vos douleurs.

LE JOURNALISTE

Vous philosophez? Mais c'est une épidémie.

SOCHIA

Vous ne croyez pas à l'imprévu?
Savez-vous que la patrie c'est une alchimie;
et quand le cœur se met de la partie,
alors c'est de la dynamite.

LE JOURNALISTE

De mieux en mieux,
encore une ronde, encore un tour,
et l'éducation sera terminée.

SOCHIA

Je ne serais pas femme de paysan:
nul paysan ne me demandera ma foi, —
mais je pense, monsieur le journaliste,
qu'ici, dans cette chaumière paysanne,

sous le clair — obscur d'une lampe de cuisine,
ma danse ouvre des horizons.

LE JOURNALISTE

Mon Dieu, si vous voulez... —

SOCHIA

Mais vous, que faites-vous ici?

LE JOURNALISTE

Moi, je regarde, j'admire, et je ne crois pas,
à moins pourtant que je ne croie en vous.

SOCHIA

Pourquoi?

LE JOURNALISTE

Pour ces yeux, ce geste, — ce minois.

SOCHIA

Alors, je plais?

LE JOURNALISTE

Voilà qui ouvre des horizons.

SCÈNE 21. LE POÈTE, RACHEL.

LE POÈTE

C'est vous, — entrez donc, je vous prie.

RACHEL

Je vous suis comme votre ombre;
vous allez rire,

mais il me semble — ai-je rêvé? —
qu'il se prépare ici quelque drame.

LE POÈTE

Peut-être, — tout à l'heure, au dehors,
vous m'êtes apparue de loin
comme une vision flamboyante.

RACHEL

J'étais drapée dans ce châle,
et dans la lumière de la porte, comme ceci.

LE POÈTE

La nuit trompe nos yeux.

RACHEL

Moi, je commence à avoir très peur, —
figurez-vous que j'ai rebroussé chemin,
dans le sentier j'ai rencontré
quelqu'un...

LE POÈTE

Contes et légendes populaires.

RACHEL

Ils volent bruyamment
dans le vent qui fait rage; voyez
quel ouragan passe,
comme il siffle et tord les arbres, —

LE POÈTE

Il a ébranlé les vitres, — mais voyez donc,
on ne voit plus dans le jardin...

RACHEL

Il fait si noir...

LE POÈTE

On a arraché le rosier.

RACHEL

Celui qui était habillé de paille?

LE POÈTE

Oui, ce hohol.

RACHEL

On l'aura cassé, —
Mais nous, que voulions-nous faire
avec lui —?

LE POÈTE

Nous évoquions
l'enchantement de la poésie et voilà
que la maison frémit de poésie;
on voit déjà voler dans l'air
les plumes de toute espèce d'oiseaux :
c'est une bataille d'esprits, un Grunwald,
déjà volent plumes de paon, plumes d'aigle, plumes d'oie,
bientôt nous apercevrons les hussards et le roi;
tout cela fond sur nous comme l'essaim sur la ruche.

RACHEL

Quel changement dans l'atmosphère :
la chaumière brûle d'amour
pour la Pologne, — la voilà,

l'ardeur, la flamme de l'esprit
qui se consume dans l'air
comme une poignée d'étoupe *.

LE POÈTE

Depuis longtemps je n'ai pas eu de rêve
comme ce soir, comme cette nuit.

RACHEL

Merveilleuses, prodigieuses Forces,
ces puissances en conflit, ce vent,
ces énergies du passé.

LE POÈTE

Du haut des Tatra,
les souvenirs volent vers moi!
Au-dessus de ces chaos rocheux,
je voudrais voler, — bien haut —

RACHEL

Sur les cimes!

LE POÈTE

Walkyrie!

RACHEL

Les rêves du jour,
après cette nuit d'insomnie,
seront charmants, — car à force de regarder,
nos yeux sont pleins de visions
qui ne s'effaceront pas de sitôt.

LE POÈTE

Allons regarder!

SCÈNE 22. LE MAITRE, KOUBA.

KOUBA

Un seigneur, un seigneur
descend de son cheval blanc dans la cour ;
le cheval est gigantesque...

LE MAÎTRE

Prenez-le,
toi et Stachek, menez-le à l'écurie,
et donnez-lui à manger.

KOUBA

Le seigneur doit être quelque grand :
il est vêtu de rouge,
il a la barbe blanche et une vielle pendue à la selle
comme ces mendiants de Kalwarya,
qui portent une vielle en bandoulière.
Que monsieur sorte pour le voir.

LE MAÎTRE

Ah ça, il en pleut des hôtes
par cette nuit de fête ;
qui donc la curiosité nous amène-t-elle ?
Allume la lanterne ! —

KOUBA

De ma vie,
je n'ai vu Polonais de cette trempe —

LE MAITRE

C'est que ta vie n'est pas longue ;

il en reste encore beaucoup de ces Polonais-là,
et des beaux.

KOUBA

Mais alors où donc se cachent-ils? —
voilà, la lanterne va être prête,
sitôt que le soufre aura bien pris ".

SCÈNE 23.

LE MAÎTRE, LA MAÎTRESSE, KOUBA.

LE MAITRE

Tu entends, femme, un nouvel hôte,
un grand personnage, dit-on...

LA MAÎTRESSE

Ferme la porte, — vous serez plus à l'aise :
moi, j'en ai assez de ces danses;
mais quelle mine singulière tu nous fais?
tu flageoles?, qu'as-tu donc aujourd'hui —? "

LE MAÎTRE

Allons, femme, ne bougonne pas, —
c'est la noce qui m'attendrit;
un nouvel hôte, et pas le premier venu...

LA MAÎTRESSE

Ferme la porte, vous serez plus à l'aise.

LE MAÎTRE

Mais qui cela peut-il bien être — —?

SCÈNE 24. LE MAÎTRE, WERNYHORA.

WERNYHORA

La Gloire, maître Vladimir,
me voici votre hôte [13].

LE MAÎTRE

Que votre Grâce daigne s'asseoir;
ma femme s'habille dans l'alcôve...

WERNYHORA

Restez, maître Vladimir.

LE MAÎTRE

Ma femme s'habille dans l'alcôve;
quel hôte inattendu!
elle faisait justement réciter les prières,
on était en train de coucher les enfants.

WERNYHORA

Alors, votre femme est dans l'alcôve...

LE MAÎTRE

On était en train de coucher les enfants;
et ceux de là-bas qui ne cessent de jouer :
que voulez-vous, c'est jour de noce,
il faut bien se remuer un peu;
ma femme est là, dans l'alcôve.

WERNYHORA

Laissez votre femme dans l'alcôve,
et que la Noce danse à son aise.
Asseyez-vous, maître Vladimir,

j'ai de grandes nouvelles à vous conter :
nous allons causer de l'Alliance.

LE MAÎTRE

Volontiers, mais veuillez, veuillez donc.

WERNYHORA

Asseyez-vous.

LE MAÎTRE

Je m'assieds, — c'est un digne hôte, —
mais veuillez, veuillez donc;
assez de cérémonies.

WERNYHORA

Je viens de loin — des extrêmes marches,
mon cheval est fourbu.

LE MAITRE

Sale temps.
Mais, de par tous les diables,
c'est la première fois que vous venez au pays;
qui vous amène par un temps pareil?
Oui, de par tous les diables '',
quelle idée, vous a pris, monsieur,
de venir cette nuit, à cette noce,
où nul n'espérait vous voir?

WERNYHORA

Je viens de loin et j'avais tout sous la main;
si j'ai choisi cette noce,
c'est que vous voilà réunis,
et si j'ai choisi votre maison,
c'est que les hommes y ont le cœur simple.

LE MAÎTRE

Votre Grâce a tout sous la main,
vous avez obligé nos cœurs, —
nous sommes des simples, — des humbles.

WERNYHORA

Je viens de loin et de tout près;
à peine avais-je dit votre nom
que de joyeux petits gars
m'ont aussitôt indiqué votre maison.

LE MAÎTRE

Des petits gars au cœur candide
sont accourus et m'ont conté, —
Dieu sait quel fut leur bavardage, —
qu'un vieux seigneur, un vieil Aïeul,
un Aïeul à barbe blanche et porteur d'une vielle...

WERNYHORA

Eh oui, un mendiant à barbe blanche,
qui jadis fut jeune dans l'âme;
comme vous êtes humbles et simples,
vous n'en avez pas vu de trop dures, —
et votre ménage fut heureux.

LE MAÎTRE

Eh oui, des moissons d'or,
des champs d'or, — aujourd'hui fauchés, —
battus par la pluie et fangeux; —
de vastes vergers, — paisibles et fertiles,
s'entretenant d'eux-mêmes :
des moissons d'or et le cœur sur la main;
pourquoi chercher au loin

ce que l'on a si près, ma foi.
Je vais vous présenter ma femme.

WERNYHORA

Moissons d'or, cœur d'or :
vous êtes encore jeunes dans l'âme ;
comme vous êtes humbles et simples,
vous n'en avez pas vu de trop dures, —
votre femme est sûrement au travail ?

LE MAÎTRE

Ma femme s'habille dans l'alcôve,
elle se fait belle
pour l'hôte inespéré,
elle va faire servir la bière.

WERNYHORA

Laissez, laissez, maître Vladimir,
l'heure est étrange et solennelle...

LE MAÎTRE

On cause mieux auprès des verres,
vous avez couru dans la boue,
la bière vous mettra en train.

WERNYHORA

Il s'agit de bien autre chose ;
l'heure est étrange et solennelle,
nous allons donc pouvoir parler
entre nous.

LE MAÎTRE

Monsieur, je vous écoute ;

mais que cette heure est donc étrange.
Peut-on demander votre nom... —?

WERNYHORA

Tu ne m'as pas reconnu —?

LE MAÎTRE

C'est un homme que je connais,
un homme qui m'aime et qui m'est cher,
un homme d'autrefois — imposant et chargé
du poids de tout un siècle...

WERNYHORA

Un homme de foi ancienne.

LE MAÎTRE

C'est un homme que je connais, que je n'attendais plus...

WERNYHORA

Te rappelles-tu les rouges incendies,
le glas des cloches, les coups de foudres,
les massacres, les torrents de sang — —?

LE MAÎTRE

Un rêve, un rêve très lointain,
à mes oreilles encore tintent ces cloches, —
elles mêlent à la musique des noces
d'anciens contes, d'anciennes chansons.

WERNYHORA

A mes oreilles encore tintent ces cloches,
plus haut que la musique des noces :
gémissements lugubres, gémissements martelés,

des cadavres charcutés, du sang;
j'étais là, là, près des cadavres;
à mes oreilles encore tintent ces cloches.
Je regardais le peuple de Dieu
tomber, maudit,
frappé par les malédictions :
les pères maudissaient les fils,
les fils maudissaient les pères,
une forêt gémissante,
des larmes de sang, venues du cœur,
et dans ces voix éternelles,
dans ces voix des cloches, passait une terreur folle, —
à mes oreilles encore tintent ces cloches.

LE MAITRE

Temps anciens — siècles antiques,
un rêve, un rêve très lointain,
les gémissements éteignent la musique ;
d'anciens récits, d'anciennes légendes.

WERNYHORA

J'étais là, moi, dans la lueur des incendies,
sur mon cheval, mon cheval blanc,
attendant le signal divin.
Derrière moi, un éclair, puis un autre éclair,
frappait les nues et déchirait le ciel.

LE MAÎTRE

Vision antique — vision présente,
cet homme, je le connais et ne l'attendais plus ;
cet homme, hier encore,
je ne le voyais qu'en rêve, en songe,
c'est l'Aïeul, le Chevalier à la vielle...

WERNYHORA

Wernyhora.

LE MAÎTRE

L'Aïeul à la vielle, — Wernyhora !
Mais je vous connais, — je vous attendais,
en rêve, en songe, hier encore :
comme nos anciens barons
vous voilà à cheval, sur un cheval blanc,
devant ma maison, avec la nouvelle.

WERNYHORA

Avec le Verbe !

LE MAÎTRE

Avec le Verbe, — avec le Verbe !

WERNYHORA

Avec le Mot d'Ordre.

LE MAÎTRE

Avec le Mot d'Ordre ! — —
Depuis longtemps notre cœur est prêt
à l'ouïr, le mot foudroyant.

WERNYHORA

Le Mot d'Ordre, le Mot qui commande ;
le Mot-Clef qui ouvre les cœurs.
Ecoute, écoute, Vladimir :
l'heure est étrange et solennelle,
nous allons parler de l'Alliance.

LE MAÎTRE

Le rêve se fait réalité,

l'heure est étrange et solennelle.
Et quel est l'ordre ?

WERNYHORA

Trois commandements.

LE MAÎTRE

L'heure est étrange et solennelle :
ainsi, me voilà convoqué.

WERNYHORA

Avant l'aube, embrase les torches,
convoque les assemblées communales.

LE MAÎTRE

Le rêve se fait vérité,
presque tous, les voilà réunis,
chez moi, à cause de cette noce.

WERNYHORA

Tout ce qui était caché apparaîtra ;
tout ce qui semblait loin — est proche.
Aujourd'hui chez vous, c'est la noce,
et presque tous vous êtes réunis ;
avant l'aube envoie les torches,
disperse-les aux quatre vents.

LE MAÎTRE

J'enverrai des courriers à cheval,
avant l'aube j'enverrai les torches ;
le temps de demander conseil à ma femme, —
avec son bon sens de paysanne... " —

WERNYHORA

Que les courriers partent aux quatre vents !
Sois prêt avant que le soleil se lève.
Quand tu auras envoyé les courriers,
tu rassembleras les hommes devant l'église,
comme ils sont d'esprit simple et humble,
pour qu'ils te reconnaissent comme chef,
tous, rangés en cercle, tu les salueras de par Dieu,
puis tu ordonneras le silence,
qu'aucune arme ne résonne,
et quand la foule se sera agenouillée,
que tous tendent l'oreille :
s'ils n'entendent pas un galop
sur la route de Cracovie — ?

LE MAÎTRE

Je tends, je tends l'oreille.

WERNYHORA

Je sais que tu es un brave, — —
S'ils n'entendent pas la galopade,
si je n'arrive pas déjà avec l'Archange — ?

LE MAÎTRE

Je tends, je tends l'oreille ;
mais fût-on le plus brave des braves, —
alors, c'est donc le soulèvement — — ?

WERNYHORA

Il faut obéir aveuglément, croire saintement ;
je sais que tu es un brave.

LE MAÎTRE

Je me placerai devant l'église ?

Le rêve devient vérité.
Mais qui m'élève à tant d'honneur ;
qui m'envoie les anciens messagers :
l'heure est étrange et solennelle.

WERNYHORA

Sois prêt avant que le Soleil se lève.

LE MAÎTRE

Les faux se lèveront à l'aube ;
je serai prêt !

WERNYHORA

Jure, sur le Verbe !

LE MAÎTRE

J'ai dit.

WERNYHORA

Jure.

LE MAÎTRE

La vie s'élargit ;
êtes-vous un spectre, un fantôme,
êtes-vous le spectre des tombes,
es-tu poussière, es-tu charme,
que tu viens ainsi avec le mot d'ordre antique,
que tu me contrains moi-même,
que tout ce qui était pour moi un mystère,
tu me l'annonces comme chose vraie ;
ah, sur ma foi, ah, sur ma foi — !

WERNYHORA

J'apporte le Verbe — et ta vérité ;

l'heure est étrange et solennelle :
j'ai choisi aujourd'hui la Noce,
ta maison, ton sentier, ton clos, —
Tu entends, il pleut à verse !
Tu entends, les grands arbres craquent,
des futaies s'entrechoquent :
c'est ma compagnie, qui chante là-bas,
mille chevaux frappent le sol dur
avec leurs fers d'or !

LE MAÎTRE

Jésus, ayez pitié de nous — — !

WERNYHORA

Le premier qui volera à Varsovie,
avec l'étendard et l'armée de la patrie,
avec le gorgerin de Notre-Dame,
qu'il convoque la diète,
qu'il apparaisse à la diète,
même seul, dans la capitale, — il nous sauvera!

LE MAÎTRE

Ah, sur ma foi, ah, sur ma foi;
vous m'en contez des merveilles,
du miracle vous faites une vérité.

WERNYHORA

Tout est saint, tout est vrai;
j'étais bien loin, et j'avais tout sous la main;
j'ai choisi ta maison, ton clos,
et j'ai choisi la Noce.
Puisses-tu avoir la main heureuse :
Je te donne le cor d'or.

LE MAÎTRE

Le cor d'or.

WERNYHORA

Pour convoquer le chœur.

LE MAÎTRE

L'assemblée fraternelle.

WERNYHORA

A sa voix guerrière,
l'Esprit s'éveillera
et s'imposera au Destin.
Je confie à tes mains le cor d'or.

LE MAÎTRE

Grâces à Dieu.

WERNYHORA

Envoie les messagers porteurs de torches,
rassemble les hommes devant l'église.

LE MAÎTRE

Demain ? — et quand ils se seront réunis ?
doivent-ils délibérer ? — que décideront-ils ?

WERNYHORA

Demain, demain : mystère,
demain, quand ils se seront réunis,
qu'ils ne délibèrent pas, — pas de discours,
mais qu'ils se tiennent en silence.
Demain, demain : mystère.
Mais toi, lève-toi de grand matin,

dès que paraîtra le soleil,
vers les routes tends l'oreille.

LE MAÎTRE

Demain?!

WERNYHORA

— Demain!!!

LE MAÎTRE

Que tout esprit loue Dieu!!![16]

SCÈNE 25. LE MAÎTRE, LA MAÎTRESSE.

LE MAÎTRE

Femme, écoute, m'amie,
viens ici, Hanouche.

LA MAÎTRESSE

Qu'y a-t-il?!

LE MAÎTRE

Etrange, la journée d'aujourd'hui,
j'en ai appris des nouvelles.

LA MAÎTRESSE

Et des mauvaises, ou des bonnes?

LE MAÎTRE

Ah, tu sais, m'amie, il y en a tant,
que tout cela danse dans ma tête;
des nouvelles, ah, des nouvelles!

LA MAÎTRESSE

Mais quoi donc, mais quoi encore?
peut-être es-tu malade, et ce vieux?

LE MAÎTRE

Ce vieux : — c'était Wernyhora;
seulement ne le dis à personne,
je te le dis en confidence
et sa visite est un secret.

LA MAÎTRESSE

Il n'est déjà plus là — —?

LE MAÎTRE

Il est reparti,
il a dit des choses très graves :
il faut se préparer.

LA MAÎTRESSE

Mais qu'as-tu donc?

LE MAÎTRE

Il faut se préparer : ceinture et sac,
fusil, pistolets, sabres;
mes sabres, je les prendrai tous les deux — —!

LA MAÎTRESSE

O Jésus, quelles histoires!
Où cours-tu la nuit? qu'est-ce qu'il y a — —?

LE MAÎTRE

Je dois être prêt.

LA MAÎTRESSE

Mon Dieu, mon Dieu !
Tu te soutiens à peine, tu es malade.

LE MAÎTRE

A cheval, tout de suite, je dois partir.

LA MAÎTRESSE

Tu vas encore tomber dans quelque fossé...

LE MAÎTRE

J'ai promis, j'ai juré sur mon âme ;
il le faut, à cheval — — !

LA MAÎTRESSE

Sorcelleries et rêves ;
une force malfaisante t'entraîne.

LE MAÎTRE

De cet instant nous commencerons à vivre.

LA MAÎTRESSE

Dieu nous préserve du mal.

LE MAÎTRE

Il venait de loin, et avait tout sous la main,
le courrier, le précurseur, Wernyhora !
Là-bas ! déjà, se conclut le grand accord.
Il venait de loin et avait tout sous la main, —
la fin et le commencement de la Cause.
Il a ordonné. — Il est le Verbe. Je dois obéir,
je l'ai promis, juré sur mon âme.
Sa puissance m'a envoûté :
l'Esprit de la nation !

LA MAÎTRESSE

Spectre de l'Enfer!
Mon Dieu, mon Dieu, tu es malade,
mais qui t'a dit, mais qu'as-tu vu, — —
tu as trop bu.

LE MAÎTRE

L'Esprit m'emporte!

SCÈNE 26. LE MAÎTRE, IACHIEK.

LE MAITRE

Iachiek!!

IACHIEK

Monsieur!?

LE MAÎTRE

Viens ça!

IACHIEK

Bien quoi?

LE MAÎTRE

Selle le cheval, saute en selle,
pars convoquer les paysans!

IACHIEK

Partir, tout de suite, comme ça — —?

LE MAÎTRE

Il le faut!

IACHIEK

Je me perdrai dans ces ténèbres,
partout d'affreuses mares de boue.

LE MAÎTRE

Tu es Iachiek, et tu passeras !

IACHIEK

Je vais détacher le cheval !

LE MAÎTRE

Il le faut ! C'est pour la Cause.

IACHIEK

La Nôtre ?

LE MAÎTRE

Vole, vole aux quatre vents ;
frappe aux fenêtres, crie : « il le faut » ;
tous les paysans, avant l'aube,
rassemblés ici, devant l'église,
tous les paysans, tous, en armes.

IACHIEK

Avec leurs faux, — quelle chance !

LE MAÎTRE

On sortira aussi les sabres.

IACHIEK

Etre soldats, comme vous, — quelle chance !

LE MAÎTRE

Quelle chance !

IACHIEK

J'y cours !

LE MAÎTRE

Mystère !

IACHIEK

Des hommes à faux !
Les vents eux-mêmes me porteront !

LE MAÎTRE

Qu'ils se présentent avant l'aube.

IACHIEK

Il le faut !!

LE MAÎTRE

N'écoute rien, si le diable te tente,
va ton chemin.

IACHIEK

Mon droit chemin.

LE MAÎTRE

Avant que la rosée mouille la lande,
avant que chantent les oiseaux...

IACHIEK

J'y vole.

LE MAÎTRE

Vole ! vole !

IACHIEK

Hop là !

LE MAÎTRE

(il remet à Iachiek le cor d'or qu'il a reçu de Wernyhora)

Ouvre la patte, c'est le don.

IACHIEK

De l'or, qu'est cela ?

LE MAÎTRE

Le Charme !

Passe la corde à ton cou,
tiens toujours le cor bien serré.
Fais attention aux carrefours,
prends garde que le diable t'enlève.
Ne te penche pas, ne cherche rien,
vole ! vole !

IACHIEK

Jusqu'aux frontières !

LE MAÎTRE

Reviens avant le troisième chant du coq ;
au retour, tu te mettras là ;
tu sonneras en force du cor,
alors soufflera un tel esprit
qu'il n'en souffla depuis cent ans, —
car tous tendront l'oreille.
Mais ne va pas perdre le cor d'or,
c'est le Dieu de lumière qui l'envoie.

IACHIEK

J'aimerais mieux brûler en Enfer jusque là.

LE MAÍTRE

Sans cette voix d'or, tout avortera.

IACHIEK

Je me le pendrai au cou.

LE MAÍTRE

Et ne tire pas sur la corde.

IACHIEK

Hop là, hop —!

LE MAÍTRE

Vole, bon Cracovien!

IACHIEK

(qui déjà était sorti en courant, revient chercher son bonnet, qu'il avait jeté à terre)

Mon bonnet à plumes de paon.

LE MAÍTRE

Reviens avant le troisième chant du coq.

SCÈNE 27. LE MAÎTRE, STACHEK.

STACHEK

Monsieur a-t-il entendu
quel tourbillon s'est levé,
quand est parti le vieux seigneur?

LE MAÍTRE

C'est toi qui amenas le vieillard,
ce seigneur en pelisse ponceau?

STACHEK

Qu'ai-je vu, mais qu'ai-je vu,
des étincelles d'or sur ses moustaches,
et cette pelisse ponceau,
on eût dit du feu, une flambée,
et le cheval, un sorcier, un diable, un démon.

LE MAÎTRE

Le cheval était couvert d'une chabraque,
la chabraque en étoffe bariolée.

STACHEK

Aux arçons deux pistolets.

LE MAÎTRE

La vielle en travers de la selle.

STACHEK

On dirait, ma foi, que vous l'avez vu...

LE MAÎTRE

Où cela, quand, je ne sais, je l'ai vu...

STACHEK

J'étais juste auprès du cheval;
ah, la rosse, sa queue claquait comme un fouet, —
qui lui donna pareille force? —
Kouba en a le museau roussi.

LE MAÎTRE

Kouba n'a pas lâché la bride?

STACHEK

Ah, je t'en fiche;

elle ne voulait pas se laisser tenir,
elle vous giflait avec sa queue,
il fallut nous accrocher aux arçons
et aux brides, — jusqu'à ce que le vieux fût en selle.

LE MAÎTRE

Il est monté, il est parti, —

STACHEK

C'est de la magie, pour sûr,
quand l'autre l'eût enfourché, le cheval,
comme si on l'eût empli de braise,
lança du feu, péta du feu,
puis soudain sauta par-dessus la haie,
nous avions la gueule roussie, Kouba et moi.

LE MAÎTRE

Que tout esprit loue Dieu :
à l'horloge il est plus de minuit.

STACHEK

Près du seuil un objet perdu...

LE MAÎTRE

Un objet perdu !?

STACHEK

(tendant au maître un fer à cheval d'or)

Tenez !

LE MAÎTRE

Un fer d'or — !

STACHEK

Je l'ai vu briller dans la crotte.

LE MAITRE

Plus éloquent que toute parole,
voici le signe visible, évident,
qu'un hôte de flamme est venu,
sur un cheval blanc des steppes,
avec une vielle sonnante à la selle :
des aigles, des faux, des sabres, des emblèmes!

SCÈNE 28.

LE MAÎTRE, LA MAÎTRESSE, STACHEK.

LE MAÎTRE

Vois, Hanouchia!

LA MAÎTRESSE

Le bonheur est dans ta main!

LE MAÎTRE

Le bonheur, le bonheur trouvé.

LA MAÎTRESSE

Où?

LE MAÎTRE

Sous le seuil, devant la porte;
le bonheur est dans ma main.

LA MAÎTRESSE

Il est en or,

bien travaillé, bien fignolé.
Qui a perdu cela? — Il faudrait le serrer.

LE MAÎTRE

Il faut convoquer les hommes, — c'est un don du ciel;
il faut le montrer à l'assemblée.

SCÈNE 29. LE MAÎTRE, LA MAÎTRESSE.

LA MAÎTRESSE

Ah, que nenni, — le Bonheur;
le Bonheur, ça ne se lâche pas,
on le serre en grand secret,
on ne le montre à personne :
son Bonheur à soi, on le garde.

LE MAÎTRE

Il est en or!

LA MAÎTRESSE

En vérité.

LE MAITRE

Serre-le!
En vérité, tu l'as pris en main;
son Bonheur à soi, on le garde,
si c'est un don de l'Enfer ou du Ciel, —
mais tout autre est ce bonheur-ci.

LA MAÎTRESSE

Que dis-tu donc, tu me fais peur.

LE MAÎTRE

Ah, tu n'as pas encore compris :
finie, la misère, — l'œuvre va s'accomplir.

LA MAÎTRESSE

Quelle œuvre, mais quelle œuvre donc?
Qu'est-ce que je n'ai pas compris?

LE MAÎTRE

Aigles, faux, sabres, emblèmes,
nobles et vilains, manants et seigneurs :
le monde entier est enchanté,
tout n'a été que mascarade :
nobles et vilains, manants et seigneurs,
sabres, emblèmes, blasons, faux,
le poil s'en dresse sur ma tête,
tout n'a été que mascarade
et qu'insipide coloriage :
le monde entier est enchanté.

LA MAÎTRESSE

Mais qu'as-tu, mais tu as la fièvre!

LE MAÎTRE

Cela a couvé comme la fièvre,
comme la fièvre sur un volcan,
passé comme la brise sur les orgues :
ces grands, ces têtes couronnées,
et ces fiers seigneurs armoriés,
chevaux par bandes, par manades,
six laquais derrière le carrosse :
danse ma petite âme, éperdûment,
danse follement, danse, mon âme!!
ils n'ont pas deviné, les seigneurs couronnés,

que nous étions, nous aussi, sur la brèche,
ils n'ont pas deviné, les nobles armoriés,
ils n'ont pas deviné, les vilains sur la glèbe,
tout ce qu'on souffre en ce pays :
le bœuf sur le sillon, le pourceau dans son palais, —
allons, dansons, pourceau, mon ami.

LA MAÎTRESSE

Couche-toi donc, car tu es ivre.

LE MAÎTRE

Le monde est ivre, le monde est ivre,
le monde entier est enchanté, — —
lâche-moi, je dois partir, je dois,
je l'ai juré sur mon âme.

LA MAÎTRESSE

A l'aide, au secours ! ! !

SCÈNE 30.

LE MAÎTRE, LA MAÎTRESSE, LES INVITÉS.

TOUS

Que se passe-t-il ? ?
Qu'est-il arrivé.

LA MAÎTRESSE

Il y a qu'il se démène !

LE MAÎTRE

C'est vous — ah, très bien, qu'êtes-vous donc :

vous vous ennuyez à la ville,
et l'idée vous a pris de venir au village :
la ville ne vous suffit pas, le village non plus,
voilà tout de même ce qui reste de la Pologne :
poupées, fantoches, masques vils,
fausseté, peinture, imagerie;
naguère il y avait ici des gueules solides
pour le sabre et pour l'écuelle,
il y avait des âmes solides,
des risque-tout à moitié fous,
pour se dévouer ou pour frapper;
aujourd'hui, rien, plus rien à espérer.
Vous cherchez des impressions? v'là la mienne :
je vous crache au front mon mépris.

(il crache)

SCÈNE 1. LE MAÎTRE.

(il se promène de long en large; sitôt que quelqu'un ouvre une des deux portes, il la referme; enfin il s'étend sur des sièges qu'il a rapprochés et sommeille. La pièce est sombre).
(Le dialogue qui suit est mené à mi-voix).

SCÈNE 2.

LE MAÎTRE, LE POÈTE, NOS, LE MARIÉ, LA MAÎTRESSE, LA MARIÉE.

LE POÈTE

Il est saoûl, quoi?

LE MAÎTRE

Naturellement :
il devrait avoir la tête polonaise,
bonne au sabre et bonne au verre,
— et le voilà qui dort, le nigaud.

NOS

Pour le verre et pour l'amour, —
— eh bien, non, — eh bien, non; —
l'affaire m'apparaît tout autre,
je ne sais quoi me pince le cœur,
peut-être de tout cela sortira-t-il quelque chose; —
le vin, l'eau-de-vie, — ce n'est pas cela,
l'important : ... c'est le glaive.

LE MAÎTRE

Le glaive, — le glaive, l'important, c'est le glaive.

LE POÈTE

Bizarre, — bizarre;
couchez-le, et qu'il dorme.

LE MARIÉ

Il se débat.

NOS

Je me vois dans une forêt;
les arbres f... le camp en arrière...

LE MARIÉ

As-tu des nausées?

NOS

Tout me donne la nausée;
tout se refroidit autour de mon cœur,
l'ange gardien m'a délaissé;
je ne vois que cette forêt,
ces arbres qui fuient en arrière :
tout danse : la la la.

LA MARIÉE

Ce qu'il est saoûl.

LE POÈTE

C'est curieux.

LE MAÎTRE

Mais oui, tout est curieux,
tout est intéressant.

LE MARIÉ

Il donne sa note à lui, musique de l'âme;
la note en laquelle l'âme crie.

LE POÈTE

Plus bas, — il demande quelque chose.

NOS

Une goutte de vin, j'ai la gorge sèche.

LE POÈTE

Tiens, —

NOS *(au poète)*

Eh, je te connais toi, eviva l'arte ",
notre vie à nous, ne vaut rien :
dévots de Bacchus et d'Astarté.
Bah! c'est le Sort qui l'a voulu;
qui a le gousset constamment vide,
ne doit point rêver de grandeurs,
il faut vivre, il faut vivre. —
Bonaparte, voilà un malin.

LE MAÎTRE
(de sa place)

Mais dans quel état t'es-tu mis,
nous sommes à peine au second jour des noces
et déjà tu ne tiens plus debout.

NOS

Je voulais m'abîmer dans la forêt,
me mettre au diapason de tous,
me plonger par-dessus la tête
dans votre monde si sain;

oublier qui je suis,
me contraindre à la vie simple,
puis,.. la nature
a fait tout haut chanter mon âme;
je voulais tout approfondir,
me voilà remis au premier plan, —
mais, sang de chien, je sens mon cœur...

LE POÈTE

Le cœur, c'est très sérieux;
pourquoi bois-tu?

LE MARIÉ

C'est dangereux,
et pour toi c'est presque folie.

LE MAITRE *(il murmure dans sa barbe)*

Oui... cela aussi est un supplice
que de vivre avec un vide éternel dans l'âme.

NOS

Je bois, je bois, j'y suis forcé,
quand j'ai bu, cela me pince;
je me sens un cœur dans la poitrine,
je devine, je saisis des choses :
je rêve sur le mode polonais, — —
la forêt bruit, la forêt chante :
la, la, la.
Chopin, s'il vivait encore,
il boirait, —
la, la, la,
la forêt bruit, la forêt chante.

LE POÈTE

Couche-toi donc sur le sofa,
quand tu auras dormi, tu iras danser.

NOS

Je dansais avec la Morave,
nul ne voulait la faire danser,
j'ai bien le moyen d'être compatissant :
elle est paysanne et je suis un seigneur;
quand j'aurai dormi, — qu'elle attende.

LE MAÎTRE *(murmurant à part lui)*

Le rêve, — le rêve : — qu'il attende ;...
la route est longue, le but lointain,
sur la route arrive un seigneur.

LE POÈTE *(à son frère)*

On rêve ici — —?

LE MAÎTRE

Moi aussi, j'ai sommeil.

LA MAÎTRESSE *(à son mari)*

Viens sur le lit, il est tout prêt.

LE MAÎTRE

Non, — je resterai dans le fauteuil.

(à Nos)

Eh, bonne nuit, toi, l'ami ;
de vrais amis, bien peu nous restent.

NOS

(il s'étend sur le sofa ; il s'adresse au marié)

J'embrassais la Morave,
j'avais la bouteille à la patte ;
et la bouteille s'est penchée,
j'ai senti le vin dégoutter ;
le vin, — fâcheux, hein ? — mais, voilà,
j'avais la bouteille à la patte ;
je voulais tirer le bouchon,
et le maudit bouchon s'enfonça ;
je me dis : qu'il aille au diable,
je le sortirai avec un cheveu,
un long cheveu de la Morave, —
elle était à chercher des verres ;
je ne sais comment ça s'est fait,
mais j'ai bu toute la bouteille...
j'ai dû boire aussi le cheveu !
car je suis resté tout rêveur,
et soudain je me suis trouvé amoureux, —
je voulais l'embrasser encore une fois
mais alors, nouvel embarras,
j'ai roulé, roulé — comme une pierre.

LE MARIÉ

Souviens-toi, pour une autre fois,
d'embrasser d'abord et de boire après.

LE POÈTE

D'abord mal tourner, puis vivre.

LA MAÎTRESSE

Mais allez-vous-en donc, qu'ils dorment.

NOS

Tom té, rom tom, tom, tom, tom.

LA MARIÉE

Laissons-les, venez.

LE POÈTE

Curieux, cette mentalité.

LE MARIÉ

Nous ne connaissons que la moitié
de nous-mêmes, — qui connaît l'autre — — ?

LE POÈTE

Où l'homme n'atteint-il pas en rêve :
ici, c'est le mal, là-bas, c'est l'effroi ;
presque chaque jour je pense à cela :
combien de temps durera tout ceci — ?

NOS

Moi, j'y pense aussi tous les jours ;
quand j'aurai dormi, je dirai des choses, —
mais que j'ai donc envie de dormir,
je dirai des choses, — je dors.

LE MARIÉ

Tout son corps est baigné de sueur.

LE POÈTE

Il faut lui passer d'autres vêtements.

NOS

L'éternité, — vous la comprenez — ?
L'infini — hé, quelque part, hé, —

toi, la belle, verse-moi du vin ;
après nous, il en viendra bien d'autres.

LE MAÎTRE

Sortiront-ils d'ici une bonne fois !
Pas de bruit, — toi là-bas, file,
je veux avoir la paix, je veux dormir.

NOS

Après nous, il en viendra bien d'autres ;
dispersez-vous, fantômes, envolez-vous, — "
après nous le déluge.

(Nos s'endort sur le sofa, le maître sur le fauteuil et la chaise, ils restent là, endormis).

SCÈNE 3. TCHÉPIETZ, UN MUSICIEN.

(sur le seuil de la porte des noces)

TCHÉPIETZ

Stupide râcleur,
tu voulais bien prendre l'argent ? !

LE MUSICIEN

Restez tranquille, maître Tchépietz,
couchez-vous, dormez ;
que les autres dansent aussi.

TCHÉPIETZ

Sang de chien, — c'est pour moi que tu dois jouer ;
et tu me dis d'aller me coucher,
quand je t'ai versé mon argent. —
Non, mais ! — quand je t'aurai cassé le museau.
Voyons, joues-tu ou ne joues-tu pas — ?

LE MUSICIEN

Restez tranquille, maître Tchépietz.
couchez-vous, dormez ;
que les autres dansent aussi.

TCHÉPIETZ

Sang de chien, — c'est pour moi que tu dois jouer.

LE MUSICIEN

Vous avez donné deux sous,
nous avons joué pour deux sous ;
que les autres dansent aussi.

TCHÉPIETZ

Sang de chien, — c'est pour moi que tu dois jouer.

SCÈNE 4.

TCHÉPIETZ, LA TCHEPTÇOWA.

LA TCHEPTÇOWA

Allons, la paix, —
que te fait un méchant violoneux ;
n'empêche pas les autres de danser.

TCHÉPIETZ

Tire-toi, — que je leur flanque une tournée.

LA TCHEPTÇOWA

Rentre à la maison, tu es saoûl.

TCHÉPIETZ

Tire-toi, la mère, — moi, saoûl?

Déguerpis, te dis-je!
Violoneux, j'ai la poigne dure,
je vous le dis, — si vous ne le saviez pas.

LA TCHEPTÇOWA

Mais qu'as-tu donc, — mais qu'est-ce que tu as.

TCHÉPIETZ

Tire-toi, que je leur flanque une tournée.

LA TCHEPTÇOWA

Laisse-les tranquilles.

TCHÉPIETZ

Maîtres chiens,
je suis bien bon de vous parler.

SCÈNE 5.

LA TCHEPTÇOWA, LA MAÎTRESSE.

LA TCHEPTÇOWA

Il dort, votre homme.

LA MAÎTRESSE

Eh oui, il dort.

LA TCHEPTÇOWA

Elle vous en a donné du tracas, cette noce.

LA MAÎTRESSE

Il faut bien que la jeunesse s'amuse.

LA TCHEPTÇOWA

Bien sûr, mais il n'y a que ça de bon :
s'amuser tant qu'on est jeune;
après, on a bien le temps de geindre :
peines par-ci, soucis par-là...

LA MAÎTRESSE

Bien oui, c'est comme ça, on fait ce qu'on peut.

LA TCHEPTÇOWA

Mais tout se passe très bien.
Seulement ces messieurs et dames de la ville,
ça regarde, ça regarde et ça bâille;
on dirait que ça n'a point dormi;
ça bâille, et ça ne s'en va pas;
on voit que tout leur a plu; —
et il en est venu pas mal.

LA MAÎTRESSE

Bah, c'est toujours cela de gagné.

SCÈNE 6. RACHEL, LE POÈTE.

RACHEL

Ah, monsieur, quelle heure inoubliable, —
pour moi, je vous suis toute acquise;
mais que le temps passe donc vite,
et vous êtes toujours aussi loin de moi,
et moi, toujours aussi timide.

LE POÈTE

Vous voudriez rester là, et rester là,
dans ce vent...

RACHEL

Ah, cette course; puis ces voix de plus en plus basses,
de plus en plus lointaines, — cette musique si proche,
ces apparitions dans le verger,
car je les ai vues, moi, —
mais que le temps passe donc vite;
voilà que nous allons nous séparer,
nous oublier mutuellement,
ou plutôt vous m'oublierez,
et quand Rachel reprendra sa raison,
peut-être alors rêvera-t-elle
et sera-t-elle triste.

LE POÈTE

Non, vous serez satisfaite
d'avoir la pensée si obstinément occupée
de tristesse, — la Tristesse, c'est de la Beauté.

RACHEL

Et si dans son cœur des cordes se brisent,
si elle se met à jouer son pianto.

LE POÈTE

Alors vous prendrez votre châle,
vous poserez pour la Polymnie
et vous penserez — — quelle coupe est à la mode,
comment s'habiller pour le bal
ou pour le concert,
et là, — nous nous rencontrerons encore.

RACHEL

Et que deviendra le pianto
et le nuage sur mon front —?

LE POÈTE

Et à quoi sert la littérature? — —
tout se tournera en art;
sous quelle forme, peu importe :
sonnet, poème lyrique,
roman, ou feuilleton.

RACHEL

Et la musique
de mon cœur, — presque amoureux,
presque sincère — —?

LE POÈTE

Tout sera sincèrement rendu,
jusqu'à la fin.

SCÈNE 7. HANETCHKA, LE MARIÉ.

HANETCHKA

Merci, monsieur mon frérot,
comme c'était bon de danser.

LE MARIÉ

Petite fleur.

HANETCHKA

Quand j'ai commencé à tourner
comme ça tout en rond, tout en rond,

figure-toi, j'ai voulu embrasser
le garçon d'honneur.

LE MARIÉ

Enfant ?!

HANETCHKA

Dis donc, et vous, vous n'embrassez pas
comme des enfants.

LE MARIÉ

Nous embrassons, mais en poètes ;
aussi, cela passe très bien,
ce n'est pas la même chose.

HANETCHKA

Et moi, il faudrait me contenir;
je ne pourrais point laisser déborder
ma sympathie pour ces Cracoviens ?

LE MARIÉ

Tout est bien, sauf les baisers.

HANETCHKA

Un baiser ne coûte rien.

LE MARIÉ

Les garçons d'honneur sont si bêtes...

HANETCHKA

Oh, tu dis cela, pour dire quelque chose !

LE MARIÉ

Il ne faut pas fleureter, mademoiselle !

SCÈNE 8. LE POÈTE, MARYNA.

LE POÈTE

De mieux en mieux, — vous êtes seule.

MARYNA

La solitude m'embellit;
mais vous, vous avez pris des ailes,
vous poétisez tout, l'heure,
le lieu, la noce, les convives.

LE POÈTE

Oui, — toute sorte de grotesques,
tout un paradis fantastique,
que ma fantaisie fait vivre.

MARYNA

Et, naturellement, cela vous fait plaisir
de vous découvrir tant de talent;
mais nous, — qui ne sommes pas poètes, —
ne remarquez-vous pas que sur nous descend
tout un déluge de tendresse,
qu'une lueur brille dans nos yeux,
comme si nous voyions déjà la flamme —?

LE POÈTE

Peut-être, peut-être bien
êtes-vous devenus des anges,
par cette nuit de veille,
de danse et de musique, — —
mais, après —?

MARYNA

Après? Ah, voilà,
que faire après de notre gloire angélique, —
on attellera les chevaux à la voiture,
nous monterons, — le cocher fera claquer
le fouet, et voilà...

LE POÈTE

Au claquement du fouet tout s'envolera.

MARYNA

Qui donc aussi
pourrait rester à ce diapason??
Tandis que je me tenais
auprès du violon, — j'ai entendu derrière moi
des paysans causer de la Pologne,
ils disaient, très graves, très sincères :
qu'il faut taper sur celui-ci, sur celui-là,
qu'il ne faut pas céder, mais s'efforcer de vivre,
que cela ne peut plus durer,
et dites, je ne sais, mais je crois
qu'ils parlaient gravement, sincèrement.

LE POÈTE

A quoi cela servirait-il...

MARYNA

A quoi!?

LE POÈTE

Pourquoi toujours gémir sur sa misère :
à quoi bon.

MARYNA

En effet, à quoi bon, —

LE POÈTE

Pourtant en suivant son élan...

MARYNA

Comme? —

LE POÈTE

Eux et nous, — nous et eux;
passe avant le meilleur!

MARYNA

Et vous sur Pégase, sur les nues.
Je crois qu'il y a quelque chose dans l'air...

LE POÈTE

Là-bas?!

MARYNA

Là-bas, — et ici! — dans toute âme polonaise
on sent une évolution.

LE POÈTE

Vous la constatez?

MARYNA

Je la prédis.

LE POÈTE

Moi aussi, croyez-le, je suis transformé;
je vous parle ici très sincèrement,
mais je n'ose m'avouer encore la vérité,

je vis dans un vague brouillard.
Tant de lâcheté, tant de sottise,
a rampé autour de moi,
s'est accroché à mes mains,
s'est accroché à mes pieds;
j'ai déjà tant de fois rebroussé chemin
pour me rejeter dans la nuit, la brume et l'ombre!
C'est à devenir fou, — partout je traîne
mon tempérament de poète,
tout danse dans mon esprit :
brumes, tristesses, lâchetés, —
sur mes ailes je sens peser
le poids des larmes d'autrui :
quelqu'un pleure
et ses larmes restent suspendues
à mon âme, — qui ne peut plus voler, —
mon esprit est ligotté.
J'ai entendu une rumeur passer au-dessus de nous, —
en haut, sous la voûte des nuées,
quelqu'un pleurait toutes ses larmes.

MARYNA

Qu'avez-vous, mais qu'avez-vous;
voyons, secouez-vous, — sortez
au grand air.

LE POÈTE

Là-bas! ça flambe
encore bien plus, — là-bas
au verger, où les arbres se font géants,
où sourd une effrayante horreur
des arbrisseaux, des troncs, des feuilles, —

qui surgissent dans la nuit comme les spectres
apaisés des Dieux Slaves.

MARYNA

— Et, la vérité monte comme l'huile
et s'étend ; — mais pourquoi vous fait-elle mal
cette pensée —?

LE POÈTE

Cette pensée me torture : —
il y a quelqu'un qui m'enchaîne au sol
et quelqu'un qui m'arrache du sol ;
quelqu'un qui déploie mes ailes,
quelqu'un qui me les noue ;
quelqu'un qui me voile les yeux
et quelqu'un qui les emplit de lumière ;
il y a une main sainte
et une autre main maudite ;
le Bonheur vient à ma rencontre
et le Malheur m'arrête et me berce.

MARYNA

Et vous vous souvenez de tout cela,
et vous vous attendrissez sur tout cela.

SCÈNE 9. TCHÉPIETZ, KOUBA.

TCHÉPIETZ

File, morveux, polisson !

KOUBA

Mais laissez-moi donc, monsieur le maire.

TCHÉPIETZ

Ne te fourre pas dans nos jambes ;
ici, il n'y a que des aînés.

KOUBA

Je sais bien quelque chose, moi, et je le dirais
si vous vous teniez plus tranquille.

TCHÉPIETZ

Quoi...?

KOUBA

Vous devez aller quelque part avec lui.
(il désigne le Maître)

TCHÉPIETZ *(le désignant à son tour)*

Avec celui...

KOUBA *(même geste)*

Qui dort.

TCHÉPIETZ

Où?

KOUBA

Contre les Russes!

TCHÉPIETZ

Quoi, moi avec lui, avec celui qui dort — —?!

KOUBA

Chut, il rumine quelque chose,
il est venu chez lui un seigneur,
il avait le dos rond comme un four à pain.

TCHÉPIETZ

Quelque très insigne seigneur,
s'il avait le dos comme un four.

KOUBA

Il est arrivé à cheval dans la cour;
puis, quand il a eu bien causé
avec celui qui dort, — monsieur a pris lachiek;
lachiek tout de suite a fouetté son cheval
en criant : sus aux Russes!
Stachek et moi, nous étions là.
Et même je puis vous redire
ce dont ils ont causé tous les deux...

TCHÉPIETZ

Et ce seigneur — —?

KOUBA

Quelque étranger de l'Ukraine,
quelque étranger puissamment riche,
toute la mine d'un terrible Polonais.

TCHÉPIETZ

Vieux —?

KOUBA

Centenaire, à ce qu'il paraît. —
Ils ont causé de massacre et de sang, —
qu'il faut courir de maison en maison;
monsieur était prêt à tout,
ils se sont entendus si vite
que quand le vieux eut fini,
nous n'eûmes que le temps de bondir

du seuil, Stachek et moi,
et de faire ceux qui tenaient le cheval blanc.

TCHÉPIETZ

Le cheval était blanc —?

KOUBA

Comme de la neige, comme du lait,
et la chabraque toute dorée.

TCHÉPIETZ

C'est peut-être quelque manigance,
le Diable peut-être qui se f... de moi?
Qui l'a vu encore?

KOUBA

Personne.

TCHÉPIETZ

Stachek est un radoteur, et toi un serin.

KOUBA

Vous ne croyez pas? — Mais il y a le fer,
le cheval était ferré d'or;
un fer s'est détaché et je l'ai trouvé.

TCHÉPIETZ

Où est-il?

KOUBA

Oh, je l'ai remis tout de suite,
et la maîtresse l'a serré dans le coffre.

TCHÉPIETZ

Elle a serré le fer dans le coffre, — ?
elle ne l'a montré à personne ;
c'est d'une bonne ménagère,
ce n'est point mal, — c'est à louer.
Mais le Bonheur ! — Je comprends tout,
il faut que nous allions avec lui.
Ecoute, Kouba, viens-t'en avec moi,
car il fait sombre.
Tu vas éclairer, on va se préparer !

(avançant la main dans la direction du Maître)

Vous, attendez ! Nous causerons !

SCÈNE 10. TCHÉPIETZ, LE MENDIANT.

TCHÉPIETZ

(il se heurte en sortant au mendiant qui entrait)

Espèce de... !

LE MENDIANT

Monsieur le maire !

TCHÉPIETZ

T'as pas de place ailleurs, il faut que tu sois dans la porte !

LE MENDIANT

Faites attention, — par pitié, —
les paysans vous questionnent partout,
comme s'il allait se passer quelque chose :
ils veulent sortir le fer.

TCHÉPIETZ

Advienne que pourra.

LE MENDIANT

Iachiek, paraît-il, a couru le village
à cheval, il a frappé à toutes les fenêtres.

TCHÉPIETZ

Ai-je dormi, que faisais-je donc !

LE MENDIANT

Vous, monsieur le maire, vous avez bu.

SCÈNE 11. TCHÉPIETZ, LA MAITRESSE.

LA MAÎTRESSE

Il dort, mon homme.

TCHÉPIETZ

Bien oui, il dort...

LA MAÎTRESSE

Il s'est démené, évaporé,
il a injurié tout le monde.

TCHÉPIETZ

N'a-t-il rien dit d'intéressant ?

LA MAÎTRESSE

Bah, l'on n'y comprenait rien.

TCHÉPIETZ

Alors, c'est qu'il y a quelque chose, — hein ?

LA MAITRESSE

Oh, quelque chose, ou bien rien ;
il voulait s'en aller, partir,
peut-être pour aller se battre.

TCHÉPIETZ

Mais ce ne serait pas si mal ?

LA MAÍTRESSE

Peut-être voulez-vous partir avec lui,
au galop ?

TCHÉPIETZ

Au galop, mais où donc — ! ?

LA MAÍTRESSE

Que sais-je, moi — — ?

TCHÉPIETZ

Et qu'a-t-il dit encore ?

LA MAÍTRESSE

Que sais-je, moi ?

TCHÉPIETZ

Elle ne sait pas, — mais je sais, moi !

SCÈNE 12.

LA CONSEILLÈRE, LE JOURNALISTE.

LA CONSEILLÈRE

Comment, monsieur, avec votre travail

si absorbant, — la Noce
vous a attiré ?

LE JOURNALISTE

Je suis content
de m'arracher un instant à la sottise.

LA CONSEILLÈRE

Votre tâche est chose sérieuse
et vous la biffez d'un seul trait;
vous en parlez avec humeur,
c'est chose sérieuse.

LE JOURNALISTE

Des choses sérieuses, il n'y en a pas ;
tout est provisoire :
convictions, opinions, idées.

LA CONSEILLÈRE

Pourtant, la Vérité —?

LE JOURNALISTE

Pas même son ombre !

LA CONSEILLÈRE

Elle dépend tellement de chacun ;
mais quoi, vous désertez vous-même
votre poste — —?

LE JOURNALISTE

Madame, ce n'est qu'un poste d'octroi,
ma faction n'est que duperie,
labeur inutile des Danaïdes.

LA CONSEILLÈRE

— — Vous allez beaucoup dans le monde — ?

LE JOURNALISTE

Par ennui.
On se laisse prendre dans l'engrenage, —
oui, je vais beaucoup dans le monde ;
une partie de whist, un souper,
des connaissances, des amis.
Les jours passent, les années,
celui-là meurt, cet autre manque ;
l'homme se leurre de rêves et de songes,
et par ennui, endosse son frac, —
je suis venu à la noce,
et quoique tout ne m'ait pas plu,
je suis cependant content d'être venu.

SCÈNE 13.

LA CONSEILLÈRE, LA MARIÉE.

LA CONSEILLÈRE

Eh bien, charmante mariée,
comment vivrons-nous avec ce mari ?

LA MARIÉE

Comment ? Mon Dieu, je ne sais pas,
je n'en ai pas encore causé avec lui.

LA CONSEILLÈRE

Je sais bien que ta gentillesse
facilitera bien des choses,
et que tu es jeune :

mais de quoi allez-vous donc causer
quand viendront les longs soirs :
on reste assis, on se tait volontiers;
il est très instruit, tu ne l'es guère —

LA MARIÉE

Et pourquoi, je vous prie, parler,
s'il n'a rien à dire,
pourquoi userait-il sa langue?

SCÈNE 14. LA MARIÉE, MARYCHIA.

MARYCHIA

Je me réjouis, mais je songe,
ma sœur, que tu auras du regret.

LA MARIÉE

Regret de quoi?

MARYCHIA

Quand tu menais au champ
la rouge et la cailletée,
quand nous étions encore petites,
toi, Hanouchia et moi,
nous étions toutes les trois chez nous;
tu te languiras de l'étable,
habituée toute enfant à la voir,
et sans tous ces travaux de la campagne,
sans toute cette besogne;
quand tu seras dame,
je me réjouis, mais je songe,
ma sœur, que tu auras du regret.

LA MARIÉE

Regret de quoi — —?

MARYCHIA

Que le temps te paraîtra long
sans papa, sans nous,
sans la haie, sans le jardin;
tu auras beau te plaire avec ton mari,
c'est encore ici que tu reviendras,
car c'est ici qu'est ton âme,
c'est ici qu'a parlé ton cœur,
et là-bas tu seras toute seule,
là-bas il fera triste,
ma sœur, tu auras du regret.

LA MARIÉE

Petite perte, court regret.

MARYCHIA

Aujourd'hui vante ton bonheur,
rougis et flambe;
ton cœur va rester ici,
ici restera ton amour,
et là-bas tu seras toute seule,
là-bas il fera triste :
ma sœur, tu auras du regret.

SCÈNE 15. MARYCHIA, LE PÈRE.

MARYCHIA

Papa se réjouit de la Noce...

LE PÈRE

Qu'ils s'amusent, qu'ils se réjouissent;
autant de gagné, pour quelques jours, —
après, quand ils seront ensemble,
alors ça ne me regarde plus,
comme on fait son lit on se couche,
c'est leur affaire, — et non la mienne.

MARYCHIA

Mais vous nous aiderez, papa,
pour les terrains, — pour le payement —?

LE PÈRE

Je pense à mon bien, — je ne suis pas riche;
tu t'es mariée, eh bien, tu t'es mariée ;
avec un tel, avec tel autre :
pour moi, c'est comme si tu étais partie
pour l'autre monde.

MARYCHIA

Peut-être seriez-vous plus content
si je m'étais mariée à un seigneur,
comme celui qui jadis me demanda —?

LE PÈRE

Le seigneur est mort; — le swat est resté,
car c'est Woïtek qui avait été votre swat,
et le swat t'a prise.

MARYCHIA

Et moi, je me suis mise à aimer le swat,
et aujourd'hui, comme Iaga se mariait,
je me suis rappelée mon histoire
et mon défunt ami,

comment je l'avais connu
à la noce d'Hanouchia. —
je me suis sentie toute triste,
je ne sais pourquoi, —
pourtant, je préfère mon homme, —
mais l'autre est seul,
peut-être est-ce à cause de cela.

LE PÈRE

Où est ton mari?

MARYCHIA

Il s'est couché, il dort,
il est fatigué et m'a dit de rester ici,
alors je suis revenue, — je ne sais pourquoi;
rien ici n'est pour moi et j'y viens,
parce qu'ici l'on danse, comme jadis :
quand les swats sont venus chez nous,
pour le seigneur et le paysan,
et quand moi j'étais amoureuse.

LE PÈRE

Va avec eux.

MARYCHIA

Je regarde seulement :
les filles d'honneur, de plus en plus pâles,
tourner, tourner sans cesse, et s'amuser.

LE PÈRE

Danse donc.

MARYCHIA

Je regarde seulement.

LE PÈRE

Tu pleures — —?

MARYCHIA

Mes yeux se brouillent,
je vois tout de plus en plus pâle.

SCÈNE 16. LE POÈTE, LA MARIÉE.

LE POÈTE

La mariée descend de ses rêves?

LA MARIÉE

Un rêve, oui, j'ai rêvé,
rêvé, sans dormir,
mais j'étais tellement lasse...

LE POÈTE

La mariée était lasse d'amour.

LA MARIÉE

— — — — — — — — —
Dans un grand carrosse doré,
en rêve, j'ai rencontré le diable;
jamais on ne rêva rien de si sot,
mais cela s'est de la sorte emmanché.

LE POÈTE

Le diable, comme ça tout de suite sortant de sa boîte,
et tout de suite le carrosse doré.

LA MARIÉE

Bien oui, c'est en rêve, rien d'étonnant,
si quelque chose, n'importe quoi, vous apparaît;
mais ne riez pas de mon rêve
car vous rêvez bien, vous, tout éveillé,
et vous racontez partout votre rêve,
comme si c'était Dieu sait quoi, — et pourtant.

LE POÈTE

Il y a des gens qui nous paient nos rêves
et d'une pareille faribole
on peut s'acheter un carrosse,
avec un grand diable de laquais chamarré,
et divertir énormément les badauds.

LA MARIÉE

J'ai tant dansé, que je n'en puis plus...
J'ai rêvé que je montais dans le carrosse,
mes yeux se collent, — par ma foi, —
j'ai rêvé que j'étais dans le carrosse,
les diables me menaient à travers les forêts,
à travers les villes aux murs de pierre, — —
et je leur disais : « où donc, diables, me menez-
vous? »,
et eux répondaient : « en Pologne » —
Où est-ce donc, cette Pologne, où est-ce?
Le savez-vous?

LE POÈTE

Par le monde entier
tu peux la chercher la Pologne, jeune mariée,
nulle part tu ne la trouveras.

LA MARIÉE

Alors, ce n'est pas la peine de chercher.

LE POÈTE

Et moi, je sais une toute petite cage, —
voyons, que lagouche passe ainsi
la main sous son sein.

LA MARIÉE

C'est la bordure
de mon corsage, un peu trop étroite.

LE POÈTE

— — — Et là-dessous, quelque chose bat?

LA MARIÉE

Non mais, la sotte question!
Le cœur — ! — ?

LE POÈTE

Et bien, la voilà la Pologne.

SCÈNE 17. LE POÈTE, LE MARIÉ.

LE MARIÉ

Quel froid par cette heure matinale;
cette nuit d'aujourd'hui sans sommeil
je ne l'oublierai de longtemps.

LE POÈTE

Ah, voilà, c'est la nuit de noce,
elle met toujours vos forces à l'épreuve.

LE MARIÉ

Il y a de cela, mais autre chose encore.
Je me suis senti pris dans un étau
de frayeur, d'immense épouvante.
J'ai soudain eu peur de la prose
qui se cache sous le monde fantastique :
tout ce que nous voyons ici bien vivant,
le vent l'a si vite balayé,
que nous étendions en vain les mains
pour saisir les spectres, — car ce sont des spectres ;
puis les images ont pâli
et déjà se sont disposées
au sommeil dans la forêt des ombres.

LE POÈTE

Et moi, ce vent de la nuit,
je sens qu'il m'entraîne et m'emporte.
Ecoute, si ta pensée escalade
la paroi abrupte d'un rocher, —
tu sais, tu sais qu'elle parviendra à la cime !
Eh bien, cette conscience de ma force, maintenant
je l'ai !

LE MARIÉ

Parles-tu sérieusement — — ?

LE POÈTE

Oui, c'est ainsi quand le diable court
dans la nuit et la nuit n'est pas encore finie.

LE MARIÉ

Va chasser les aigles à la fronde,
je préfère le bosquet tranquille,
le verger calme aux senteurs enivrantes :

le pommier qui fleurit pour mes yeux,
le pissenlit couronné de duvet,
l'herbe verte qui pousse,
ma femme qui tourne autour de moi,
que je possède un coin par la grâce divine,
tout petit, comme ces tableaux
que peint Stanislawski [18],
avec des pommiers, un chardon,
sous un soleil chaud et doré...,
que le ciel me soit doux et paisible,
ou qu'il soit bruissant et peuplé,
mais de bourdonnantes abeilles et de mouches
luisantes

. . . .

SCÈNE 18. LES MÊMES, TCHÉPIETZ.

TCHÉPIETZ

(en pelisse, une grande faux à la main)

Encore ici, messieurs.

LE MARIÉ

Une faux !
Qu'elle est belle.

TCHÉPIETZ

Oui, le nez en l'air.

LE MARIÉ

En vérité, et bien aiguisée,
comme pour le combat, — mais qu'y a-t-il donc ?

TCHÉPIETZ

Bien aiguisée, pour s'en servir,
mais vous, messieurs, vous ne savez pas,
à ce que je vois, — ce qui se prépare.

LE POÈTE

Que dit Tchépietz, — est-ce quelque affaire
avec mon frère ?

TCHÉPIETZ

Mais oui, précisément : l'Affaire.

LE MARIÉ

Que c'est curieux —

LE POÈTE

Très curieux.

LE MARIÉ

Ainsi, vous avez soi-disant une affaire
qui vous a soudain amené ici —?

TCHÉPIETZ

Monsieur n'a pas d'yeux, monsieur est aveugle ;
ce n'est pas vers lui que je venais.

LE POÈTE

Allons, Tchépietz ;
mon frère dort, il ne faut pas le réveiller ;
est-ce donc si important — —?

TCHÉPIETZ

Important, la faux ? je te crois.

LE POÈTE

S'il en a besoin d'une, pour quelque tableau, —
posez-la ici, dans ce coin, —
quand il se réveillera...

TCHÉPIETZ

Oui da, vieux frère.
C'est fini, les tableaux ;
c'est bon pour les messieurs, les tableaux.

LE MARIÉ

Tchépietz a aujourd'hui la mine bien martiale.

TCHÉPIETZ

Seigneuriale et trop décidée, mais oui ;
monsieur fera la grimace si je dis
que nous ne nous entendons guère
et que notre conversation ne rime à rien.

LE POÈTE

Très exact : nous allons à droite, vous à gauche.

SCÈNE 19. LES MÊMES, LE MAÎTRE.

TCHÉPIETZ

(il est allé vers le dormeur et le secoue par le bras)

Hé, hé, monsieur — — — !
Quoi, vous dormez : allons, debout,
il faut se mettre à la besogne.

LE MAÎTRE *(réveillé)*
(s'étirant sur les sièges où il est couché)

Quoi — vous ici, — quel tapage !?
Où donc est Hanouchia ? Hanouche !

TCHÉPIETZ
(fermant la porte de l'izba)

Silence,
nous n'avons pas besoin d'elle,
pour l'affaire dont je veux vous parler.

LE MAÎTRE

Qu'avez-vous, l'ami, à me corner à l'oreille,
qu'avez-vous donc ? — pourquoi cette faux ?

TCHÉPIETZ

Ah, là-bas, les hommes s'agitent,
au village, — là-bas, ils se hâtent, ils s'assemblent ;
peut-être arrivent-ils déjà, — et monsieur dort !
Les yeux bouffis.

LE MAÎTRE

Mais de quoi s'agit-il, de quoi, qu'y a-t-il ?

TCHÉPIETZ

J'ai hâte de me mettre à la besogne,
déjà j'ai repris mes esprits,
je suis prêt et j'attends,
j'attends de nouveaux ordres,
mais monsieur n'a pas dormi son content.

LE MAÎTRE

Enfin, que signifie cette histoire, et cette faux——?!

TCHÉPIETZ

Je ne plaisante pas, levez-vous, monsieur ;
on dit, frère, que vous avez reçu un ordre,
un ordre grave, de la dernière importance,
un papier, que sais-je, moi.

LE MAÎTRE

Moi, un papier, un ordre, de qui ?

TCHÉPIETZ

Débarbouillez-vous, pour mieux vous réveiller,
que je ne sois pas venu pour rien,
perdant mon temps et rouge de honte.
Monsieur doit partir avec les paysans,
et nos gens sont tous ici
prêts, — ils sont à deux pas,
autour du puits, vers la grand'route,
et ils rempliront votre cour,
sitôt que pointera l'aube grise.

LE MAÎTRE

En vain, je me creuse la tête...

TCHÉPIETZ

Là-bas, à Cracovie, tout est préparé.

LE MAÎTRE

Qu'avez-vous, l'ami, bonhomme, qu'avez-vous
rêvé pendant cette longue nuit ? —
moi, avec vous ?

TCHÉPIETZ

Vous, avec nous !

LE MAÎTRE

Et vous tous avec des faux...?

TCHÉPIETZ

Comme il les faut, la pointe comme ceci.

LE MAÎTRE

Il faudrait quelque signe.

LE POÈTE

— — Quelque signe.

TCHÉPIETZ

Préparez-vous, tandis qu'il en est temps,
pour que nous soyons contents de vous,
ne restez pas là bouche bée,
comme des niais;
que chacun saisisse ce qu'il a sous la main,
qu'il sorte dans la cour et se rende
là où sont déjà d'autres hommes
qui ne demandent qu'à charger :
ah, les paysans! Voilà comme ils sont, les paysans!

LE POÈTE

— Il faudrait quelque signe.

LE MAÎTRE

Quelque signe!

TCHÉPIETZ

Messieurs, vous tous qui êtes là,
si vous ne voulez pas marcher avec nous,
nous marcherons contre vous, — avec les faux!

LE MAÎTRE

Vous, et comment donc —?

LE POÈTE

Savez-vous qui nous sommes !?
De nous, — vous ne savez rien.

TCHÉPIETZ

On sait toujours que monsieur est myope,
que de nous monsieur ne sait rien.

LE MARIÉ

Je vois que vous avez soif de sang ;
mais l'heure du sang n'a point sonné.

TCHÉPIETZ

Ah, le marié, le jeune marié,
il a pris goût à la fête,
il ne pense qu'à l'amour.

LE MAÎTRE

Fi ! j'ai honte de vos paroles,
bien que j'aime le feu de vos joues.

TCHÉPIETZ

C'est vous qui avec des torches brûlantes,
avez allumé le feu de nos joues.
Monsieur, vous souvenez-vous
comme vous nous contiez souvent dans la nuit
ce que disait la Vierge Sainte,
et qu'il y a en nous une puissance,
et que cette force est enchantée,
mais qu'un jour elle s'éveillera...

C'est vous qui avec des torches brûlantes,
avez allumé le feu de nos joues.

LE MAÎTRE

Et vous avez tout de suite tiré les couteaux.

TCHÉPIETZ

Pourquoi attendre, suis-je un poltron?

LE MAÎTRE

L'ami, mesurez vos paroles.

TCHÉPIETZ

Puisqu'il a des oreilles, qu'il entende.

LE MARIÉ

Vous êtes très brave en paroles.

TCHÉPIETZ

Tournez, monsieur, tournez votre serinette,
poésie, vers et livres,
vous les aimez, nos rubans,
vous endossez la karazya [11],
mais quand vient l'heure d'agir,
plus personne !

LE MARIÉ

Voyons, mais il ne se passe rien.

TCHÉPIETZ

Pourtant, vous répétez sans cesse,
si je comprends bien, —
vous êtes même, paraît-il, les premiers à connaître
la grande affaire?

LE MAÎTRE

Quelle affaire ?!

TCHÉPIETZ

Le jour donc !!

LE POÈTE

Le jour, oui, voilà que resplendit
le décor des nuées et des brumes,
le décor qui plane
au-dessus des champs.

LE MARIÉ *(regardant vers la fenêtre)*

Les feuilles scintillent.
Une rosée d'opales s'écoule,
se mue en poudre diamantine,
saupoudre les arbres pareils aux pentes d'un ravin. —
C'est merveilleux !

TCHÉPIETZ

Vous ne voyez que pucerons,
les étincelles, la rosée, les brumes,
vous ne voulez pas voir ce que nous sommes :
en nous le jour point, l'âme brille,
bientôt le coq va chanter,
on nous attend à la ville,
nous sommes bien deux cents ici,
avec des faux, des fléaux, du fer,
et ça, ça, n'est pas un rêve.

LE POÈTE

Que dit-il ? Comme c'est bizarre,

j'ai fait le même rêve aujourd'hui :
c'était un songe, c'était un drame.

LE MARIÉ

Quel sujet!

LE POÈTE

Ce sang de paysan
et cette colère de seigneur qui l'embrase.

LE MAÎTRE

On nous attend? — On vous attend?
Tout de suite, — oui, — quelqu'un est venu
qui déjà m'en avait parlé, —
mais qui, mais qui...

TCHÉPIETZ

Quelqu'un est venu,
qui avait traversé des mondes,
il venait, dit-on, de l'Ukraine;
il a apporté des ordres, des papiers,
il a fait allumer les torches, —
ici, tout près, derrière la porte,
il y a des gens qui diront que vers minuit
ils ont entendu des sons de vielle.

LE POÈTE *(à son frère)*

Des sons de vielle, après minuit,
tu gisais tout endormi,
mais moi, j'ai entendu.

LE MARIÉ

J'ai entendu,
du côté de la cour et du verger.

LE POÈTE

Du verger, de dessous le pommier,
mais je me suis dit : chimère —
quelque fou peut-être agitant ses grelots?

LE MAÎTRE

Il y a bien eu quelque chose comme cela, —
Quelque autre encore, — je ne me souviens pas, —
mais la mémoire commence à me revenir —

TCHÉPIETZ

Messieurs, —
vous n'êtes bons qu'à rêver;
mais qui de vous va sortir
pour voir ce qui se passe, là-bas,
sur la route de Cracovie.

LE POÈTE *(il sort)*

Mais on voit d'ici, c'est tout près;
il faut voir.

SCÈNE 20.

LE MARIÉ, TCHÉPIETZ, LE MAITRE.

LE MARIÉ

Allons, du calme;
vous êtes trop bouillant.

TCHÉPIETZ

Et là-bas, monsieur, tout est rouge;
dans l'air on entend des chants.

LE MARIÉ

Tchépietz, vous êtes échauffé,
vous rêvez, les oreilles vous tintent.

TCHÉPIETZ

Mon jeune monsieur, là-bas, on court :
des hommes, des chevaux,
allez voir.

LE MARIÉ *(il sort en courant)*

Mais qu'y a-t-il?

SCÈNE 21. LE MAÎTRE, TCHÉPIETZ.

LE MAÎTRE

Vous êtes ivre, l'ami, — moi aussi. — —
Mais vous êtes beau, la faux en main.

TCHÉPIETZ

Sang de chien, — — pendant que je pose ici,
dehors, nos gens veulent bondir.
Venez, les gars, — viens, Kasper!
Mettez-vous là, près du seuil.

(Il vient d'ouvrir la porte et il a appelé deux jeunes paysans, qui se présentent armés de la faux redressée; parmi eux, Kasper, en costume de garçon d'honneur. Ils se placent en sentinelle : un près de la porte du fond, l'autre à la porte des noces).

SCÈNE 22.

LE MAÎTRE, TCHÉPIETZ, LES GARS.

LE MAÎTRE *(à Kasper)*

Ferme, que les femmes n'entrent pas.
Eh bien quoi, de quoi retourne-t-il, à la fin —?!

TCHÉPIETZ

Voyons, monsieur, qui donc est venu chez vous?
Si vous avez Dieu dans le cœur,
alors entendez-vous avec nous.

LE MAÎTRE

Attends, attends, je me rappelle;
tu dis, l'ami... quelqu'un est venu, — —
tout cela fait un tel bruit dans ma tête, —
je ne me souviens pas, le souvenir
n'arrive pas à sortir du puits, — —
sans cesse, en foule, d'autres pensées...

TCHÉPIETZ

Tout ça, monsieur, vous glace l'âme,
ces pensées, ces lantiponnages,
envoyez-les donc se faire f...

SCÈNE 23. LES MÊMES, LE MARIÉ.

LE MARIÉ *(sur le seuil de la porte du fond)*

Un volier de pigeons blancs
s'est ébroué devant mon nez,
laga en a jeté un cri;

l'air était tout semé d'ailes.
Viens donc, laga!

KASPER *(à la porte des noces)*

Non, non, pas de laga.
De graves affaires se jouent ici;
venez, vous, si vous êtes curieux,
mais il ne faut pas de femmes ici.

SCÈNE 24. LES MÊMES, LA MARIÉE.

LA MARIÉE
(elle pousse violemment la porte et, entrant, bouscule Kasper)

T'en iras-tu, coquin, quel nigaud!
Tu voudrais peut-être m'empêcher d'entrer;
parce que tu as une perche en main,
tu fais le général, beau merle, —
fiche-toi encore un boisseau sur la tête!

LE MARIÉ

Allons, laisse-le...

KASPER

Noble dame!
Va dormir avec ton mari.

LA MARIÉE

C'est vous tous, qui n'avez pas assez dormi,
l'izba sent le brûle et vos têtes fument.

SCÈNE 25. LES MÊMES, LE POÈTE.

LE POÈTE *(il entre en courant)*

Un ouragan de noires corneilles
a surgi du champ, de ce côté,
et vole avec un rauque croassement;
il donne une note si lugubre,
ce croassement des corneilles noires,
qu'on dirait qu'elles portent déjà leur proie
au bec.

LE MAÎTRE

Mon frère, — ce n'est pas ça.

LE POÈTE

Quels jeux étranges dans les nuages.

LE MARIÉ *(à la fenêtre)*

Au loin, on voit déjà la clarté rose;
ferme à demi tes yeux et regarde
ces nuances de l'aube naissante!

LE POÈTE

Les nues semblent bâtir un trône [20]
et l'on croirait voir des ailes
autour du trône.

TCHÉPIETZ

Ah, enfin, vous voyez!

SCÈNE 26. LES MÊMES, LA MAÎTRESSE.

LA MAÎTRESSE *(entrant vivement)*

Ecoutez, les hommes, venez, regardez :
une armée, tout en feu.
La campagne jusqu'à Cracovie
se hérisse de fauchards.

LE MAÎTRE

Ha ! — les voilà déjà !

LE POÈTE

Tu les a vus, —
il faut que je les voie ! comme tu brûles !
(il part et entraîne avec lui la Maîtresse)

SCÈNE 27.

LES MÊMES, SAUF LA MAÎTRESSE ET LE POÈTE.

LE MARIÉ

Vous restez là ?

LA MARIÉE *(elle le tire après elle)*

Viens donc, regarde :
ils font des signaux, ils font des signaux !

LE MARIÉ

Non, le monde est vraiment étrange ;
c'est curieux, très curieux.
(ils sortent tous les deux en courant)

SCÈNE 28.

LES MÊMES, SAUF LES MARIÉS, LE POÈTE.

LE POÈTE *(il rentre en hâte)*

J'ai entendu des bruits dans l'air,
comme des voix, comme du chant,
mais le souffle glacé du vent
heurte sans cesse un autre souffle,
tout ce qui se précisait déjà,
et déjà semblait apparaître,
tout à coup s'abolit;
le chant s'éloigne et s'éteint,
le buisson cesse de frémir...

SCÈNE 29. LES MÊMES, LE MARIÉ.

LE MARIÉ *(il rentre en courant)*

L'aurore a pleuré du sang :
le filet de sang s'est allongé
au-dessus de Cracovie, — rouge ponceau,
il a fait à la tour des Sigismonds
une paire de moustaches rouges.

SCÈNE 30. LES MÊMES, LA MARIÉE.

LA MARIÉE *(elle rentre en courant)*

Un énorme oiseau est arrivé,
il s'est perché là-bas, sur le perron,
un énorme corbeau, un corbeau géant.
Sur le balancier de ses ailes

il s'est enlevé, il a volé, il est retombé,
il a brisé les menues branches des bouleaux,
secouant une pluie de rosée,
et il est parti —!

SCÈNE 31. LES MÊMES, LA MAÎTRESSE.

LA MAÎTRESSE *(elle entre en coup de vent)*

Que Dieu vous garde!!
Que voulez-vous, que voulez-vous!?
Pourquoi avez-vous pris ces faux?
(à Tchépietz)
Tenez, l'ami, passez donc à côté,
puisque vous n'avez pas dormi de la nuit.

KASPER

Il en arrive, il en arrive des nôtres.

SCÈNE 32.

LES MÊMES, BEAUCOUP DE PAYSANS *avec des faux et diverses armes ; ils sont en tenue de guerre.*

LA MAÎTRESSE

A l'aide, au secours, Dieu nous garde!
Qui vous a mis les faux en mains!?

TCHÉPIETZ

Mère, laissez-nous faire aujourd'hui,
il nous faut partir.

LE MAÎTRE

Il nous faut aller.
Ma mémoire s'éveille, — comme l'aube aux champs.
Tous aperçoivent des prodiges.
Rêve : illusion, — Pensée : ivraie!
Fi de l'ivraie, fi de la mauvaise herbe. —
Que j'y voie clair enfin : —
on est venu, — on a ordonné, — mais quoi —?

LE POÈTE *(au Maître)*

Mon frère,
tu t'agites douloureusement.

LE MARIÉ *(à la Mariée)*

Le brouillard traîne sur les champs;
nous aurons une matinée superbe, — laga,
hier, vent, orage et tempête,
aujourd'hui, le ciel est libre de nuées,
mon âme, déjà tu es à moi.

LE POÈTE *(au Maître)*

Un esprit m'est apparu dans la nuit;
il portait une armure noire;
il m'a souverainement médusé,.
il clamait des mots, de tels mots
que j'ai tendu les deux oreilles.

LE MAÎTRE
(au Poète, mais tous l'entendent)

J'ai la tête si lourde, si lourde.
C'est le froid de l'air matinal.
Est-il vrai, frère chéri,

qu'ils entendent là-bas un chant
passer là-haut, dans l'air.

LE POÈTE

Que sais-je? dans le vent les diables
chantent et jettent du sang
sur les nuages —?

LE MARIÉ

Le ciel est en mouvement.

LE MAITRE *(au Poète)*

Tu dis que tu as tendu l'oreille, —
frère, — j'ai entendu cela quelque part :
« tendez, — tendez l'oreille. »

SCÈNE 33.

LES MÊMES, HANETCHKA, SOCHIA.

HANETCHKA *(au Marié)*

Mon ami, le ciel est en mouvement,
des batailles merveilleuses :
des chevauchées à travers les nuages.

SOCHIA

Et l'air tellement parfumé...

HANETCHKA

Des chevauchées à travers les nuages;
des chevaliers gigantesques
alignés sur deux rangs,

aux deux bouts d'un champ de lances,
se ruent au galop les uns contre les autres.

LE MARIÉ

Ah, cela touche la folie,
tant de mirages, tant de merveilles;
Dieu, que l'homme est habile
à trouver un sens à toute chose.

HANETCHKA *(à Tchépietz)*

Vous en avez une belle faux,
mon cher, — une faux si haute,
qu'elle pourrait couper le ciel
en morceaux comme une pièce de toile.

TCHÉPIETZ

Ne nous faites pas couper le ciel en morceaux;
c'est là mal parler;
au travail notre faux apparaîtra,
non pas impie, mais vaillante;
mademoiselle est bien fine,
mais ne connaît rien aux faux.

HANETCHKA

Vous n'êtes pas gentil, mon cher,
laissez-moi la prendre en main.

TCHÉPIETZ

Ceci n'est pas pour vous, mademoiselle.
C'est une autre affaire.

LE MAÎTRE
(au Poète, mais tous l'entendent)

L'Affaire, l'Affaire!

L'Esprit ! — par Dieu, — mes souvenirs se
débrouillent :
Cette nuit l'étrange a été vrai, —
il m'est venu un hôte, — qui pouvait deviner
qu'il y avait chasse aux âmes —?

LE POÈTE

J'ai vu un chevalier tout armé,
et tu dis, frère : l'Esprit !

LE MAÎTRE

Frère,
l'Esprit est venu, — bonnes gens !
Il se dresse encore devant moi, comme une ombre.
Je me souviens, je me souviens :
c'était un vieux à barbe blanche,
le visage entouré de cheveux blancs,
il avait une immense pelisse rouge,
il est venu ici.

STACHEK

(il s'est faufilé auprès du Maître en jouant des coudes à travers la foule des paysans et des paysannes qui remplit l'izba)

Il est venu, je le sais bien,
nous tenions le cheval, moi et Kouba ;
le cheval était blanc.

KOUBA *(apparaissant derrière Stachek)*

Une vielle en travers de la selle.

LE MAÎTRE

Je rassemble mes idées, j'ouvre l'oreille...

LE POÈTE

Une vielle en travers de la selle...

STACHEK

Aux arçons deux pistolets.

LE MAÎTRE

Mon cerveau est bourré d'épines :
je rassemble mes idées...

TCHÉPIETZ

(aux assistants qui entourent le Maître)

Il rassemble ses idées.

LA MAÎTRESSE

Oh, mon Dieu, on le dirait malade —

LE MAÎTRE

Le cauchemar a fui qui pesait sur ma poitrine. —
Ecoutez, — tendez l'oreille :
l'Esprit est venu chez moi : Wernyhora !

TOUS

Que dis-tu, que tout esprit loue Dieu !

LE MAÎTRE

Il parcourait de nuit les villages,
il était calme et singulièrement fort,
il me donnait ses ordres, le mot de ralliement,
et il était tellement appliqué à l'affaire
qu'il semblait toute force et toute puissance.
Il était pressé, il est sorti tout de suite,
il devait parcourir de nombreux villages,
il devait être de retour à cette heure.

TOUS

Ce matin?!

LE MAITRE

Ce matin.

TOUS

Et l'ordre, quel était-il — —?!

LE MAÎTRE

La torche est envoyée.

LE POÈTE *(aux faucheurs)*

Dieu, vous avez obéi à la torche?

TCHÉPIETZ

Mais oui, il y a là des gens de toute sorte;
nous avons su tout cela par les garçons,
qui se tenaient aux chabraques
quand la rosse piaffait dans la cour.

STACHEK

En piaffant elle lançait des coups;
nous avions le mors dans les pattes;
elle nous a bosselé la gueule, à Kouba et à moi;
quelle rosse pour un pareil seigneur!

LE MAÎTRE

Wernyhora! — Wernyhora!
Enfin, me voilà réveillé —
il a ordonné de prendre les armes!

LE POÈTE

De courir?!

LE MAÎTRE

Non, — d'attendre ici
jusqu'à ce que chante le coq,
et de tendre, tendre l'oreille
jusqu'à ce qu'on perçoive une rumeur
sur la route de Cracovie.

LA MAÎTRESSE *(de l'alcôve)*

Il y en a du monde dans la cour.

LA MARIÉE *(sur le seuil)*

Tous de notre village !

LA MAÎTRESSE

Et aussi de Tonié.
Toute la campagne, jusqu'à Cracovie,
est pleine de monde et pleine de faux !

LE POÈTE

Mirage, illusion.

LE MAÎTRE

Appel du sort.

LE POÈTE

Peut-être appel de l'âme;
nous vivons dans la torpeur depuis si longtemps.

LE MARIÉ

Une lueur, un bruit.

LE POÈTE

Un cri du cœur.

TCHÉPIETZ

Ah! vous écoutez! Ah! vous vous rendez!

LE POÈTE

Ecouter, écouter quoi — —?

LE MAÎTRE

On doit entendre un bruit de course.

LE POÈTE

Le galop d'un cheval.

HANETCHKA

Et qui arrivera?

LE MAÎTRE

Pas ici, mais sur la route,
surgira le vieux joueur de vielle.

HANETCHKA

Surgira le vieux Wernyhora!?!

LE MAÎTRE

Avec sa vielle, il bénira les champs, —
Alors il faudra saluer,
et monter à cheval.

LE POÈTE

Et courir!

LE MAÎTRE

Après, — je ne sais quel mystère, —
Après, l'aube...

LE POÈTE

Il fait encore bien sombre,
l'aube est encore bien loin,
des lueurs rouges s'embrasent,
l'aube...

TCHÉPIETZ

Le coq doit chanter pour la troisieme fois.

LE MAÎTRE

Oui, c'est le signal.

LE POÈTE

Des spectres sur les nuages;
ils signifient? —?

LE MAÎTRE

Ils signifient! Des spectres!

LE MARIÉ

Le nuage s'est enflé comme une dune;
tout s'est tu, tout bruit s'est éteint.

LE POÈTE

Ecoutez!

TCHÉPIETZ

Ecoutez.

HANETCHKA

Ecoutez —

LE MAÎTRE

Eh bien...?

LE MARIÉ *(à la fenêtre, il écoute attentivement)*

Un bruit de course, autant que mon oreille —
il grandissait, mais tout s'est perdu dans le verger;
les arbres l'emprisonnent.

LE POÈTE *(dans le silence général)*

Les mouches bourdonnent
au-dessus des tiges desséchées des passe-roses,
ce sont les premiers bruissements du matin.

LA MAÎTRESSE *(elle murmure)*

Tout un peuple à genoux,
regardez, regardez dans la cour.

LA MARIÉE *(s'exclamant)*

Et toujours des nouveaux venus!!

HANETCHKA
(entre le Maître et Tchèpietz, la voix étranglée de larmes)

Vient-il seul, ou en compagnie
avec quelqu'un, — quelque autre avec lui? —?

LE MAÎTRE

Saluez bas, le front contre terre :
il doit arriver avec l'ARCHANGE,
sur la grand'route de Cracovie...
Au château l'attend la REINE
de Czenstochowa.

LE POÈTE

Frère, l'Esprit!

LE MAÎTRE

Tendez, tendez l'oreille.

HANETCHKA

Par les plaies du Christ, j'entends !

LA MAÎTRESSE

Où donc ?

LA MARIÉE

Là-bas, au loin, j'entends.

LE MARIÉ

Où ?!

LE POÈTE *(à mi-voix)*

Les feuilles sèches sont tombées.

LE MARIÉ *(murmurant)*

Le souffle du vent s'est tu.

LE POÈTE

Deux corneilles se sont levées
de sur le verger.

LE MARIÉ

Du jardin vers le verger.

LA MARIÉE

Courons aux champs !

LE MAÎTRE

Silence !

HANETCHKA

Chut !

LA MAÎTRESSE *(dans le silence général)*

Il se peut qu'on entende quelque chose —?

LE POÈTE

(il met la main à son oreille et penche la tête vers la poitrine de son frère)

L'Aube !

LE MAÎTRE

On entend, on entend...

LE POÈTE

(la main à l'oreille, et sûr d'entendre)

L'Esprit souverain !
Tendez, tendez l'oreille.
On entend.

LE MAÎTRE

Silence !

LE MARIÉ

(l'oreille contre la vitre)

On galope.

HANETCHKA

(le regard perdu, cachant son visage dans ses mains)

Sochia, Sochia, prions Dieu,
il arrive !

SOCHIA

Ça résonne !

LE MAÎTRE

Ça se rapproche !

LE POÈTE

Ça roule !

TCHÉPIETZ *(écoutant de toutes ses oreilles)*

Il y en aura bien jusqu'à cent chevaux.

LA MAÎTRESSE

Ça résonne.

KASPER

Ça se rapproche.

LA MARIÉE

Ça gronde.

LE POÈTE

Ça galope ! — — —

LE MAÎTRE

Silence, — le jour, le jour, l'aurore !
Il fait presque clair, — c'est lui, — mon Dieu !
Silence, — Lui, Lui, — Wernyhora. —
Saluez, c'est la vérité vivante :
l'Ombre, le Fantôme, l'Esprit se fait chair.

LE POÈTE

L'aurore joue sur les luths...

LE MARIÉ

Ça résonne.

LA MARIÉE

Ça se rapproche.

LA MAÎTRESSE

Ça résonne.

TCHÉPIETZ

— Ça galope.

(tous se tiennent penchés vers les portes et la fenêtre, et écoutent saisis, dans un silence absolu)

LE MAÎTRE

— — — — — — — — — — — — —

Tendez l'oreille, mes amis, mes enfants : —
oh, pourvu que ce soit vrai
que Wernyhora accoure là-bas,
avec l'Ange, avec l'Archange devant lui ;
que cette nuit, quand nous étions autour des musiciens,
à la noce, quand nous dansions,
là-bas, voilà que tout d'un coup
tant de grandes choses se sont accomplies,
que Cracovie s'est embrasé
et que la MERE DIVINE, la couronne en tête,
au Wawel, assise sur le trône
royal, écrit un message
qui va voler à travers tout le pays,
éveillera et fera lever des milliers d'hommes. —
Tendez l'oreille, le cœur me bat : —
oh, pourvu que ce soit vrai
que là-bas accoure Wernyhora
et derrière lui d'innombrables cavaliers !

LE MARIÉ

Le galop se rapproche.

LE POÈTE

A genoux !!

TCHÉPIETZ

— — — Il s'arrête court.

LE MAÎTRE

Le cavalier y a mis toute sa force.

HANETCHKA *(en extase)*

Si ce pouvait être l'Archange.

. . . .

(Tous, ils ont saisi leurs faux ou bien se sont emparés de sabres arrachés aux panoplies, de fusils, de pistolets; penchés, à demi agenouillés, la main à l'oreille, l'âme ravie, ils écoutent. — On avait, au cours de la scène précédente, fini par entendre réellement un galop lointain, qui soudain moins éloigné, puis tout proche — vient de s'arrêter, — — bientôt on entend des pas lourds, rapides et violents, qui traversent le vestibule et la pièce du fond; à la porte apparaît le premier garçon d'honneur :)

SCÈNE 34.

IACHIEK

Maryche, monsieur, monsieur, — Jésus !
mon cheval est tombé dans la cour.
(il regarde autour de lui)
Qu'est-ce donc — Hanka — Iaga — holà,
eh bien, qu'y a-t-il, Iaga — — voyons
— — — — — — — — — — — — —
Qu'avez-vous, êtes-vous tous envoûtés :

ils sont là tous, comme pétrifiés ;
mais, écoutez, Hanouche, Blaise, petite mère,
jeune marié, Tchépietz, petit père,
monsieur, voyons, — êtes-vous envoûtés ;
ils sont là tous comme pétrifiés.

— — — — — — — — — — —

Ah, c'est vrai, par le Dieu vivant,
je devais pourtant sonner du cor,
mais quoi, tiens, l'aurais-je égaré,
ou me l'aurait-on volé par hasard, —
j'aurai quelque part oublié le cor d'or,
il ne m'en reste que la corde.

— — — — — — — — — —

(De la pièce du fond était entré, depuis un instant, en se dandinant sur les traces de Iachiek, le Hobol de paille)

SCÈNE 35.

LE HOHOL

. . . .
Il est tombé, ton bonnet à plumes.

IACHIEK

Je me suis penché pour le ramasser,
et peut-être ai-je aussi perdu le cor.

LE HOHOL

Tu avais, gueux, un cor d'or,
tu avais, gueux, un bonnet à plumes :
le vent a emporté le bonnet...

IACHIEK

A cause des sacrées plumes de paon.

LE HOHOL

Il ne te reste que la corde.

IACHIEK

Je le trouverai bien, près du calvaire.

LE HOHOL

Près du calvaire, quelqu'un se tenait.

IACHIEK

Dame, ils sont hantés, les carrefours, — —
le coq a-t-il, ou n'a-t-il pas chanté?

(Il se fraye avec peine un chemin à travers la foule immobile et sort en courant par la porte des noces; — on entend le claquement de ses pas dans le vestibule, — tantôt il s'arrête, tantôt il court plus loin;... sur ses traces se dandine le Hohol, frôlant les gens de sa paille bruissante.)

(Du verger, des champs, à l'atmosphère de saphir, vient comme une lueur bleuâtre, —
des voix se pressent, gazouillements d'oiseaux qui s'éveillent, une lumière bleue remplit l'izba comme d'un enchantement et promène ses reflets sur les gens à moitié perdus dans le rêve et l'extase. — Par la porte du fond revient Iachiek,
il regarde autour de lui, n'en peut croire ses propres yeux, et hagard, il trébuche d'épouvante.)

SCÈNE 36.

IACHIEK

Déjà l'aurore, déjà l'aurore, —
il faut porter la pâture au bétail,

couper la paille, cuire le pain ; —
comment pourrais-je tout faire,
si, pris de sommeil, ils me laissent tout seul —?
— — — — — — — — — — — — — — — —
Ils sont là tous, bouche bée, —
tous, les mains aux oreilles,
tous, la vie suspendue dans leur âme ;
on dirait qu'ils ont pris racine,
que faire, comment leur venir en aide —?
— — — — — — — — — — — — — —
Quelque part j'ai perdu le cor d'or,
au carrefour, probablement,
un vent terrible a emporté mon bonnet,
à cause des sacrées plumes de paon ;
mais si au moins j'avais le cor, —
il ne me reste que la corde.
— — — — — — — — — —
Ils sont tous terriblement graves,
leur front est sillonné de rides,
comme s'ils peinaient lourdement...

SCÈNE 37.

(Par la porte du fond, le Hobol s'est de nouveau glissé depuis un instant sur les pas de Iachiek; il se hisse gauchement sur le coffre peint et, du haut du coffre, il interpelle le garçon d'honneur.)

LE HOHOL

C'est la Peur, c'est l'Epouvante qui les a saisis,
ils ont entendu la voix de l'Esprit :
le Destin plane au-dessus d'eux.

IACHIEK

Comme ils souffrent, la sueur dégoutte de leurs fronts,
la pâleur couvre leurs joues ; —
comment les délivrer de leurs souffrances ?

LE HOHOL

Enlève-leur les faux des mains,
détache les sabres de leur ceinture,
aussitôt la Tristesse les abandonnera,
trace des cercles sur leurs fronts,
passe-moi maintenant le violon ;
c'est moi qui commencerai la musique,
là, je joue, là, je joue.

IACHIEK
(qui vient d'exécuter tous ces ordres)

Où faut-il déposer ces faux — — ?

LE HOHOL

Dans ce coin.

IACHIEK
(il lance les faux derrière le poêle)

Nul n'ira les chercher par là.

LE HOHOL

Secoue la poudre des amorces,
lance les fusils au plus profond des caves.
Tire-leur la jambe gauche en arrière,
trace avec ton pied un grand cercle ;
place leurs bras comme ceci :
qu'ils se prennent deux à deux par les bras ;
récite le Pater, à l'envers.

C'est moi qui commencerai la musique,
là, je joue, là, je joue :
ils vont danser toute l'année.

IACHIEK

(qui vient d'exécuter tous ces ordres)

Voilà, ils n'ont plus de faux.

LE HOHOL

Eclate-leur de rire au nez.

IACHIEK

Voilà que la Tristesse les abandonne.

LE HOHOL

Les voilà libres de leurs entraves.

IACHIEK

Ils s'enlacent pour la danse.

LE HOHOL

Les voilà libres de toute douleur.

IACHIEK

Et le charme est rompu !

LE HOHOL

Non, c'est un autre CHARME !

(Sur quoi l'épouvantail de paille monstrueux, ayant saisi dans ses pattes informes les morceaux de bois que vient de lui tendre le garçon d'honneur, se met à exécuter les mouvements d'un violoniste, et aussitôt : une musique nuptiale semble se dégager de l'atmosphère bleue ; elle est basse, sautillante, bien polonaise, capable d'entraîner

le cœur et d'endormir l'âme; paresseuse jusqu'à l'évanouissement, elle vit comme le cœur par la mesure de ses pulsations inégales et saigne comme une plaie récente : — c'est l'air mélodieux, issu du sol polonais, bercé par la douleur et la volupté.)

IACHIEK
(il est émerveillé et ravi)

Que de couples, que de couples!

LE HOHOL

Allons, dansez, marionnettes [11],
et toi, restes-tu là pour graine?

IACHIEK
(il porte la main à son front, comme s'il voulait tirer son bonnet sur l'oreille)

J'ai je ne sais où perdu mon bonnet, —
pourtant je suis garçon d'honneur,
pour faire mon office, il me faut mon bonnet.

LE HOHOL
(il se penche en mesure et il joue)

Tu avais, gueux, un cor d'or,
tu avais, gueux, un bonnet à plumes :
le vent emporte le bonnet,
le cor sonne à travers les bois,
il ne te reste que la corde,
il ne te reste que la corde.
(le coq chante)

IACHIEK
(touché au cœur et revenant à lui)

Jésus! Jésus! le coq a chanté! — —

Holà, frères, holà, à cheval!
Debout, aux armes, aux armes!!
On vous attend au CHATEAU DU WAWEL!!!!!

LE HOHOL
(il se penche en mesure et joue)

Il ne te reste que la corde.
— — — — — — — —
Tu avais, gueux, un cor d'or.

IACHIEK
(enroué à force de crier)

Debout, à cheval, aux armes!!!!
(Mais au rythme de l'étrange musique nuptiale, de nombreux, d'innombrables couples poursuivent une danse lente, grave, sereine et tellement silencieuse que c'est à peine si l'on entend bruisser les jupes empesées et les longs rubans et tinter les ornements de clinquant, sourdement résonnent les pas des lourdes bottes, — la ronde est si serrée qu'elle entoure la table d'un cercle étroit où les danseurs, pressés les uns contre les autres, ont peine à se mouvoir.)

IACHIEK

Ils n'entendent rien, ils n'entendent rien,
rien que cette musique, cette musique,
une somnolence s'est emparée d'eux...?!
(Il halète de Désespoir, paralysé par l'Horreur et l'Effroi; il chancelle, il se baisse vers le sol, bousculé par le cercle compact des danseurs qu'il a vainement essayé de rompre; — autour de lui, au son étouffé de la musique, les couples, droits et raides, se meuvent en une couronne

solennelle, lente et sereine, — en une ronde nuptiale et sans fin —)

— — — — — — — — — — — —

(le coq chante).

IACHIEK
(hors de lui)

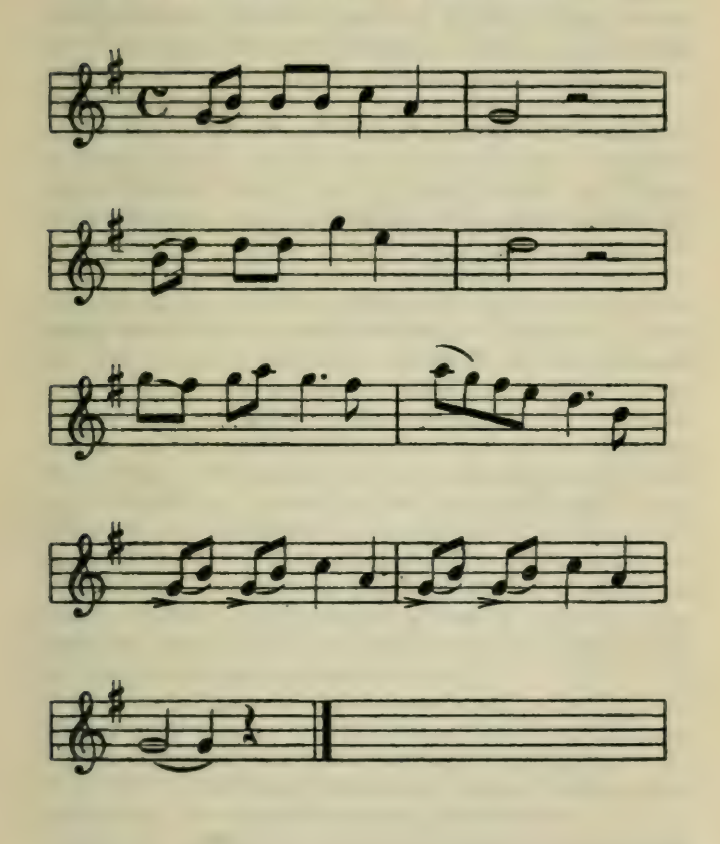
Le coq chante; ah, le coq chante...

LE HOHOL
(il joue sans cesse et domine tout)

Tu l'avais, gueux, le cor d'or....

— — — — — — — — — —

THÈME FINAL DE L'ORCHESTRE VILLAGEOIS



NOTES

(p. 33) [1] Notre Dame de la Clarté *(Jasna Gora)*, de Czenstochowa, et Notre Dame de la porte Ostra Brama, de Vilna, sont les deux Madones miraculeuses les plus vénérées en Pologne, les Patronnes de la Pologne et de la Lithuanie.

(p. 33) [2] Dans le texte polonais, il est seulement question du « Verbe Divin » (*Slowo Boze*). Il est toutefois hors de doute qu'il s'agit du verset de l'Evangile Saint Jean : ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR ET IL A HABITE PARMI NOUS. D'abord, c'est le verset que l'on rencontre le plus fréquemment, à l'intérieur des anciennes maisons polonaises, gravé ou simplement inscrit sur la poutre-maîtresse du plafond. D'autre part, tous les drames chrétiens de Wyspianski sont conçus comme illustrations de ce verset : les spectateurs y assistent à une réalisation de la Parole Divine qui se manifeste dans le cours qu'elle imprime aux destinées humaines; aussi les passages ayant trait à la « Parole qui s'est fait chair » présentent-ils toujours ce qu'on pourrait nommer la clef de voûte de la construction dramatique. Dans les « Noces », drame prophétique, l'avenir seul peut réaliser la Parole Divine révélée par les péripéties du drame; le Poète se contente de l'inscrire sur le fronton de la scène qu'il a dressée, et de dater la construction.

(p. 83) [3] *Ptak*, en polonais, oiseau; c'est le nom d'un député paysan que la circonscription de Cracovie venait d'envoyer à la diète provinciale galicienne.

(p. 87) [4] Soukmana *(sukmana)*, longue redingote en drap blanc que portent les paysans polonais.

(p. 98) [5] Courdèche *(kurdesz)*, ancien mot polonais

d'origine turque, signifiait : frère, camarade. Il ne s'est conservé que dans l'antique chanson après boire qu'entonne ici le Maître (« Camarade, le plus cher de tous les camarades ! ,»)

(p. 121) [6] *Swat* et (au fémin.) *swatka*, noms que le paysan polonais donne aux personnes qui s'entremettent pour aider à conclure un mariage.

(p. 146) [7] Le Woïéwode, un des principaux personnages de la féerie de M. Rydel « Le Cercle Enchanté » (1899).

(p. 147) [8] Le pétrin dont se servent les paysans polonais est de petite dimension; il a la forme d'une auge portative.

(p. 165) [9] Allusion aux « Aïeux ». C'est en lançant en l'air une poignée d'étoupe que le Magicien *(guslarz)* y évoque les âmes des morts. La scène en question du poème reproduit fidèlement les chants et les incantations de l'antique fête des morts, telle que, malgré les défenses de l'Eglise, on la célébrait encore en Lithuanie du temps de la jeunesse de Mickiewicz.

(p. 167) [10] M. Stanislas Kotowicz a été le premier à observer que la scène de l'apparition de Wernyhora a été conçue par Wyspianski comme suite de la scène du « Songe argenté de Salomée » de Slowacki, mentionnée dans l'avant-propos; en effet, il n'y a que la personne du maître de la maison qui ait changé : maître Vladimir a remplacé le Commandant. Mais ce que jusqu'à présent on n'a pas voulu remarquer en Pologne, ce sont les nombreux détails qui soulignent à tout instant dans les « Noces » l'origine infernale de l'annonciateur. Nous n'en relèverons que quelques-uns. Il faut d'abord que le soufre « prenne bien » afin que la lanterne magique qui en a déjà évoqué tant d'autres dans la demi-obscurité de l'izba, soit prête à projeter

tout son éclat sur ce nouveau représentant de l'Enfer « qui n'est pas le premier venu »...

(p. 167) " Rien qu'à l'approche de Wernyhora, le Maître paraît troublé. Sa femme le juge *niepewny*, ce qui veut dire à la fois qu'elle lui trouve peu d'assurance et qu'il lui inspire de la méfiance. Instinctivement elle se sentira plus à l'aise quand la porte de l'alcôve se refermera et la séparera du visiteur. L'homme restera seul, livré à lui-même. En vain cherchera-t-il des prétextes pour rappeler la femme; le spectre fera tout pour éviter la rencontre.

(p. 168) " « Qui cela peut-il bien être ? » La réponse arrive aussitôt, en même temps que sur le seuil de la porte se dresse la nouvelle apparition : « La Gloire, maître Vladimir. » La Gloire *(Slawa)*, c'est pour le Maître, une abréviation simplement du salut traditionnel du paysan petit-russien, le *Slawa Bohu*, Gloire à Dieu. Dans la bouche d'un visiteur qui arrive tout droit des « extrêmes marches » *(kresy)*, terme dont les Polonais désignaient l'Ukraine, ce salut certes n'a rien d'étonnant. Il n'en est pas moins vrai pourtant que cette façon de se nommer de Wernyhora aurait dû inspirer plus de méfiance... à la critique polonaise. Le mot *Slawa*, la Renommée, la Gloire, toujours lourd de sens dans le théâtre de Wyspianski, y prend facilement un sens démoniaque et il signifie alors : le passé polonais en tant que vampire du présent. Il suffira de rappeler ici ce « blanc épouvantail vomi par l'Erèbe » qui, sous le même nom que Wernyhora, apparaît à Mickiewicz et à Krasinski dans la troisième scène de la « Légion ». Pareille à une statue de dimensions surhumaines, la Gloire de la « Légion » surgit par une nuit de clair de lune de dessous les arcades du Colisée. Elle est assoiffée du sang de ses fils et elle les appelle

aux armes. « Voici la réalité, l'appel de la Vie », dit Mickiewicz. « Voici l'orifice béant de la tombe, le Verbe changé en malédiction », répond Krasinski et il entraîne Mickiewicz hors des ruines.

(p. 169) [13] Textuellement : de par tous les diables tombés (du ciel).

(p. 175) [14] Décidément, le bon sens est ce que l'annonciateur désire le moins rencontrer. — Le Maître sentirait-il vaguement ce que pense Hamlet d'un autre spectre :

yea, and perhaps
Out of my weakness, and my melancholy
(As he is very potent with such spirits,)
Abuses me to damn me —?

(p. 180) [15] L'exclamation qui a aussitôt pour résultat de faire disparaître Wernyhora, est une formule dont on se servait jadis en Pologne pour se débarrasser des démons. Toutes les fois qu'on soupçonnait la présence du Malin, on croyait qu'il suffisait de dire : « Tout esprit loue Dieu », et l'esprit qui ne pouvait obtempérer à cette invitation, était forcé de se retirer. Avec le temps la formule, réduite aux deux premiers mots *(wszelki duch)*, a perdu sa signification primitive. On s'en sert encore aujourd'hui pour exprimer le saisissement devant tout événement extraordinaire et qu'on n'arrive pas à s'expliquer d'une façon naturelle.

(p. 197) [16] Allusion à un petit poème de M. Casimir Tetmajer, intitulé *Eviva l'arte* et qui passait pour une sorte de profession de foi de la « Jeune Pologne ».

(p. 202) [17] Autre allusion aux « Aïeux ». C'est le dernier vers de la formule dont le Magicien se sert pour chasser les spectres évoqués; dans la « Déli-

vrance », Conrad se servira de la même formule pour chasser le Génie :

Et si vous restez sourds à la prière, —
Au nom du Père, du Fils, de l'Esprit :
vous voyez la croix du Seigneur?
Vous ne voulez ni boire ni manger,
laissez-nous donc en paix :
allez, allez, allez!

(p. 230) [18] Jan Stanislawski, un des meilleurs peintres polonais, mort en 1907, peignait presque exclusivement des paysages de toutes petites dimensions.

(p. 237) [19] Karazya ou kierezya, nom de la « soukmana » (redingote) de fête du paysan cracovien.

(p. 244) [20] Rapprocher ce vers, ainsi que tout le drame, des pp. 147 à 149 de l'étude que Wyspianski, deux ans avant sa mort, a consacrée à Hamlet. (« L'histoire tragique d'Hamlet prince de Danemark par William Shakespeare, selon le texte polonais de Joseph Paszkowski relue et repensée par Stanislas Wyspianski ». Cracovie, 1905).

(p. 268) [21] Textuellement : Danse donc, toute la « chopka » (tout le théâtre de marionnettes) danse.

(Les extraits de la leçon sur le drame slave de Mickiewicz, placés en tête de l'avant-propos, ont été donnés d'après la nouvelle édition des deux dernières années du Cours de littérature slave, publiée récemment par les soins du fils du Poète. Cf. Adam Mickiewicz : Les Slaves, cours professé au Collège de France (1842-1844); avec une préface de Fortunat Strowski et une introduction de Ladislas Mickiewicz. Edition du Musée Mickiewicz; Paris, 1914.)



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35, RUE MADAME, GASTON GALLIMARD DIRECTEUR

1915-1916-1917

PAUL CLAUDEL : CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI
TROIS POEMES DE GUERRE
AUTRES POEMES DURANT LA GUERRE

CLUTTON BROCK : MEDITATIONS SUR LA GUERRE
Traduction de JACQUES COPEAU

G.-K. CHESTERTON : LA BARBARIE DE BERLIN
Traduction de ISABELLE RIVIÈRE

HENRI GHÉON : FOI EN LA FRANCE

PIERRE HAMP : LA VICTOIRE DE LA FRANCE SUR LES FRANÇAIS
LE TRAVAIL INVINCIBLE
FRANCE, PAYS OUVRIER

P.-J. JOUVE : VOUS ÊTES DES HOMMES

G. MEREDITH : L'ODE A LA FRANCE

CHARLES PÉGUY : NOTRE PATRIE
ŒUVRES COMPLÈTES, TOMES I. IV. VIII

CHARLES-LOUIS PHILIPPE : CONTES DU MATIN

FRANÇOIS PORCHÉ : L'ARRÊT SUR LA MARNE
NOUS
LE POÈME DE LA TRANCHÉE

JULES ROMAINS : EUROPE

EMILE VERHAEREN : LA BELGIQUE SANGLANTE

1917

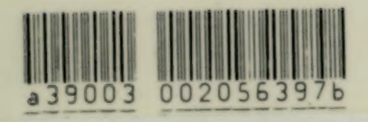
PAUL DESJARDINS : MIL NEUF CENT QUATORZE

PAUL VALERY : LA JEUNE PARQUE

ANDRÉ SUARÈS : CLOCHES DE ROME

M. DE UNAMUNO : LE SENTIMENT TRAGIQUE DE LA VIE
Traduction de FAURE-BEAULIEU

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE
AVRIL MIL NEUF CENT DIX-SEPT PAR
L'IMPRIMERIE JULIEN CRÉMIEU, RUE
PIERRE-DUPONT, SURESNES, SEINE


a39003 002056397b

nrf